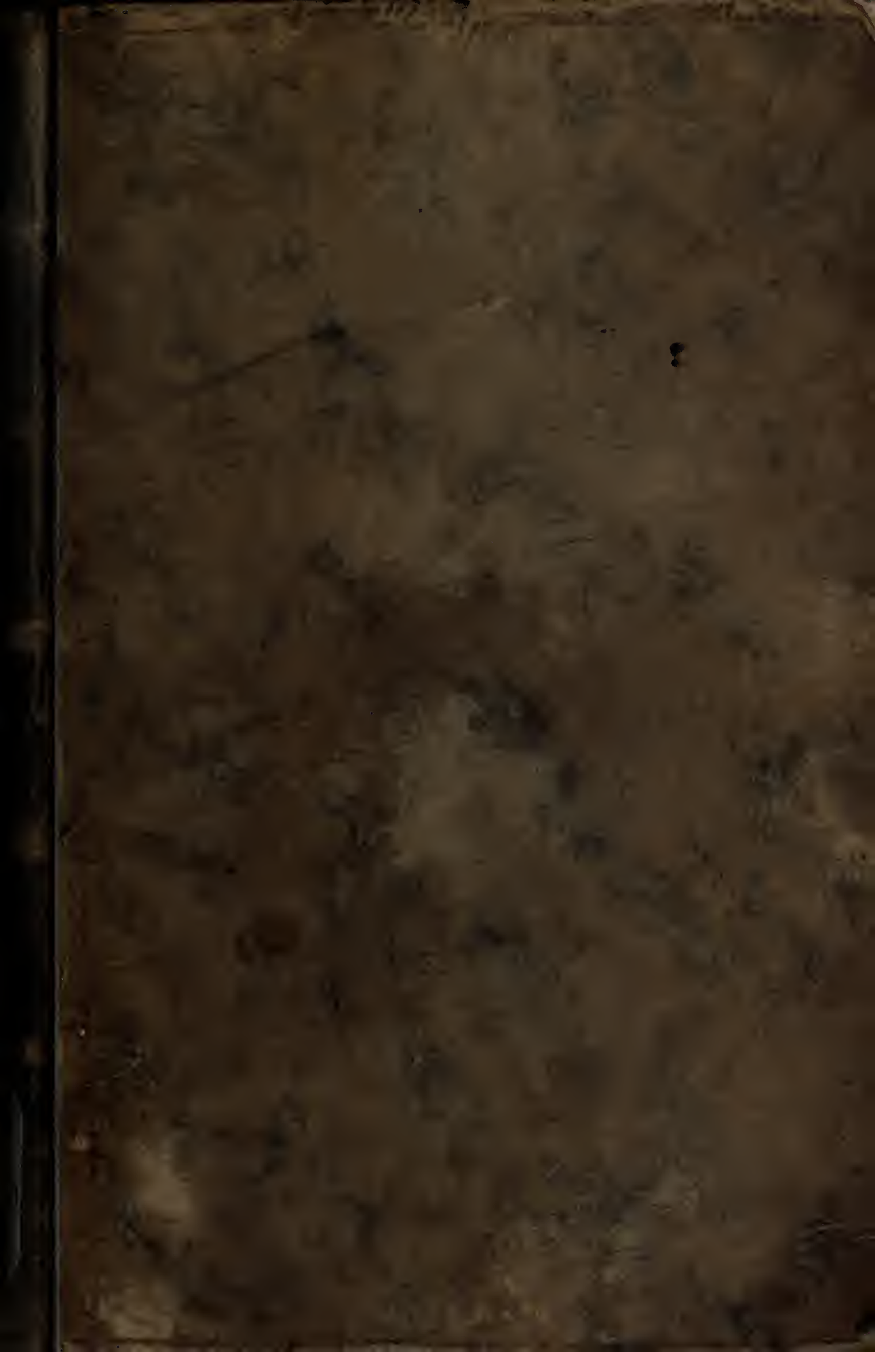
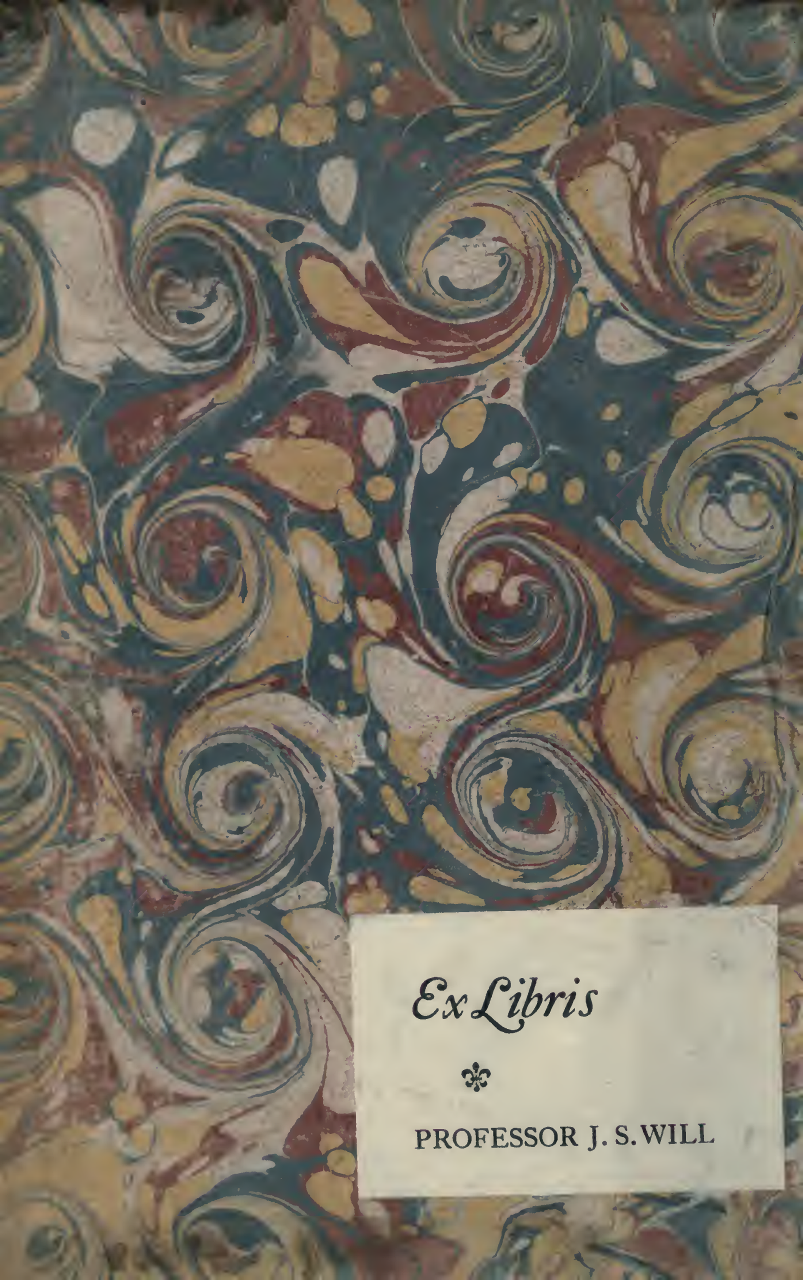




Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



ŒUVRES
DE THEATRE
DE
Mr. DE BOISSY,
TOME VII.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DES COMEDIES

contenuës au Tome ſeptiéme.

Théatre François.

Théatre Italien.

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR;

COMÉDIE

De Monſieur DE BOISSY.

Repréſentée pour la premiere fois, ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe, le 18. Février 1740.

Le prix eſt de trente ſols.



A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

FAUTES A CORRIGER.

Page 7. *après la troisiéme ligne, ajoûtez ce vers*
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sçauroit dire;
Page 42. *ligne* 12. Je m'en vais, *lisez* Et je m'en vais.
Page 43. *ligne* 21. *ôtez* de tenir.
Page 55. *ligne* 19. Rien, *lisez* Non, rien.
Page 79. *après la septiéme ligne, ajoûtez le vers qui suit*
Ceux que j'ai vû n'ont pas dix louis dans leur bourse.
Page 90. *ligne* 19. *peder*, lisez *penser*.
Page 109. *ligne* 30. encore, *lisez* encor.

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMEDIE.



ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.

MONSIEUR DE FORLIS, ami du Baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, & promiſe au Baron.

CELIANTE, ſœur du Baron.

LA COMTESSE, connoiſſance du Baron.

LISETTE, ſuivante.

CHAMPAGNE, valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

La Scéne eſt à Paris, chez le Baron.



LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.



E ſuis, je ſuis outrée !

CELIANTE.

Eh, pourquoi donc, Liſette ?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.

Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CELIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrace.
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement,
Hazarder là-dessus son petit sentiment:
» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je suis dans une crainte extrême
» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
» C'est un homme de nom, c'est un vieux Militaire,
» Gouverneur d'une Place, & que chacun révere.
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
» Pour couronner vos feux, & vous faire son gendre.
A peine a-t-il fini, que son zéle est payé
D'un souflet des plus forts, & de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'appaiser, Monsieur entre en fureur.
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser

Qu'un homme ſi poli les ait pû prononcer.

CELIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il eſt pourtant fidelle.
Son ſervice eſt trop dur. Sans vous, Mademoiſelle,
Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,
Je ne reſterois pas un moment avec lui.

CELIANTE.

Mais mon frere eſt ſi doux.

LISETTE.

Oui, rien n'eſt plus aimable;
Son commerce eſt charmant, ſon eſprit agréable,
Quand on eſt avec lui qu'en ſimple liaiſon;
Mais il n'eſt plus le même au ſein de ſa maiſon.
Cet homme qui paroît ſi liant dans le monde,
Chez lui quitte le maſque; on voit la nuit profonde
Succeder ſur ſon front au jour le plus ſerein,
Et tout devient alors l'objet de ſon chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De ſa mauvaiſe humeur vous n'êtes pas exempte.

CELIANTE.

Liſette, il n'eſt point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'eſt pire que lui, quand il ſe montre en laid.

CELIANTE.

Tu dois....

LISETTE.

Pour l'épargner je ſuis trop en colere.
Il eſt fort mauvais maître, & n'eſt pas meilleur frere;
Le nom d'ami ſuffit pour en être oublié.

Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;
Et la jeune Lucile en eſt un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ſes yeux, au Parloir, contemploient ſa beauté.
Mais depuis que l'Hymen entr'eux eſt arrêté ;
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait ſa demeure,
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur ;
Et, comme il manque au pere, il néglige la fille.

CELIANTE.

Ils ſont tous deux cenſés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite ſi mal.

CELIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial ;
L'uſage le permet, l'amitié l'en diſpenſe,
Et Monſieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il eſt, Liſette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'eſt un droit pour le mettre au rang de ſes parens.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort ſatisfaite ;
Et, depuis quelque temps, elle eſt triſte & muette.

CELIANTE.

Liſette, c'eſt l'effet de ſa timidité.

LISETTE.

Mais elle faiſoit voir beaucoup plus de gaité.

CELIANTE.

Son penchant naturel eſt d'aimer à ſe taire,
Et la ſimplicité forme ſon caractere.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend ſotte.

LISETTE.

Soit.
Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Et, pour mieux en juger, regardez-la soûrire.
Son Soûris aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, & sent encore mieux.
Monsieur, d'enfant la traite, & la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procedé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoûtez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

CELIANTE.

Elle est d'un âge à rassûrer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer.....

CELIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CELIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La Comtesse est fort gaïe, & l'enjoûment séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.
Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CELIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils ſont répandus, que c'eſt là leur manie ;
Le même tourbillon les emporte & les lie ;
Mais c'eſt un nœud leger qui n'a point de ſoutien ;
Il paroît les ſerrer, & ne tient preſque à rien.
L'un & l'autre ſe cherche à deſſein de paroître,
Se prévient ſans s'aimer, ſe voit ſans ſe connoître ;
Commerce exterieur, union ſans penchant,
Que fait naître l'uſage & non le ſentiment.
L'eſprit vole toujours ſur la ſuperficie,
Et le cœur ne ſe voit jamais de la partie.
Tel eſt, au vrai, le momde & ſa fauſſe amitié :
C'eſt par les dehors ſeuls qu'on s'y trouve lié ;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, preſqu'autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh! Quoi que vous diſiez, il a ſon beau côté ;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la Comteſſe vient.

CELIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle eſt ſuivie
D'un beau jeune Seigneur.

CELIANTE.

Sa viſite m'ennuie.

SCENE II.

CELIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

NOus cherchons le Baron avec empreſſement;
J'ai même à lui parler très-ſérieuſement.
Qu'on aille l'avertir, je ne ſaurois attendre.

CELIANTE.

J'irai, ſi vous voulez, le preſſer de deſcendre,
Madame ?

LA COMTESSE.

Non, reſtez, je vous prie, avec nous;
Liſette aura ce ſoin.

CELIANTE *à Liſette.*

Vîte, dépêchez-vous.

(Liſette ſort.)

SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE *bas au Marquis.*

SOn air eſt emprunté.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Mais il eſt noble & ſage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiſer, elle eſt un peu ſauvage.

CELIANTE *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE *à Celiante.*

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi, toujours retirée ?
Jeune & formée en tout pour être deſirée,
Quel injuſte penchant vous porte à vous cacher ?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher ?
Je prétens vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inſpirer l'amour & l'eſprit du grand monde.
Se tenir conſtamment recluſe comme vous,
C'eſt exiſter ſans vivre, & n'être point pour nous.

CELIANTE.

Vos ſoins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Tréve de modeſtie.

CELIANTE.

Vos bontés.....

LA COMTESSE.

Laiſſons-là mes bontés, je vous prie.

CELIANTE.

L'obſcurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CELIANTE.

Pour ſuivre votre eſſor & l'eſprit qui vous guide,
Ma raiſon eſt trop foible, & mon cœur trop timide.

Les préjugés communs me tiennent ſous leurs loix;
Et je ſoutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiſelle, & faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique ſoin,
Pour vous eſt un devoir; je dis plus, un beſoin;
Et celui de dormir & de ſe mettre à table,
N'eſt pas plus fort chez nous, que celui d'être aimable.
La Nature, à mon ſexe, en a fait une loi.
Se répandre & briller, c'eſt reſpirer pour moi.

CELIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coqueterie,
A fuir ſur tout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce ſouverain bonheur,
Non dans l'eſprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS *à la Comteſſe.*

Au ſein de la raiſon ſa réponſe eſt puiſée.
J'en ſuis édifié.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Moi, très-ſcandaliſée.
(*à Celiante.*)
Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui?

CELIANTE.

Il ne m'eſt inſpiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE *à part.*

Qu'elle eſt ſotte à mes yeux.

CELIANTE *à part.*

Qu'elle eſt extravagante!

SCENE IV.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE *à Lisette.*

LE Baron viendra-t-il? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il?

CELIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

SE peut-il, du Baron, que ce ſoit-là la ſœur ?
Comment la trouvez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-eſtimable.

LA COMTESSE.

Son eſprit eſt brillant.

LE MARQUIS.

Mais il eſt raiſonnable.
Et le bon ſens, Madame....

LA COMTESSE.

Eſt chez vous déplacé.
Il ſied bien à vingt ans, Monſieur, d'être ſenſé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! Quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon ſens ; & bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous priſez le bon ſens! O ciel! Puis-je le croire ?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?
C'eſt un Eſtre nouveau qui n'avoit point paru.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE *au Baron.*

AH! Baron ; venez voir ce qu'on n'a jamais vû,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable:
Un Marquis de vingt ans prudent & raisonnable,
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modéle.

LA COMTESSE.

A suir. Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur;
Mais je suis chez le Duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Par tout on le souhaite, & chacun se l'arrache!

Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON *à la Comtesse.*

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute ; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à present
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'eſt donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je ;
Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'eſt-là la cauſe?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais ...

LA COMTESSE.

Mais ...

LE BARON.

Il en eſt quelque choſe.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen eſt donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti ſérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

LE BARON.

Je ſuis l'exemple, & je céde à l'uſage.
C'eſt un joug établi que ſubit le plus ſage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'eſt pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'oppoſer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié tout au moins du prix que vous valez.
Eſtre couru, fêté par tout où vous allez;
Eſtre aimable, amuſant, & ne ſonger qu'à plaire;
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.
L'homme du monde eſt né pour ne tenir à rien,
L'agrément eſt ſa loi, le plaiſir ſon lien,
S'il s'unit, c'eſt toujours d'une chaîne légere,
Qu'un moment voit former, qu'un inſtant voit défaire;
Il fuit juſques au nœud d'une forte amitié:
Il eſt toujours liant, & n'eſt jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé ſociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous être paîtri,
Et d'un garçon charmant faire un triſte mari.

LE MARQUIS.

Monſieur ne doit pas craindre un changement ſemblable.
Pour l'éprouver, Madame, il eſt né trop aimable.
Je ſuis ſûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, ſur tout, conſeil de la raiſon.

LA COMTESSE.

Conſeil de la raiſon ! Juſte Ciel ! Quel langage !

LE BARON.

On doit la conſulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oſer me la citer ;
Mais vous & moi, Monſieur, devons-nous l'écouter ?
Nous ſommes trop inſtruits qu'elle eſt une chimere.

LE MARQUIS.

La raiſon, chimere !

LA COMTESSE.

Oui !

LE MARQUIS.

L'idée eſt ſinguliere.

LA COMTESSE.

C'eſt un vieux préjugé qui porte à tort ſon nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une ſaine raiſon.
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde eſt la duppe ;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts ;
Eſt de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois ſociables & ſages.

LA COMTESSE.

Moi, je ſoutiens qu'elle eſt elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus,
Etouffe l'enjoument, forme les ſots ſcrupules,
Et donne la naiſſance aux plus grands ridicules ;
De l'ame qui s'éleve, arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits ;

Raiſon qui ne l'eſt pas, que l'eſprit vrai mépriſe,
Qu'on appelle bon ſens, & qui n'eſt que bêtiſe.

LE MARQUIS.

Le bon ſens n'eſt pas tel.

LE BARON.

Mais il en eſt pluſieurs.
Chacun a ſa raiſon qu'il peint de ſes couleurs.
La Comteſſe a beau dire, elle-même a la ſienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raiſon, moi?

LE BARON.

La choſe eſt certaine;
Sous un nom oppoſé vous reſpectez ſes loix.

LA COMTESSE.

Quelle eſt cette raiſon qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoiſie
Donne vulgairement le titre de folie;
Qui met ſa grande étude à badiner de tout,
Eſt mere de la joye, & ſource du bon goût:
Au milieu du grand monde établit ſa puiſſance,
Et de plaire à ſes yeux enſeigne la ſcience;
Prend un eſſor hardi, ſans bleſſer les égards,
Et ſauve les dehors juſques dans ſes écarts;
Brave les préjugés, & les erreurs groſſieres,
Enrichit les eſprits de nouvelles lumieres,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sçait unir la juſteſſe aux traits les plus brillans;
Et ſe moquant des ſots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philoſophe, & le ſage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuſe découverte ! Adorable Baron !
Vous venez pour le coup de trouver la raiſon ;
Et j'y crois à préſent, puiſqu'elle eſt embelie
De tous les agrémens de l'aimable folie.
Le Marquis à ſes loix ne ſe ſoumettra pas ;
A la vieille raiſon il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie eſt la ſageſſe même :
Je céde, comme vous, à ſon pouvoir ſuprême.

LA COMTESSE *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aiſés.
Il accorde d'un mot les partis oppoſés.
Quel liant dans l'eſprit, & dans le caractere !
Adieu. J'ai ce matin des viſites à faire.
A trois heures chez moi je vous attens tous deux.
Vous, Baron, renoncez à l'himen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raiſon qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche, & vous fait une loi
De vivre indépendant, & libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choſes de la vie
Prenons la pointe ſeule & la ſuperficie.
Le chagrin eſt au fonds, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaiſir, ne faiſons qu'éfleurer.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

NOus sommes seuls, Monsieur; il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçûs,
La façon d'obliger que je mets au-dessus;
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement;
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi de grace, & que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentimens que je veux me régler;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de tems;
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instans chez moi sont plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant & distingué....

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur....

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez ſubjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoiſſance,
Va donc de ſes ſecrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comteſſe il vient de ſe cacher;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix eſt jeune, belle, ſage,
Et ſa premiere vûë obtient un prompt hommage.
Il n'eſt point de regard auſſi doux que le ſien.
Elle a de la naiſſance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chere,
Une longue amitié m'unit avec ſon pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réünis! Je puis préſentement
Vous témoigner combien....

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez ſur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aſpire.
Détrompez-vous, Marquis; apprenez qu'un ſeul trait
En corrompt la douceur, & gâte le portrait.
Cet objet ſi charmant dont mon ame eſt épriſe,
Sous un dehors flateur cache un fonds de bêtiſe;
Je ne ſçai de quel nom je le dois appeller.
C'eſt un être qui ſçait à peine articuler:
Triſte ſans ſentiment, rêveuſe ſans idée,
C'eſt par le ſeul inſtinct qu'elle paroît guidée.
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un ſilence ſtupide en dément la douceur.
D'aucune impreſſion ſon ame n'eſt émuë,
Et je vais épouſer une belle ſtatuë.

LE MARQUIS.

Le tems, & vos leçons l'apprendront à penſer.

LE BARON.

Non, il n'eſt pas poſſible, & j'y dois renoncer.
Auprès d'elle, il n'eſt rien que n'ait tenté ma flâme.
Tous mes efforts n'ont pû développer ſon ame.
Trompé par le déſir, mon amour eſperoit
Qu'au ſortir du couvent elle ſe formeroit.
Prêt d'être ſon époux, & brûlant de lui plaire,
Je l'ai priſe chez moi, de l'aveu de ſon pere;
Elle eſt avec ma ſœur, qui ſeconde mes ſoins:
Mais, inutile peine! Elle en avance moins.
Son eſprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître;
Je la trouvois encor moins ſotte dans le cloître:
Elle montroit alors un peu plus d'enjoûment,
De petites lueurs perçoient même ſouvent;
Elle répondoit juſte à ce qu'on vouloit dire,
Et quelque fois du moins on la voyoit ſourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots!
Un non, un oui, placés encor mal-à-propos,
A ſa ſtupidité chaque moment ajoûte:
Son ame n'entend rien, quand ſon oreille écoute.
Jugez préſentement ſi mon bonheur eſt pur,
Et de mes ſentimens ſi je puis être ſûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens ſont mêlés, & chacun a ſa peine.

LE BARON.

Il n'en eſt point qui ſoit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je paſſe, tour à tour,
Du déſir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécile, & je la vois charmante:

Son eſprit me rebute, & ſa beauté m'enchante.
Pour nous unir, ſon pere arrive inceſſamment:
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de poſſeder une amante ſi belle !
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, ſans eſprit, dont le cœur ne ſent rien;
Pour un homme qui penſe, & né ſur tout ſenſible,
Quel ſupplice, Marquis, & quel contraſte horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre deſtin; mais quoiqu'il ſoit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne ſe peut pas; mon malheur eſt extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'eſt moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis !

LE MARQUIS.

Moi, Baron; & pour vous conſoler,
Mon cœur veut à ſon tour ici ſe dévoiler.
Apprenez un ſecret ingnoré de tout autre:
Ma confiance eſt juſte, & doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous une jeune beauté,
Que j'ai vûë au couvent, dont la grace ingénuë
Frappe au premier abo d, intéreſſe & remuë.
Le doux ſon de ſa voix, & ſes regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fonds des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuſe,

Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux, & son souris où régne la finesse,
Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse;
Elle parle fort peu; mais pense infiniment:
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et paîtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien, pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflâmmé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;
Vous ignorez le point critique & capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma Maîtresse de vûë.
Je ne sçai, qui plus est, ce qu'elle est devenuë.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement:
Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour, je suis parti de Londre;
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait pour la revoir, voler à son couvent.
Vain espoir! On m'a dit qu'elle en étoit sortie;
C'est tout ce que j'en sçais. Une main ennemie
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

LE BARON.

Vous possedez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine !
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espére plus d'y pouvoir réussir ;
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne ;
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez ; c'est un bien qui console.
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.

Que nos revers communs excitant la pitié
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié !

LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoique j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris? Champagne, instrui-moi vîte.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! Tu sçais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.
La Belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;
Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême !

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;
Sçachez qu'on la marie, & même inceſſamment.

LE MARQUIS.

O Ciel ! Me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai ; je ſuis ſincére :
Pour conclure, Monſieur, on n'attend que ſon pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au Maître de céans, à Monſieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron !

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la choſe eſt très-ſûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! La ſinguliére & fatale avanture !
Mais elle n'eſt pas vraye, on vient de t'abuſer :
La perſonne qu'il aime & qu'il doit épouſer,
Eſt brillante d'attraits, mais d'eſprit dépourvûe ;
C'eſt ainſi que lui-même il l'a peinte à ma vûe :
Et celle que j'adore eſt accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'eſprit & le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de ſa belle,
S'il vous l'a peinte ſotte, ou bien ſpirituelle :
Mais je ſuis bien inſtruit, & par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouſe, & qui loge en ces lieux,

Eſt juſtement la même, à qui votre émiſſaire
A porté vingt billets, gage d'un feu ſincére.
C'eſt la fille en un mot de Monſieur de Forlis ;
Et j'en ai pour garant tous les gens du Logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom ſeul m'éclaire ;
Mon eſprit à préſent débrouille le myſtére.
Le Baron, pour bêtiſe & pour ſtupidité,
Aura pris ſon air ſimple & ſa timidité :
Elle eſt d'un naturel qui ſe livre avec crainte ;
Cette effroi s'eſt accru par la dure contrainte
De former un lien qui force ſon penchant ;
Et par l'effort de taire un ſi cruel tourment.
Oui, le chagrin ſecret de voir tromper ſa flâmme ;
Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans ſon ame
Ce morne abattement, cette ſombre froideur,
Qui choquent le Baron, & cauſent ſon erreur.
Dans mon vif déſeſpoir j'ai du moins l'avantage
De penſer qu'aujourd'hui ſa triſteſſe eſt l'ouvrage,
Et le garant flateur de ſon amour pour moi,
Et qu'à regret d'un pere elle ſubit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui conſole la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouſer un autre.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, j'en frémis : c'eſt un bien ſans effet.
Sa funeſte douceur ajoûte à mon regret ;
Et d'un feu mutuel la flatteuſe aſſurance,
Eſt un nouveau malheur quand on perd l'eſpérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'eſt de tous les revers le plus grand en amour ;

Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble, & le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure,
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel:
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas! J'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent! O Ciel! Que dois-je faire?
Dois-je fuir ou rester? M'expliquer où me taire?
Que dirai-je au Baron? Pourrai-je l'aborder?
Ah! D'avance, mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
Mon trouble.... juste Dieu! Je le vois qui s'avance.
(*Champagne sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'Etois impatient déja de vous revoir.
Eh, bien, n'avez-vous rien à me faire sçavoir?
Repondez moi, Marquis. Vous évitez ma vûe;
Je vois sur votre front la douleur répandue.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton, & votre air
M'assurent le contraire, & vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence:
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert? Que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois!

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez:
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoique vous puissiez faire,
Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincére
Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;

Et

Et laiſſez-moi....

LE BARON.

Marquis, la réſiſtance eſt vaine;
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cedez-donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains....

LE BARON.

Vous avez tort.
Les deſtins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pû vous porter d'atteinte plus ſanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puiſque ce ſecret par vous m'eſt arraché,
Je voudrois que ſon ſort me fût encor caché:
Mes gens, de ſa demeure, ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de ſa perte,
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai ſçu que ſa famille au plûtôt la marie:
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au deſtin d'un ami, qui m'enchaîne le bras!

LE BARON.

Ce coup eſt affligeant, mais il n'égale pas,

Quoique puiſſe oppoſer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le ſort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monſieur, ma diſgrace préſente ;
Je ſens qu'elle eſt pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choiſir ni prendre aucun parti ;
Toute voye eſt fermée à mon eſpoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-ſimple.

LE MARQUIS.

Quelle eſt-elle ?

LE BARON.

Pourſuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à préſent, Monſieur, que je la vois
Promiſe à mon ami dont ſon pere a fait choix ?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtreſſe ;
L'honneur & le devoir y forcent ma tendreſſe.

LE BARON.

Il n'eſt pas queſtion de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monſieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je faſſe ?
L'Amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, Marquis, ſur ce point je ſerois ſans pitié :
Le ſcrupule eſt ſotiſe en pareille matiére,
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me ſens pas tant d'intrépidité ;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je eſperer ?

LE BARON.

Tout, Monſieur, puiſqu'on vous aime ;
Vous devez réuſſir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais à rompre un himen qui doit mal l'aſſortir.

LE MARQUIS.

Il eſt trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avouë à ſon Pere
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle eſt d'un caractére ;
D'un eſprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné ſa voix à ce lien ;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Le remords que je ſens....

LE BARON.

Le remords ? Pure enfance !
Ayez pour mes conſeils plus de docilité,
Et le ſuccès....

LE MARQUIS.

J'en vois l'impoſſibilité ;
Car ſon himen, vous dis-je, eſt prêt de ſe conclure ;
Demain, ce ſoir peut-être, & ma diſgrace eſt ſûre.

LE BARON.

Je veux que cela ſoit ; mettons la choſe au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors ?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis,
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle maniére?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami, ferois-je un affront si sanglant ?

LE BARON.

Sur cet article là votre scrupule est grand!
A son plus haut dégré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'égard pour Messieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable;
Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin;
Je forme & je veux suivre un plus juste dessein:
A mes sens revoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems;
Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,
Et je vais sans détour, à quoique je m'expose,
De mon trouble secret, lui dévoiler la cause.

LE BARON.

Ah! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste Ciel! Est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:
Mais a-t'on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, & qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup. trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très fort, & je fais plus;
Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais dans vos procedés je ne puis vous comprendre!
Vous avez pour cet homme un amitié bien tendre;
Et portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse!
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, & changent ma pensée;
Mon ardeur puisqu'enfin elle s'y voit forcée.

Va ſuivre le parti que vous lui propoſez:
Mais ſouvenez-vous bien que vous l'y réduiſez;
Que vous êtes, Monſieur, garant de ma conduite;
Que vous deviendrez ſeul coupable de la ſuite;
Et que ſi trop avant je me laiſſe entraîner,
C'eſt vous, & non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoiqu'il puiſſe arriver, je prens ſur moi la choſe;
Sur ma parole, oſez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, & j'oſe.

LE BARON.

Avant que vous ſortiez, je ſerois curieux
Que vous viſſiez l'objet.... Mais il s'offre à nos yeux.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *à part.*

Quel trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre!

LUCILE *d'un air timide au Baron.*

Je cherchois votre ſœur.

LE BARON.

Approchez-vous ſans craindre;
Et faites politeſſe à Monſieur le Marquis.
Vous ne ſçauriez trop bien recevoir mes amis.

Quoi ! vous voilà déja toute déconcertée ?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée !
Mais, rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi,
Faut-il être étonnée ?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi !

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle ;
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vuë ailleurs ! Où, Marquis ?

LE MARQUIS.

Au Couvent ;
Précisément au même où j'allois voir souvent,
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime & l'amitié les lioient de si près,
Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais ;
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,
A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON *à part au Marquis.*

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là !
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès ; mais on peut la conduire :
Sçait-elle votre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire ;
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,

Et comme ma Maîtreſſe, elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux ; j'en ſuis charmé, la choſe ira plus vîte.

LE MARQUIS,

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'oſe l'interroger.

LE BARON.

A répondre, je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux ſans contrainte apprendre de ſa bouche
Quels ſont les ſentimens de l'objet qui me touche ;
Parlez, belle Lucile, ils vous ſont connus tous,
Mon amante n'a rien qui ſoit caché pour vous ;
Et vous devez ſouvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprens une des plus cruelles :
Ses parens, m'a-t'on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! Quel oui funeſte ! & qu'il doit m'effrayer !

LE BARON.

Raſſurez-vous ; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS *à Lucile.*

L'aprouve-t'elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON *au Marquis.*

Pour vous l'heureux préſage !

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à present ?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS.

Pense-t'elle ?....

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle ?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours ? Parlez mieux qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sçait les comprendre ;
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par-là qu'elle brille :
Mal & bien, rien, beaucoup ; la singuliere fille !
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi !

(*à Lucile.*)

Ma Maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible ;
Moi, qui connois ſon cœur, je puis vous l'aſſurer.

LE BARON.

Prodige ! La voilà qui vient de proferer
Deux phraſes tout de ſuite.

LE MARQUIS *à part.*

A peine je ſuis maître
De mes ſens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être ;
Je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS *à Lucile.*

Non, c'eſt moi qui vais ſortir.
(à part.)
Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON *au Marquis.*

Je vais la faire agir auprès de ſon amie.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, Adieu, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je ſuis perdu ſi je n'ai ſon appui.

(Il ſort.)

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

JE ne vous conçois pas ! vous êtes étonnante !
Vous paroissez toujours interdite & tremblante ;
Vous vous presentez mal, & vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien ;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosillabe, & sans aucune suite.
Repondez, est-ce gêne ? Est-ce obstination ?
Est-ce peu de lumiere ? Est-ce distraction ?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh ! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours ?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir, de tenir à ces repliques là ?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON *à part.*

Que ce je crois est bête !

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingenuë.

LUCILE.

Oh, beaucoup.

LE BARON.

Abregeons, son entretien me tuë!
Laissons, Mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru!

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage
Où tout, en même tems se trouve réuni,

La naiſſance, le bien, avec l'âge aſſorti.
Son bonheur en dépend ; ainſi, Mademoiſelle,
C'eſt remplir le devoir d'une amitié fidelle.
Peignez donc à ſes yeux le déſeſpoir qu'il a ;
Dites-lui qu'il ſe meurt.

LUCILE.

Elle le ſçait déja.

LE BARON.

N'importe, exagerez ſon mérite & ſa flâme.
Près d'elle employez tout pour attendrir ſon ame ;
Et de ſon Prétendu dîtes beaucoup de mal :
Peignez-le diſſipé, fat, inconſtant, brutal.

LUCILE.

Je n'oſe pas tout haut dire ce que j'en penſe.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! ſans la bienſéance ....

LE BARON.

Pour l'homme en queſtion point de ménagement.

LUCILE *riant*.

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expreſſément.
Quand je vous parle ainſi, qui vous oblige à rire ?
C'eſt une nouveauté : mais j'y trouve à redire ;
Ce rire maintenant eſt des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'eſt pas tant, Monſieur, que vous penſez.

LE BARON *à part*.

Ces imbéciles-là, gauches en toute choſe,

Où ne vous diſent mot, ou ricannent ſans cauſe.
(*à Lucile.*)
Quoiqu'il en ſoit, ſongez à ce que je vous dis:
Diſpoſez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attens de vous veut de la diligence.
Il faut......

LUCILE.

Monſieur, voilà votre ſœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma ſœur! Le perſonnage eſt fort intéreſſant,
Et digne d'interrompre un diſcours important!

SCENE V.

LUCILE, CELIANTE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile.*

REpreſentez ſur tout, exprès je le répete,
Que l'ardeur du Marquis eſt ſincere & parfaite.

LUCILE.

C'eſt la troiſiéme fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fonds de votre eſprit,
Morbleu! je ne ſçaurois aſſez vous le redire.
Je ſuis....

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monſieur, je me retire.

SCENE VI.

CELIANTE, LE BARON.

CELIANTE.

VOus la traitez, mon frere, avec trop de hauteur ;
Et vous l'étourdiſſez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous ? La douceur eſt charmante !

CELIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous repreſente,
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit ;
Et qu'à la fin ſa haine en peut être le fruit.
Qu'elle ſent .....

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe ;
Pour vous dire, ma ſœur, que votre eſprit ſe trompe.

CELIANTE.

Elle s'eſt plainte à moi, je dois vous informer....

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CELIANTE.

Mais vous allez bien-tôt voir arriver ſon pere.
Pour ſon appartement comment allez vous faire ?
Ma ſincere amitié ....

LE BARON.

Se donne trop de ſoins ;
Et pour notre repos, aimez nous un peu moins.

CELIANTE.
Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.
LE BARON.
Rien d'agréable ! Il faut autrement me conduire.
J'aurai ſoin déſormais de vous faire ma cour.
CELIANTE.
Pour moi, votre mépris augmente chaque jour.
LE BARON.
Et puiſque vous aimez les choſes agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :
Je loüirai votre eſprit, votre air, votre enjoûment!
CELIANTE.
Ah ! ne me raillez pas auſſi cruellement.
LE BARON.
Celiante, pour vous je viens de me contraindre ;
Je vous dis des douceurs, & vous oſez vous plaindre ?
CELIANTE.
Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.
LE BARON.
Encore des avis !
CELIANTE.
Vous êtes fort aimable....
LE BARON.
Le début eſt flateur.
CELIANTE.
Prevenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art ;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il eſt, Monſieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle conſtant que votre eſprit conſulte :
Mais

Mais mon frere chez lui ſçait ſe dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant ſa douceur politique;
Mépriſant pour ſa ſœur, dur pour ſon domeſtique;
Fâcheux pour ſa maîtreſſe, & froid pour ſes amis,
Il prend un autre forme, & change de vernis.
Tout craint dans ſa maiſon, & tout fuit ſa rencontre:
Le courtiſan s'éclipſe, & le tiran ſe montre.

LE BARON *d'un ton irrité.*

Ma ſœur!

CELIANTE.

Le trait eſt fort, mais vous me l'arrachez;
Et j'ai peint dans le vrai, puiſque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutes fois dans une bonne vûë:
Profitez-en, ou bien ſi l'erreur continuë,
Des vôtres, redoutez le funeſte abandon;
Craignez de vous trouver ſeul dans votre maiſon;
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un ſoufle détruit l'eſtime qui s'envole.

SCENE VII.

LE BARON *ſeul.*

Je ſerois trop heureux de me voir délivré
De ces eſpeces-là, dont je ſuis entouré.
Mais ſortons; il eſt tems de faire ma tournée,
Et de régler l'eſſor de toute la journée.
Paſſons chez la Marquiſe, & chez le Commandeur;
Voyons la Préſidente, & puis mon Rapporteur.

SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je viens ...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monsieur ....

LE BARON.

Mes gens au Duc ont ils porté ma lettre?

LISETTE.

Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là
Répondent la plûpart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais Monsieur de Forlis ....

LE BARON.

Quoi, Monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis,
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable

De venir m'avertir ; Le terme eſt admirable !

LISETTE *à part.*

Quel homme ! Mais Monſieur . . .

LE BARON.

Allez, parlez plus bas ;
Annoncez déſormais, & n'avertiſſez pas.

(*Liſette rentre.*)

SCENE IX.

LE BARON, *ſeul.*

FOrlis, pour arriver, a mal choiſi ſon heure :
J'allois ſortir, il faut que pour lui je demeure.
C'eſt mon ami, je vais l'embraſſer ſimplement,
Et le quitter après le premier compliment ;
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embraſſant M. de Forlis.*

VOtre ſanté, Monſieur ?

M. DE FORLIS.

Aſſez ferme. Et la tienne,
Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial!
Je suis très-éloigné du cérémonial:
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joye aussi vive que franche.
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui malgré moi, Monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le Maître, & je cours m'acquiter
D'un devoir ....

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive!..

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi, me paroît préférable,
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier;
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ay trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires

Ne doivent pas tenir contre deux néceſſaires.

LE BARON.

Je ne puis differer, & j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promeſſes-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce ſont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tien, je vais en ſix phrâſes
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphâſes.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure & l'éclat d'un nouveau Vis-à-Vis;
Eclabouſſer vingt fois la pauvre infanterie,
Qui ſe ſauve, en jurant, de la cavalerie:
De toilette en toilette aller faire ſa cour,
Apprendre & débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le ſoir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau ſeulement,
Pour ſabler du champagne à ſouper largement:
Faire l'après-midi mille dépenſes folles,
En deux médiateurs perdre huit cens piſtoles;
Sur une tabatiere, ou bien ſur des habits,
Dire ton ſentiment, & ton ſublime avis;
Conduire à l'Opéra la Ducheſſe indolente,
Médire ou bien broder avec la Préſidente;
Avec le Commandeur parler chaſſe & chevaux;
Chez le petit Marquis découper des oyſeaux:
Voilà le plan exact de ta journée entiere,
Tes devoirs importans, & ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monſieur le Gouverneur, vous nous blâmez à tort ;
On ne vit point ici comme dans votre Fort.
Nous devons y plier ſous le joug de l'uſage ;
Ce qui paroît frivole eſt dans le fonds très-ſage.
Tous ces aimables riens qu'on nomme amuſement,
Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier & rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au ſolide.
C'eſt par eux que l'on fait les grandes liaiſons,
Qu'on acquiert les amis & les protections;
Au ſein des jeux riants on perce les miſtéres ;
Le plaiſir eſt le nœud des plus grandes affaires ;
Le ſuccès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'eſt en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à ſa cauſe,
Et je ſens dans le fonds qu'il en eſt quelque choſe.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prens ſur le temps.
Pour rendre à mes regards ta conduite louable ;
Employe en ma faveur ce crédit favorable,
L'occaſion eſt belle, & voici le moment :
Fais agir tes amis pour le Gouvernement
Qu'à la place du mien à la Cour je demande ;
Tu ſçais, pour l'obtenir, que mon ardeur eſt grande ;
Qu'il doit, outre l'honneur, groſſir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :

Par plusieurs concurrens cette place est briguée ;
Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;
De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.
As-tu sollicité ? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :
Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime ;
L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

LE BARON.

Oui : mais permettez....

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Rien.
Je ne te ferois pas grace d'une seconde.
Si tu prens une fois ton essor dans le monde,
Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, & qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & sublime !
Sacrifice étonnant ! Grande preuve d'estime !

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon ;
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là : J'aime la bonne chere;
Et traite-moi plûtôt en personne étrangere :
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déja.
Le chemin que j'ai fait est très-considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc ! Que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe.
Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te mocques de moi.
Et par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS

La chofe eft toute neuve ; & cet homme fe nomme ?

LE BARON.

Son nom m'eft échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'eft plus ingénu.

Mon logement eft pris, & par un inconnu !

LE BARON.

C'eft un Abbé, Monfieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé !

LE BARON.

Mais, de grace....

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, paffe :
Mais un petit Colet me déloger ainfi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir fi-tôt ici ;
Il m'eft recommandé d'ailleurs par des perfonnes
Qui peuvent tout fur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excufes font bonnes.

LE BARON.

Mais fi vous le voulez, Monfieur, abfolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement ;
Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre femaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne ;
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entens, Baron :
Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante :
Mais tout mon dépit céde à ma faim qui s'augmente.
Vien ; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger ;
Loge-moi vîte...

LE BARON.

Où donc ?

M. DE FORLIS.

Dans ta sale à manger.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis par bonheur fait la méridienne ;
Je respire. Entre nous son amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, Monsieur, d'une douce esperance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joye enfin succede au plus affreux soucy.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il eſt flateur.
Je ne ſçai quoi pourtant m'arrête au fonds du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre ame encore eſt-elle intimidée ?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami revolte mon idée,
Et je ſens que je bleſſe au fonds la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, ceſſez d'être agité ;
Elle n'eſt point bleſſée en des choſes ſemblables.

LE MARQUIS.

En eſt-il, où ſes droits ne ſoient point reſpectables ?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

LE BARON.

Non, Marquis, ſur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon ?

LE BARON.

Ce n'eſt pas là ſa place.
Elle y ſeroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel diſcours me paſſe !

LE BARON.

J'ai plus d'experience, & dois vous éclairer.
La droiture eſt un frein que l'on doit réverer,
Du monde ce ſont là les maximes conſtantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs eſſentiels de la ſocieté,
Dont ils ſont les liens & comme le traité.
On la doit conſulter, ſur tout dans l'exercice

Des charges de l'Etat d'où dépend la justice;
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par dégré la réputation:
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir, ou de délassement.
Dans un tendre commerce, elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement;
D'être duppe ou fripon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bisarrerie.
Le joüeur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,
Devient homme à la mode, & se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, & quel affreux délire!
Aussi grossierement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.
Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,
S'est rendu, par l'usage, un lien révéré:
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagemens le fier Honneur préside;

Et ſes dettes, ſur tout, ſont un devoir rigide :
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, & fruſtrer tout autre créancier.
Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole,
Où l'on eſt diſpenſé de tenir ſa parole.
Le joug de l'Amitié n'eſt pas plus reſpecté ;
On veut qu'ils ſoient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs ſont remplis les derniers ; & leurs dettes
Ou ne s'acquittent pas, ou ſont mal ſatisfaites.
Mais rendez-moi raiſon d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde, & ſon digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confeſſe
Que l'eſprit qui l'agite eſt ſouvent une yvreſſe.
Du ſein de la lumiere il tombe dans la nuit,
De ſes écarts ſouvent l'injuſtice eſt le fruit ;
Mais il eſt notre maître, & nous devons le ſuivre ;
Nous ſommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ſes faveurs,
Il faut prendre, Marquis, juſques à ſes erreurs.
Dès qu'ils ſont établis, préferer ſes uſages,
Quelques choquans qu'ils ſoient, aux raiſons les plus ſages.
Quoi qu'il en coûte, on doit ſe mettre à l'uniſſon,
Et tout ſacrifier pour avoir le bon ton.
Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout ſcrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaiſe au bon ton, dont je ſuis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle ſe développe ;

Mais il faut vous résoudre à vivre en Mysantrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un desert vous enterrer vivant;
Ou, de cette vertu temperer les lumieres,
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
J'avoûrai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde;
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquerir le surnom,
Choquer les mœurs du temps; & par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce Monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime, & brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier desir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande & j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main & de l'œil;
Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez; je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.

Je veux choiſir pour vous le jour avantageux,
Saiſir, pour vous placer, le point de vûe heureux;
A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout:
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;
C'eſt le point principal, & qui rend tout facile:
Mais point de ſot ſcrupule, & montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux diſpoſer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre;
Mais je ne ſçai comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez.... Il s'agit d'un établiſſement,
Et cet hymen, pour vous, eſt un coup important?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raiſons c'eſt un bien où j'aſpire;
Et c'eſt, pour l'en preſſer que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La choſe étant ainſi, j'imagine un moyen.....
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera renduë,
Et je vais en charger ma jeune prétenduë.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(Il rentre.)

SCENE II.

LE MARQUIS *seul.*

IL sert trop bien ma flamme!
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.

De ſa grace naïve il méconnoît le prix.
Elle auroit un tyran ; & l'hymen, j'en frémis!
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garentir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raiſon,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'eſt ſervir la Vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus eſt, me conduit par la main.
Je la vois, ſa préſence affermit mon deſſein.

SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON *à Lucile.*

OUi, le Marquis attend de vous un grand ſervice;
Et vous ſeule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, & qu'il eſt mon ami.

LUCILE.

Monſieur.....

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE *au Marquis.*

De quoi s'agit-il donc, Monſieur?

LE MARQUIS.

C'eſt une lettre
Que j'oſe vous prier inſtamment de remettre....

LUCILE.

A qui ?

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie & dont je ſuis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, Monſieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je ſuis content de ce procedé-là:
Peut-être, avec le temps, mon ſoin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle ſoit bien reçûe ?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore eſperer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, Monſieur, je le croi, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oſerai-je, pour moi, compter ſur votre zele ?

LUCILE.

Mais je ferai, Monſieur, mon poſſible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.
Il ſe fait déja tard, & partons au plûtôt.
Votre ame eſt à préſent dans une douce attente.
Volons chez la Comteſſe, elle eſt impatiente:
Voilà l'heure; & d'ailleurs, je dois voir en paſſant
Le Commandeur,

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle.....

LUCILE.

Eh bien, Monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, & par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est, pour tous les deux, un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, & la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la Comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le peut.

LE BARON *au Marquis.*
Profitons des momens où ſon pere ſommeille ;
Dépêchons-nous, partons avant qu'il ſe réveille.
(*Lucile rentre.*)

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS *arrêtant le Baron.*
JE t'arrête au paſſage, & bien m'en prend, parbleu.
LE BARON.
Mais, Monſieur, j'ai promis.
M. DE FORLIS.
Il m'importe fort peu.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *au Baron.*
COmment donc ! Eſt-ce ainſi que l'on ſe fait attendre ?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre :

Cet oubli me ſurprend, ſur tout de votre part.
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monſieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De ſortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je ſuis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'eſt par moi, Madame, abſolument.
J'ai beſoin du Baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le reſpect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaiſe à l'eſpoir dont votre eſprit ſe flatte;
Vous venez un peu tard, je ſuis premiere en datte.

LE BARON *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monſieur, que je n'impoſe point.

M. DE FORLIS.

Mais vous ſçavez qu'au mien votre intérêt eſt joint.
L'affaire eſt ſérieuſe autant qu'elle eſt preſſante.

LA COMTESSE.

Oh! Celle qui m'améne eſt plus intéreſſante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, & le ſien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un Phénomene, & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plûtôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas ſeront perdus.

LA COMTESSE.

Paſſé ce ſoir, Monſieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce Violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! C'eſt un Violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monſieur, pour la derniere fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indiſpenſable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'eſt un homme admirable,
Et qui tire des ſons ſinguliers & nouveaux.
Ses doigts ſont ſurprenans, ce ſont autant d'oiſeaux.
Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre;
Puis, tout à coup, bruïant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, Monſieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,

Tout merveilleux qu'il eſt, n'eſt pas un perſonnage
Qui mérite, ſur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! Qui donc êtes-vous, pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monſieur doit préferer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent, & beaucoup de mérite:
Mais vous ne partez pas apparemment ſi vîte.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Oui, quel eſt vôtre Fort, Monſieur, préciſément?
La muſette, la flutte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joüeur de muſette? Ah! la choſe eſt nouvelle.
La bagatelle ſeule occupe vos eſprits:
Un ſoin plus ſérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle eſt donc cette affaire, & ſi grave & ſi grande?

M. DE FORLIS.

C'eſt un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'eſt que cela?
Oh, rien ne preſſe moins; ſi ce n'eſt celui-là,
Vous en aurez un autre, & la choſe eſt facile.

Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préference ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance.
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toûjours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE *au Baron.*

Le plaisir que j'attens me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en dilgence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets, de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.
J'enleve le Baron pour la journée entiere.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du Concert je le méne aux François,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;
Et de-là nous devons être d'un grand souper,

Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper ;
Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'aurore,

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monsieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, M. DE FORLIS.

CELIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,
Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire:
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CELIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au Concert, j'entre, & je l'apperçoi.
Jusqu'à lui je pénétre à travers la cohue.
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde en son impertinence,
Comme un Provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé;

Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les especes.
Auprès d'eux tour-à-tour on le voit empressé :
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CELIANTE.

Je voudrois excuser un procedé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instans après, le sort l'en a puni :
Ce violon divin, & qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole ;
L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit ;
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit ;
Comme un arrêt mortel, apprend cette nouvelle.
Le Concert est rompu ; l'avanture est cruelle :
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié :
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent ;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux differens, vingt Autels sons dressés ;
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victmes.
Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abîmes.
Par qui dans un moment tout se voit englouti :
Un seul particulier dans une après midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres ;
Et feroient subsister dix familles entieres.
Le Baron qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent :

De dépit je le quitte & cours pour mon affaire ;
Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé ;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus ne neuf cens louis joués sur sa parole :
Mais il céde en Héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme, il sçait déguiser sa douleur ;
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CELIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprens, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre ;
Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui ;
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CELIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

(Elle s'en va.)

SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON *sans voir M. de Forlis.*

JE cache la fureur de mon cœur éperdu ;
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le tems seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre,
Je sçai ton infortune, en vain tu prétens feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit. . . .

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens Louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le sçavez, il faut que je l'avouë,
C'est un tour inoui que le hazard me jouë.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez-toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver, des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;
Tien, en voilà huit cens ; je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prevenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, & j'en suis plus heureux ;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préference.
Tu vas chercher ailleurs, & tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te sécourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas....

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi ;
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;

J'en ſerai trop payé, ſi je t'enſeigne à l'être,
Et ſi mes procedés t'apprennent à connoître
Celui qui l'eſt vraiment dans les occaſions,
Non par des vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que la fauſſe apparence;
Qui méritent au plus le nom de connoiſſance,
Qui ne tiennent à toi que par le ſeul plaiſir,
Ardens à te promettre, & froids à te ſervir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, & vous demande grace,

M. DE FORLIS.

S'il eſt ſincére & vrai, ton remord les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour,
Et l'inſtant où tu peux m'être utile à ton tour:
Pendant que tu jouois, j'ai pris ſoin de m'inſtruire;
Et d'agir fortement pour la place ou j'aſpire:
J'ai ſçu d'un Secretaire,& dans un autre tems
Je t'en ferois ici des reproches ſanglans.
J'ai ſçu que tu n'as fait, malgré ma vive inſtance,
Pour ce Gouvernement aucune diligence;
Et qu'enfin ſi pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La Cour n'eſt pas ſi prompte à répandre ſes graces;
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places,
Et ce n'eſt pas, Monſieur, l'ouvrage d'un moment,

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même Secretaire
Qu'il eſt ſollicité par un fort adverſaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre, & tout faire mouvoir,

Ou

Ou que mon concurrent l'emportera ce ſoir;
Mon plan eſt arrangé, mes meſures ſont priſes
Pour parler au Miniſtre à ſix heures préciſes;
Pour le voir, pour agir, voilà les ſeuls inſtans:
Si tu veux près de lui me ſeconder à tems,
Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la place.
Je ſçai qu'à ta priére il n'eſt rien qu'il ne faſſe,
Et tu poſſédes l'art de le perſuader:
Mais il faut employer ton crédit ſans tarder,
Et venir avec moi chez-lui, dans trois-quarts d'heure;
C'eſt le tems déciſif, promets moi....

LE BARON.

Que je meure,
Si j'y manque, Monſieur!

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier.
Et ſonge....

LE BARON.

Je ne ſors que pour aller payer
La ſomme que je dois, & je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, Monſieur, la peine de m'attendre;
On doit pour ſes amis tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu ſeras accompli, ſi tu tiens ta promeſſe.

(*Le Baron ſort.*)

SCENE III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

MOn frere auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je croi qu'il est content; pour moi, je le suis fort.
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.

(Il sort.)

SCENE IV.

CELIANTE *seule.*

IL a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCENE V.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

APprenez un ſecret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime; & monſieur votre frere,
A, comme il eſt trop juſte, un rival préféré.

CELIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh! mon doute eſt trop bien avéré.

CELIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu?

LISETTE.

Je viens de la ſurprendre,
Dans le temps que ſa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché ſi-tôt que j'ai paru;
Et par là mon ſoupçon s'eſt juſtement accru.

CELIANTE.

Va, c'eſt apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en croi rien; ſa rougeur l'a trahie:
Pour cacher un billet qui n'eſt qu'indifférent,
On eſt moins empreſſée, & le trouble eſt moins grand.
On attribuë à tort à ſon peu de génie
Son humeur taciturne & ſa mélancolie:
L'Amour eſt ſeul l'auteur de ce ſilence-là;

Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai cette penſée :
La curioſité dont je me ſens preſſée,
M'a fait étudier ſes moindres mouvemens.
D'un cœur qui de l'abſence éprouve les tourmens,
J'ai connu qu'elle avoit le ſimptôme viſible ;
Et j'ai ſur ce mal-là le coup d'œil infaillible :
Je porte encor plus loin ma vûe à ſon ſujet,
Et de ſes feux cachés je devine l'objet.

CELIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend viſite ;
Sur ſon front ſatisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus eſt, ſurpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'eſt lui, Mademoiſelle ; & j'en fais la gageure.

CELIANTE.

Tu prens dans ton eſprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en ſecret, je ne m'y trompe pas :
Mais, tenez, là voilà qui porte ici ſes pas ;
Pour lire le billet elle y vient, j'en ſuis ſûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette ſale obſcure.

CELIANTE.

Non, vien, rentre avec moi ; reſpectons ſon ſecret,
Celui que l'on ſurprend eſt un larcin qu'on fait.

(*Elles rentrent.*)

SCENE VI.

LUCILE *seule.*

ENfin me voilà seule ! Et bannissant la crainte ;
Je puis donc respirer, & lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui régne dans mon cœur !
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(Elle lit.)

Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'apperçois qu'on vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale la sénsibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malheur ; mais il va combler le vôtre ; je le sçai, je le vois, & je ne puis l'empêcher ; c'est là ce qui rend mon désespoir affreux : sans une prompte réponse j'y vais succomber.

(*après avoir lû.*)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine, & mon plaisir ne sauroient se comprendre.
Non, mon état n'est fait que pour être senti !

J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.
(*Elle écrit en s'interrompant.*)
Cher amant ! Si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expreſſion naïve
Peuvent te conſoler & calmer tes eſprits,
Tu ſeras ſatisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu reſſens ſont mon plus grand martyre.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

Je viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je reſpire!
Mais que vois-je! Lucile à l'eſprit occupé !
Elle écrit une lettre, ou je ſuis fort trompé.
Elle ne penſe pas, comment peut-elle écrire ?
Parbleu, voyons un peu de ſon ſtile pour rire.
(*à Lucile*)
Puis-je, ſans me montrer curieux indiſcret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet ?

LUCILE *avec ſurpriſe.*

Ah !

LE BARON.

Que notre préſence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monſieur, je n'écris à perſonne.

Ce ſont des mots ſans ſuite, & mis pour m'eſſaïer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refuſez point, lorſque je vous en prie.

LUCILE *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'ortographie...
Et peins trop mal, Monſieur... Jamais je n'oſerai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en ſuis trop ſûre.

LE BARON.

Bon! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je ſuis de bonne foi.
Je ſçai l'opinion que vous avez de moi;
Et c'eſt pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! mauvaiſes défaites!
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.

(Il lui prend la lettre des mains & lit.)

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *dans le fonds du Théatre.*

J'Apperçois le Baron, & ma chere Forlis.
Mais il lit un billet, Ciel! l'auroit-il surpris?

LE BARON *après avoir lû, à Lucile.*

Je doute si je veille, & je ne sçai que dire!
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens!
Je n'ai rien vû d'égal au billet que je tiens!
Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.
Le sentiment y regne, & l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, hé quoi! sous cet air ingenu,
Vous me trompez ainsi? qui l'auroit jamais crû!

(Il relit tout haut.)

Je sçai qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir.

(il s'interrompt.)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force & la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet;
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.

Il eſt honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y ſont trop bien dépeintes.
Voilà le réſultat de tout nos entretiens,
Et tous vos ſentimens y répondent aux miens.

LUCILE *à part.*

La mépriſe eſt heureuſe ! & mon ame reſpire !

LE MARQUIS *à part.*

Fort bien ! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS *à part.*

Ou ſon erreur.

LE BARON.

Quelle joie ! Elle m'aime, elle ſent, elle penſe !
Que j'ai mal juſqu'ici jugé de ſon ſilence !
Ah ! pourquoi ſi long-temps me cacher ces tréſors,
Et les enſevelir ſous de trompeurs dehors ?
Mais n'accuſons que moi ; c'eſt ma faute, & ma vûe
Devoit lire à travers cette crainte ingénue :
Je devois démêler ſon cœur & ſon eſprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;
Et ces traits dont mon ame eſt confuſe & ravie,
Font ma Satire autant que ſon apologie.

LUCILE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS. *à part.*

Je jouis d'un plaiſir tout nouveau ;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON *au Marquis qui s'avance.*

Ah ! Marquis, vous voilà, ma joie eſt accomplie.

C'eſt ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur eſt au comble, & je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'achever!
Rien n'égale l'eſprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en ſoit juge elle-même.
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

Je ſçai qu'on me croit ſans eſprit, mais ce n'eſt que pour vous ſeul que je voudrois en avoir; & ſi je pouvois réuſſir à vous perſuader que je ſuis auſſi ſpirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reſte du monde me donnât le nom de ſotte & de ſtupide. L'abbatement, où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a du donner de moi cette idée; & depuis que je vous vois ici, votre préſence me jette dans un trouble qui ſert à la confirmer. Je ſens que mon cœur fait tort à mon eſprit. Il m'ôte juſqu'à la liberté de m'exprimer, & je ſuis trop occupée à ſentir, pour avoir le loiſir de peder.

(*Après l'avoir lû.*)

Mais eſt-il rien, Marquis, qui ſoit plus adorable!
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma ſurpriſe;
Je dois à vos génoux expier ma mépriſe.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans eſprit, & c'eſt moi qui ſuis vraiment un ſot.

LUCILE *relevant le Baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'eſt par mille reſpects, par un culte flatteur,
Que je puis déſormais réparer mon erreur.
Vous étes accomplie, & je n'en puis trop faire.
Vous, Marquis, prenez part à mon tranſport ſincére.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh je le ſuis déja.

LE BARON.

Comment donc! Votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!
Votre raviſſement n'égale pas le mien.
C'eſt à Mademoiſelle, à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai ſuivi le penchant qui m'inſpire.

LE BARON.

Nous ſommes tous contens comme je le deſire.
Deſormais mon hôtel qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous ſeule me rendrez ſon ſéjour agréable.
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable;
Et goûtant ſans mélange un deſtin bien plus doux.

Je vais me partager entre le monde & vous.

SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Pardon, si j'interromps, Monsieur, mais la Duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse :
Elle est dans son carrosse, & ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, Madame vient vous prendre,
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS *au Baron.*

VOus allez donc partir ?

LE BARON.

Non, je vais l'assûrer que je ne puis sortir ;
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

IL ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle ;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :

Le moyen qu'il résiste à leur commun effort ?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance ?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

LISETE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.
Mais le carrosse part, & voilà qu'on l'emmene :
Moi-même je descens pour en être certaine.

(à part.)

Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.

(Elle rentre.)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

JE puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir & vous parler sans témoin & sansgêne.
Que cet instant m'est doux ! Que je suis enchanté !
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?
Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :

Le discours est trop foible, & je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile! Il n'est point d'éloquence,
Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;
Dans ceux de mon Amant un autre Ciel me luit:
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;
Sa vûe & son retour la tirent du néant !

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie:
Le sentiment l'échauffe, & non pas la saillie.
Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris,
Est le seul qui m'inspire, & dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, & n'en ayons point d'autre ;
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encor le répéte ?

Vous avez, à le dire, une grace parfaite.

LUCILE.

Oui; Marquis, je vous aime, & je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'eſt doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces inſtans pleins de charmes!
Mon bonheur eſt troublé par de juſtes allarmes;
Et je ſuis prêt de voir le Baron poſſeſſeur
D'un bien que ſa pourſuite enleve à mon ardeur:
J'ai frémi, quand j'ai vû qu'il liſoit votre Lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle eſt entre ſes mains.

LUCILE.

N'en ſoyez point jaloux;
Vous ſavez qu'elle n'eſt écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord; mais pour vous plaire, il redevient aimable;
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien:
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un Tiran caché, qui ſous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur eſclavage;
A qui l'Himen rendra ſa premiere hauteur,
Et qui me traitera comme il traite ſa ſœur.
A ſon ſort, par ce nœud, je tremble d'être unie:

Je

Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui,
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractere,
Et je serois tombée aux genoux de mon pere:
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plûtôt que d'épouser un homme que je hais;
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté,
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fonds de mon ame
Par la comparaison que je fais de sa flame,
Avec le feu constant, tendre & respectueux
D'un Amant jeune & sage, aimable & vertueux!
Vous possédez, Marquis, le mérite solide:
Il n'en a que le masque & le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'éblouïr:
Vous seul savez aimer, & vous faire chérir!
De tout Paris, son art veut faire la conquête
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors & par son entretien,
Le Héros du grand monde, & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige,
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige:
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.
(Il lui baise la main.)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, Monſieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! C'eſt Liſette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune allarme.
Pour vous je m'intéreſſe, & votre amour me charme.
Il eſt entierement conforme à mon ſouhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le ſecret.
Mais il eſt en main sûre; & bien loin de vous nuire,
Le ſoin de vous ſervir eſt le ſeul qui m'inſpire.
C'eſt lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, ſi je trouble un entretien ſi doux:
Mais ayant vû de loin revenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis ſalutaire.
Je croi que j'ai bien fait, & qu'il n'eſt pas beſoin
Que de vos doux tranſports ſon œil ſoit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vîte.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.
(*Elle rentre.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MOn cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous ſers tous les deux par inclination.
Monſieur de Forlis vient, un autre ſoin m'appelle;
Avec lui je vous laiſſe, & ſuis Mademoiſelle.

(Elle s'en va.)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

OU donc eſt le Baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ? . . . .

LE MARQUIS.

Une affaire imprévûe ;

La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier;
S'il ajoûte ce trait, ce sera le dernier.

(Il sort.)

SCENE XVII.

LE MARQUIS *seul.*

IL faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime;
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrette ardeur faisons-lui confidence;
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui;
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance, & je ſuis ſatisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien; mais je ſuis inquiéte.
Mon pere & le Baron ſont abſens de ces lieux;
Le Marquis devroit bien ſe montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que ſon rival lui laiſſe.

LISETTE.

Oui, ce ſont des inſtans très-chers; mais ſa tendreſſe
Peut-être eſt occupée ailleurs utilement.
De mon Maître, pour vous, je crains le changement
Il pourra balancer ſon penchant pour la mode,
Et le rendre aſſidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux ſa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez ſon ardeur.
Son amour à préſent vous voit ſpirituelle;

Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entens marcher quelqu'un. C'est le pas d'un Amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement:
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.

Ah! Ciel! C'est le Baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.
La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

(*Lisette sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *au Baron.*

Non, quoique vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON *à Lucile.*

Je n'ai pû m'échaper des mains de la Duchesse:
Je suis au desespoir. La cruelle Comtesse
A secondé si bien son desir obstiné,
Qu'à la Piéce nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;
Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge,
Au Théatre & par-tout je n'ai rien vû que vous.

Je trouve dans vos yeux un ſpectacle plus doux;
Il jette tous mes ſens dans une aimable yvreſſe;
Et voilà deſormais le ſeul qui m'intéreſſe.

LA COMTESSE.

Qu'entens-je! Il prend le ton d'un Amant langoureux?

LE BARON.

Je le ſuis en effet.

LA COMTESSE.

Vous étes amoureux!

LE BARON.

Oüi, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du tranſport qui l'entraîne.

LE BARON *à Lucile.*

De notre hymen ce ſoir, je veux former la chaîne;
Et votre pere va.....

LUCILE *d'un air troublé.*

Monſieur, l'avez-vous vû?

LE BARON.

Empreſſement flateur! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée!

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un vrai délire, & j'en ſuis étonnée!
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'eſt cent fois pis, Monſieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur eſt parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'étes,

Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux
Que voulez-vous, Monſieur, que l'on faſſe de vous ?
Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout Amant l'ennuïe.
L'amour & lui, Monſieur, ſont brouillés tout-à-fait.
L'un eſt vif, amuſant, l'autre ſombre & diſtrait.
Le monde d'un butord fait un homme paſſable,
Et l'Amour fait un ſot ſouvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'eſt pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il eſt peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'eſt l'ouvrage plûtôt du commerce des Dames.
Pour valoir quelque choſe, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous ; mais point d'attachement;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru juſqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particuliérement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite eſt fille à ſentiment.
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que ſeize ans. C'eſt l'âge d'être duppe :
L'âge par conſéquent de ſe repréſenter

L'amour ſous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piége ;
Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avouerai-je,
J'ai ſoupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui conſtamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle conſtance eſt vraiment admirable !

LA COMTESSE *à Lucile,*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit ſe taire là-deſſus,
Madame ; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choiſiſſez pour époux, ſi vous êtes bien ſage,
Un homme moins couru, mais qui ſoit de votre âge.
Ce n'eſt pas ſon avis, mais préferez le mien.

LUCILE *à part.*

C'eſt une folle au fonds qui conſeille fort bien.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NOn, je ne puis ſouffrir que ce nœud s'exécute.
Je paſſe chez l'Abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il eſt vendu ſous le manteau.

Enſuite je reviens, je vous le ſignifie,
Pour rompre votre Hymen, où le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu plus d'amitié,
D'eſtime, ni d'égard pour un homme noyé.
Paris dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, Monſieur, & les paſſans liront:
Cy gît dans ſon Hôtel, ſans avoir rendu l'ame,
Le Baron enterré vis-à-vis de ſa femme.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LE BARON *ſeul.*

SA menace eſt fondée, & j'en ſuis allarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime, & je ſuis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,
J'attens dans ce moment que ton pere revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai ſon ſuffrage, au lieu de ſon mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
Je devois..... mais je vois mon ami qui s'approche.

SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attens ici, Monſieur, pour vous prier.....

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as ſervi ſi bien, & de ſi bonne grace,
Que par tes heureux ſoins un autre obtient la place.
Le Miniſtre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me ſeconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'eſt l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Di, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monſieur, en ma puiſſance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler.....

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obſtacle;
Et j'étois......

M. DE FORLIS.

Je le ſçai, fort tranquille au ſpectacle.

LE BARON.

Oui, mais ....

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, & toi, tout l'agrément;

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zéle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.
Le seul prix que je veux de mon attachement,
Est de venir parler au Ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole;
Je ne puis l'obtenir! Et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux!
A celui de juger une piéce nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi.....

M. DE FORLIS.

Bagatelle.
J'ouvre les yeux, & vois que dans ce siécle-ci
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets....

M. DE FORLIS.

Inutile promesse!
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,

Mais dans un dessein ferme, & formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour.
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous étes sans pitié,
Pour votre fille au moins, montrez-vous moins sévere,
Prennez en sa faveur des entrailles de pere;
Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel.....

M. DE FORLIS.

Quoi! Ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune;
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS *après avoir lû le billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce,
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi,
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encore préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable

D'obéïr par contrainte, & de voir ſon ſort joint
Au deſtin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainſi, ma fille m'eſt trop chere.
Ma bonté ſait borner l'autorité du pere;
Le Ciel nous a donné des droits ſur nos enfans,
Pour être leurs ſoutiens, & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monſieur me rend l'eſpoir d'entrer dans ſa famille.

SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Liſette!

LISETTE.

Quoi, Monſieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.
(*Liſette rentre.*)

SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

VOus me rendez la vie en agiſſant ainſi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma préſence éclater moins de zele;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS *à M. de Forlis*

JE viens vous détromper ſur le gouvernement.
Vous l'obtenez, Monſieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre, j'ai cru la choſe décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promiſe, & non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir Monſieur, à mon inſtance,

La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même-temps vous avez le Brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, Monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie, & ma reconnoissance.

LE BARON *à M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et, Monsieur, du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout seul, je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS

Loin de parler pour vous, son procedé plûtôt
Fait du vôtre, Monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pû faire agir votre zéle,
Le sien m'a prévenu, voilà votre modéle.

SCENE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'Hymen est-il rompu, Baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné !
Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me sera moins contraire.

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Ma fille, approche-toi, viens, c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique & le plus important.
J'apprens que le Baron a sçu toucher ton ame.
Je ne puis te blamer, ni condamner ta flame.
Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux,
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON *à Lucile.*

J'attens de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, & je suis allarmé !

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,

Quand vous pouvez d'un mot combler notre espé-
rance ?
Eh, quoi donc, cet aveu doit il tant vous coûter ?
Vous n'avez ſimplement ici qu'à repeter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me laſſer de relire
Dans ce tendre billet ſi cher à mon ardeur.
Ah! n'en rougiſſez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel eſt donc cet écrit ?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je ſuis impatiente.
(*Elle prend la lettre & la lit.*)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris ....

LE BARON *à Lucile.*

Eſt ſeul digne de vous.
N'en convenez vous pas, ainſi que votre pere ?

LUCILE.

Oui, Monſieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu ſincere
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monſieur.

LE BARON.

Eh, quoi! N'eſt-ce pas moi, que vous venez d'élire ?
Ce billet avoué ſuffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'eſt-ce à dire ?

LA COMTESSE *après avoir lû.*

Mais, qu'il n'eſt pas pour vous. C'eſt pour un homme abſent.

LE BARON.

Madame....

LA COMTESSE.

Mais, Monſieur, écoutez un moment.

(*Elle lit haut.*)

L'abattement, où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.

(*au Baron en s'interrompant.*)

Oubliée ! Eſt-ce vous qui l'obſedez ſans ceſſe ?

LE BARON.

Pardon j'ai donné lieu moi ſeul à ſa triſteſſe.

LA COMTESSE *lui préſentant le billet.*

J'ai donné lieu ! Tenez, repondez à ceci.

(*Elle lit.*)

Depuis que je vous vois ici, votre préſence me jette dans un trouble qui ſert à la confirmer.

(*en s'interrompant.*)

Eſt-ce pour vous ? *Depuis que je vous vois ici.*
Vous radotez, mon cher !

LE BARON.

Le Marquis ſait lui-même....

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc ? Il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis ſauroit-il ton ſecret?
Répons moi ſans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le ſait.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Puiſque vous le ſavez, il faut nous en inſtruire.

LE MARQUIS.

C'eſt à Mademoiſelle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle reſerve eſt fort peu de ſaiſon.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juſte ſoupçon:
La petite convient qu'il ſait tout le myſtére;
Il ſe trouble comme elle, & s'obſtine à ſe taire,
Je gagerois qu'il eſt cet amant fortuné.
C'eſt lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'eſt pas moi!

LUCILE.

Non, c'eſt une mépriſe.

LE BARON.

La lettre.....

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez ſurpriſe.

LE BARON.

Le coup eſt foudroyant!

LISETTE *à part.*

Il l'a bien merité.

LA COMTESSE *embrassant le Baron.*

Vous n'êtes pas aimé ! Mon cœur est enchanté !

M. DE FORLIS *à Lucile.*

Que ton choix est louable, & digne de me plaire !
En faisant ton bonheur, il acquite ton pere ;
(Il montre le Marquis.)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main, pouvois-je faire moins ?

LE BARON.

Ah ! Marquis, deviez vous me jouer de la sorte ;
Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte ?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons ;
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie en ce moment je ne tiens point en place !
Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrace !

M. DE FORLIS *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.
(au Baron.)
Vous, vous n'avez plus rien, qui retienne votre ame ;
Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,
Entendre Concertos, Sonates, opera,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.
(Il sort avec le Marquis & sa fille.)
(Lisette rentre en même-temps.)

SCENE XI. & derniere.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez en ſes conſeils ; venez, ſuivez mes traces :
Fuyez votre maiſon, & reprenez vos graces.
Ne ſoyez plus ami, ne ſoyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, & vous ſerez charmant.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *les Dehors Trompeurs, ou l'Homme du jour ;* & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce 19. Mars 1740. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT pere, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, *La Bibliotheque de Campagne, ou Recueil d'Avantures choiſies, Nouvelles, Contes, Bons mots, & autres Pieces, tant en Proſe qu'en Vers, pour ſervir de récréation à l'eſprit, en ſix volumes ; le Livre des Enfans, & le Glaneur François*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ou imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit Contreſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant letems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuil-

ſés ſéparées, ni d'impreſſion étrangere, ou autrement; ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de Six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de Copie à l'Impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le ſeiziéme jour de Mars, l'an de Grace mil ſept cens trente-ſix; & de notre Regne le vingtuniéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 264. *Fol.* 241. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 10 *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 28. *Septembre* 1736. Signé, G. MARTIN, Syndic.

L'EMBARRAS DU CHOIX,

COMEDIE

DE M. DE BOISSY.

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 11. Decembre 1741.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie, qui a pour Titre : *L'Embarras du Choix* , & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 29. Fevrier 1742. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre *Nouveau Théatre François*, ou Recueil des plus nouvelles Piéces repreſentées à Paris ; qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage cy-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de

confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'Impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France; Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles, le vingt-deuxiéme jour d'Aouſt, l'an de grace mil ſept cens trente-huit: & de notre Regne le vingt-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré lur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 105. *Folio* 93. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 26 *Septembre* 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

COMEDIE

DE M. DE BOISSY.

EN VERS, EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

LISIDOR, oncle de Lucile.

LE CHEVALIER, oncle du Marquis.

CLEON, pere de Lucile.

LE MARQUIS DORGEMONT, amant de Lucile.

LE BARON DE FIERVAL, rival du Marquis.

LUCILE.

ISABELLE, sœur du Baron.

FINETTE.

La Scene est en Bourgogne, dans un Château.



L'EMBARRAS DU CHOIX.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, LE CHEVALIER.

LISIDOR.

Eh bien, voici le jour que vous allez revoir
Ce neveu ſi chéri qui fait tout votre eſpoir.

LE CHEVALIER.

Le bien que j'en apprens accroît cette eſpérance;
Et j'attens ſon retour avec impatience.
Paris & le grand monde, à ce que l'on m'écrit,
Ont poli ſes façons, & formé ſon eſprit
Au point que l'a toujours ſouhaité ma tendreſſe

Pour le voir digne en tout de votre aimable niece;
Cette union ſortable eſt l'objet de mes vœux,
Et je viens près de vous en preſſer les doux nœuds.

LISIDOR.

Je ſuis vraiment flatté d'une telle alliance;
Le Marquis réünit le bien & la naiſſance:
On ne peut pas avoir plus d'eſprit, d'agrément,
Ni prévenir les yeux plus favorablement.
Au ſein de la Province, au ſortir de ſes Claſſes,
Moi-même j'admirois ſa figure & ſes graces;
Il répondoit toujours par quelques traits ſaillans.
Mais vous ſavez auſſi, qu'à des dons ſi brillans,
Il avoit le malheur de joindre plus d'un vice;
Il étoit indiſcret, enclin à la malice,
Par la préſomption en tout tems entraîné,
Et montrant, à railler, un penchant éfrené,
Qui ſur ſes bras ſans ceſſe attiroit quelque affaire,
Et le faiſoit haïr, quoiqu'il fût né pour plaire.

LE CHEVALIER.

Ces défauts ſont communs à tous les jeunes gens:
Paris l'en a purgé dans le cours de quatre ans.
Il eſt heureuſement changé.

LISIDOR.

Mais il doit l'être,
Et ne plus ſe moquer des gens ſans les connoître:
Il doit ſe ſouvenir de certaine leçon
Qu'il reçut de la main d'un Officier barbon,
Qui d'une raillerie en public échapée,
Paya le premier trait, de deux grands coups d'épée.

LE CHEVALIER.

C'eſt une faute heureuſe, & qui l'a corrigé.

LISIDOR.

Pardon, je tiens encore au premier préjugé.
Pour croire, Chevalier, ce changement extrême,
J'en veux auparavant être témoin moi-même.
Attendons, s'il vous plaît, qu'il se soit présenté.
Mon frere, pour un autre, est d'ailleurs très-porté.

LE CHEVALIER.

Je sai qu'à vos desirs, sa volonté défere;
Sa fille est par vous seul une riche héritiére:
Vos biens vous ont sur elle acquis un droit certain;
Vous êtes en un mot le maître de sa main;
Et s'il faut vous parler ici, d'une ame franche,
Le Baron de Fierval, pour qui ce frere panche,
Quoique riche & sorti d'une bonne maison,
Ne vaut pas mon neveu, qui, sans comparaison,
Par l'âge & par l'humeur convient mieux à Lucile.
On sait que l'interêt est son premier mobile.
Il a beau se parer d'un fastueux dehors,
Son caractere perce & trahit ses efforts.

LISIDOR.

Ne croyez pas aussi, que ce dehors m'impose,
Et cache à mes regards le but qu'il se propose.
Le fonds de son humeur que mon œil aperçoit,
Me déplaît plus qu'à vous; mais par un autre endroit,
Ce qui me choque en lui n'est pas son avarice,
C'est, en aimant l'argent, de voir qu'il en rougisse.
Moi, qui parle, je l'aime autant & plus que lui.
C'est mon meilleur ami, c'est mon plus ferme appui.

Je le chéris par goût & par reconnoiſſance ;
J'en fais gloire tout haut, il ſoutient ma naiſſance.
Il étend, embellit mes Terres, mes Châteaux,
M'attire des plaiſirs, des hommages nouveaux,
Et met preſque à mes pieds cette foule empreſſée,
De tant de concurrens, qu'une ame intéreſſée
Fait rechercher ma niece, & paroître en ces lieux
plus charmés de mes biens, qu'épris de ſes beaux yeux.
Pour jouir plus long-tems de leur inquiétude,
Je me fais une joie, & ſouvent une étude
De tenir en ſuſpens leurs vœux irréſolus ;
Et le Baron ſur-tout me réjouit le plus.
Son amour pour mes biens, & ſes peurs qu'il pallie,
A mes regards malins, donnent la comédie.
Il aime tous mes Fiefs à l'adoration.
Ils ſont au fonds du cœur ſa belle paſſion,
Et l'oncle à ſes regards, eſt, malgré ſa vieilleſſe,
Paré d'un million, auſſi beau que la niece.

LE CHEVALIER.

Vous faites ſagement de vous en divertir :
Mais vous aimez Lucile, & voulez l'établir.

LISIDOR.

Oüi : mais comme ce choix la touche la premiere,
Mon cœur l'en veut laiſſer maîtreſſe toute entiere ;
Son diſcernement ſûr n'eſt la duppe de rien,
Et je ſuis aſſuré qu'elle choiſira bien.
Sa raiſon eſt en tout au deſſus de ſon âge.
A l'aveu de ſon cœur j'attache mon ſuffrage.

LE CHEVALIER.

Vous ne hazardez rien. Sur le choix d'un époux,
Je la crois difficile encore plus que vous.
Elle ne ſe rendra qu'au mérite ſuprême

Trop heureux qui pourra l'obtenir d'elle-même!
Je vais donc auprès d'elle agir pour mon neveu.

LISIDOR.

Ecoutez, Chevalier. Vous ferai je un aveu?
Si j'étois à sa place, en honneur, ma tendresse,
Auroit peur d'employer auprès de ma maîtresse,
D'un parent tel que vous, le dangereux appui.
Vous êtes un jeune oncle; en travaillant pour lui,
Vous pourriez pour vous-même intéresser sans peine;
Et pour gagner un cœur que le vrai seul entraîne,
Le ton d'un homme sage est plus persuasif,
Que, d'un Marquis brillant, l'étalage trop vif.

LE CHEVALIER.

Quand un homme a passé sa trente-huitiéme année,
Il ne doit plus parler d'amour ni d'himenée.
Le rôle d'amant veut....

LISIDOR.

Je suis votre valet.
J'ai soixante ans passés, & près d'un jeune objet
Je suis toujours galant, j'ai ces façons polies
Qu'avoit la vieille cour, & que l'on a bannies:
Adorateur zelé de ce sexe charmant,
Je le lui marquerai jusqu'au dernier moment.

LE CHEVALIER.

Les Dames de tout têms ayant eu votre hommage,
Pourquoi donc avoir fui toujours le mariage?

LISIDOR.

Toutes m'ont inspiré tant d'estime à la fois,
Que je n'ai jamais pû me fixer sur le choix.
Adieu, pour voir couler plus gaîment notre vie,
Disons leur des douceurs, sans qu'aucune nous lie:

Pour les aimer toujours, pour en être chéris,
Soyons leurs partisans, & jamais leurs maris.
(*Il sort.*)

SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

QUel heureux naturel ! Sa trempe est peu commune.
Rien ne le trouble, au sein d'une grande fortune.
Ses voeux sont modérés. Exempt d'ambition,
Il n'est tirannisé d'aucune passion.
Il n'a point à lutter contre un coeur indocile,
Et le plaisir lui seul.... Mais j'apperçois Lucile.
Qu'elle est belle sans art ! Quel sera ton bonheur,
Mon neveu, si tu peux en être possesseur !

SCENE III.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LUCILE.

VOus voulez bien, Monsieur, que je vous félicite.

LE CHEVALIER.

Et vous, permettez-moi que je vous sollicite
En faveur du Marquis dont j'attens le retour.
Vous êtes, de son sort, la maîtresse en ce jour.

Son bonheur eſt un bien qu'en vos mains je
dépoſe.

LUCILE.

C'eſt mon oncle qui doit....

LE CHEVALIER.

Sur vous il s'en repoſe.
Il vous en fait l'arbitre avec juſte raiſon ;
Et chargé d'établir le chef de ma maiſon,
Je m'adreſſe à vous ſeule, & vous le recommande.
Daignez, belle Lucile, agréer ma demande.
Entre tant d'aſpirans, ſans vouloir les flatter,
C'eſt celui qui paroît le mieux vous mériter.
La figure, l'eſprit, le rang, le bien & l'âge,
Tout parle en ſa faveur, à leur déſavantage.
De toute la Province, il a pour lui les vœux,
Et la voix du Public vous unit tous les deux.

LUCILE.

J'ai beaucoup de reſpect pour tout ce qu'il décide;
Mais mon cœur ſur ce point craint de l'avoir pour
guide.
L'affaire eſt ſérieuſe, & vous trouverez bon
Que j'en prenne un plus ſûr, ce ſera la Raiſon;
Elle veut avec vous que je ſois ingénuë.
Vous étalez l'eſprit, la figure à ma vûe,
Et vous ne dites rien du cœur, des ſentimens,
Du caractere enfin qui ſont plus importans.
Ils ſont le premier ſoin dont s'occupe mon ame;
C'eſt de-là que dépend le bonheur d'une femme:
Voilà les qualités qu'il faut peindre à mes yeux,
Et qui peuvent me rendre un amant précieux,
Non des dons ſéducteurs qui n'ont que l'appa-
rence,
Et ſouvent ſont un piége, où ſe prend l'innocence.

LE CHEVALIER.

Avec mille vertus vous les raſſemblez tous,
Et je ſens redoubler mon eſtime pour vous ;
J'admire & ſuis ſurpris de voir tant de ſageſſe ;
Et ce fonds de raiſon avec tant de jeuneſſe.
Je répons du Marquis & de ſes ſentimens ;
De ceux de ſes rivaux, ils ſont tous différens:
Votre mérite ſeul attire ſon hommage.

LUCILE.

S'il penſoit comme vous, je croirois ce langage :
Mais j'ai lieu d'en douter, & tout bien regardé,
Son caractére ....

LE CHEVALIER.

Alors n'étoit point décidé.
Pour former ſes pareils, Paris eſt le vrai maître,
Et c'eſt préſentement qu'on voit ce qu'il doit être.
Le monde a mis un frein à ſes vivacités,
Et perfectionné ſes bonnes qualités.
Chacun ....

LUCILE.

Je ſai, Monſieur, le bien qu'on en publie.
Mais par mes propres yeux j'en dois être éclaircie
Avant que d'en pouvoir porter mon jugement ;
Et la choſe n'eſt pas l'ouvrage d'un moment.
Il faut que je lui parle, il faut qu'il m'entretienne,
Pour voir ſi ſon humeur convient avec la mienne.
Comme il pourra, Monſieur, ne pas me plaire en tout,
Je puis fort bien auſſi n'être pas de ſon goût.

LE CHEVALIER.

Non, vous le charmerez. Heureux s'il peut vous plaire!

LUCILE.

Oh! Vous en dites trop pour un homme ſincére.

LE CHEVALIER.

Je penſe encore plus. Avant que de partir ;
L'amour déja vers vous entraînoit ſon déſir ,
Et vous avez connu ſon cœur dès ſon enfance.

LUCILE.

Monſieur, en ce tems-là, mauvaiſe connoiſſance!
Il ne ménageoit rien , malin , préſomptueux.

LE CHEVALIER.

C'étoit l'eſprit....

LUCILE.

Le cœur ne valoit guères mieux.
Il paroiſſoit ſur-tout enclin à l'inconſtance ;
Son oubli l'a prouvé depuis quatre ans d'abſence ;
Et Paris n'eſt pas fait pour guérir ce défaut,
Son exemple n'eſt bon qu'à l'augmenter plutôt.

LE CHEVALIER.

Un regard de vos yeux fixera ſa jeuneſſe,
Et j'oſe, ſur leur foi, garantir ſa tendreſſe.

LUCILE.

Songez-vous bien à quoi vous vous engagez-là ?

LE CHEVALIER.

Ma bouche, s'il le faut, pour lui le jurera.
Je ſuis ſûr de ſon cœur, répondez-moi du vôtre.
Ma crainte eſt que vos vœux n'en préférent un autre.
Je voudrois pouvoir lire un moment dans ce cœur.

LUCILE.

Il ne vous ſera pas difficile, Monſieur.
Pour perſonne jamais mon ame ne ſe cache ,
Encore moins pour vous dont l'eſtime m'attache.

Comme elle ne craint pas de se montrer au jour;
De son état présent, je vais sans nul détour
Vous faire en ce moment le rapport véritable.
Mon embarras est tel qu'il n'est pas concevable.
La bonté de mon oncle est un fardeau pour moi;
J'ai presque du chagrin, qu'il s'en fie à ma foi;
Et puisqu'il faut, Monsieur, ici ne vous rien taire.
Aucun des prétendans n'a le don de me plaire.

LE CHEVALIER.

Je ne puis exprimer à quel point cet aveu
Est doux & consolant pour moi, pour mon neveu.

LUCILE.

Peut-être c'est ma faute, & l'orgueil qui me flatte,
Peut-être à ce sujet me rend trop délicate.
Pour me déterminer, pour arrêter mon choix,
J'exige, je le sens, trop de dons à la fois.
Sur l'âge & l'agrément je puis être indulgente.
D'un modeste dehors mon ame se contente.
Mais pour les sentimens, les qualités du cœur,
Jusqu'au dernier excès je porte la rigueur.
Je veux des mœurs sur-tout, je veux de la constance;
Je veux qu'à la droiture, on joigne la prudence;
Je veux ce que je crains de ne trouver jamais,
Des feux à toute épreuve aussi tendres que vrais;
Je veux, pour m'engager, être sûre qu'on m'aime;
Désintéressement, & rien que pour moi-même.

LE CHEVALIER.

Oui, par votre sagesse & par tant de beautés,
Vous aurez ce bonheur, & vous le mérités.

LUCILE.

De ce discours flatteur, je ne suis point la duppe.
Comment m'en assurer dans le rang que j'occupe,

Et comment faire un choix dans cet essein nombreux
Qui demande ma main, & qui m'offre ses vœux?
Comment savoir enfin le motif qui l'inspire,
Si l'interêt le guide, où si l'amour l'attire?
Mais non, mon amour propre a tort d'être incertain.
Tout céde à l'intérêt. Tel est le cœur humain.
Mon oncle est l'objet seul de leur brigue importune,
Ils sont moins mes amans que ceux de sa fortune.
Tous leurs soins sont pour elle, où si nous partageons,
L'amour subordonné n'obtient que les seconds.
Mon pere, par malheur, me persécute encore
Pour qui? Pour un Baron que le seul bien décore;
Et qui dans la Bourgogne enterré de tout tems,
Au ton provincial, joint des airs importans.
Honteux du goût secret qu'il a pour la richesse,
Il cherche à le couvrir d'un masque de noblesse,
Et toujours combattu dans la peine qu'il prend,
Ramasse d'une main ce que l'autre répand.
Cet embarras lui donne une mine équivoque,
Qui divertit le monde, autant qu'elle me choque.

LE CHEVALIER.

Sa sœur est votre amie, & ses pas....

LUCILE.

Sont perdus.
Elle n'est près de moi que connoissance au plus,
Ce titre dans le monde est un nom qu'on prodigue.
Pour moi, l'abus m'en blesse, & l'excès m'en fatigue.

Pour élire un époux, ſi mon cœur eſt flotant,
Sur le choix d'une amie, il eſt encor plus lent.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

GRande, grande viſite !

LUCILE.

Eh, qui ?

FINETTE.

Mademoiſelle,
C'eſt, Monſieur le Baron & ſa ſœur Iſabelle.

LUCILE.

Ils uſent bien ſouvent du droit d'être voiſins.

FINETTE.

Sans doute, dans ce jour ils ont de grands deſſeins.
Le frere eſt radieux, & la ſœur eſt brillante.
L'un arrive en vainqueur, & l'autre en conquérante

LE CHEVALIER.

La ſœur eſt très-aimable.

FINETTE.

Elle le ſait vraiment,
Et s'eſtime beaucoup, quoique modeſtement :
Mais le frere eſt orné d'un nouveau ridicule,
Il ſaute aux yeux d'abord, quoiqu'il le diſſimule.

Avec l'habit qu'il porte, il faut ſur-tout le voir;
De peur de le gâter, il n'oſeroit s'aſſeoir:
On voit au ſoin qu'il prend, à l'air dont il s'écoute,
Qu'il regrette en ſecret tout l'argent qu'il lui coûte.
Sur ſon front triſte & fier, par un plaiſant conflit,
L'avarice ſe plaint, & l'orgueil s'applaudit.

LUCILE.

Comme de leur préſence ils m'honorent ſans ceſſe,
Je pourrai les quitter ſans nulle impoliteſſe.

FINETTE.

Ils ſouperont ici... Mais les voici tous deux.

LE CHEVALIER.

Je ſors, Mademoiſelle, & vous laiſſe avec eux.
(Il ſort.)

SCENE V.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE, FINETTE.

LUCILE *à Iſabelle.*

VOus voilà bien parée, & Monſieur eſt bien leſte.

LE BARON.

L'habit eſt aſſez riche.

ISABELLE.

Et le mien eſt modeſte.

LUCILE.

Il vous ſied.

ISABELLE.

Mais chacun me l'a dit aujourd'hui.

LUCILE *au Baron.*

Le vôtre, je le vois, vous a coûté cher?

LE BARON.

Oüi.

L'argent.... Mais c'eſt à quoi je ne prends jamais garde,
Et briller, pour vous plaire, eſt ce que je regarde.
Quoiqu'on ſe pare en vain pour vous faire ſa cour.
Le brillant de vos yeux ternit tout en ce jour.
De l'univers entier, ils feroient la conquête,
Et l'on ne vit jamais une ſi belle tête.

FINETTE *à part.*

Mais il doit l'adorer. En perles, en brillans
Elle eſt riche aujourd'hui de deux cens mille francs.

ISABELLE *qui l'entend.*

C'eſt par un autre éclat qu'elle charme mon frere.

LE BARON.

Celui de la perſonne a ſeul droit de me plaire.

LUCILE.

Vous me flattez, Monſieur.

LE BARON.

Je le jure, d'honneur.

Le tems eſt précieux, ſouffrez que mon ardeur,
Saiſiſſe ce moment où mes rivaux....

LUCILE.

Finette,

Avertiſſez mon oncle.

LE BARON.

Attendez. Je souhaite....

LUCILE.

Dites-lui promptement que Monsieur vient le voir.

LE BARON.

Non, je viens pour vous seule, & mon premier devoir....

LUCILE *à Finette.*

Allez.

FINETTE.

Il est sorti.

(Elle rentre.)

SCENE VI.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE.

LE BARON *à Lucile.*

Que je vous entretienne.

LUCILE.

Reposez-vous tous deux, attendant qu'il revienne.

LE BARON.

Un amant suppliant doit s'expliquer debout,
Et l'on est trop gêné dans un fauteuil sur-tout.

ISABELLE.

De grace, devenez ma belle-sœur bien vîte.

LUCILE.

Vous me faites honneur plus que je ne mérite.

LE BARON.

Nos biens ſont tous voiſins : j'ai deux Fiefs des plus beaux,
Cent mille écus de rente avec quatre Châteaux.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE, FINETTE.

FINETTE *à Lucile.*

UN Laquais vous demande, & la réponſe preſſe.

LUCILE.

Pardon, ſi pour la faire, un moment je vous laiſſe.
(Elle rentre.)

SCENE VIII.

LE BARON, ISABELLE, FINETTE.

LE BARON *à Finette.*

ARrête. Un mot.... Voilà pour engager ton cœur,
Ma chere, à prévenir Lucile en ma faveur.

FINETTE.

Je le refuserois de la main de tout autre;
Mais il m'est précieux en venant de la vôtre.

(Elle s'en va.)

Le Baron en donnant l'argent à Finette, avoit laissé tomber une piéce qu'il ramasse promptement, sans qu'elle l'apperçoive, & qu'il remet dans sa poche avec un air de joie.

SCENE IX.

LE BARON, ISABELLE.

LE BARON.

LUcile tâche en vain d'éluder mon amour;
Il faut qu'elle s'explique avant la fin du jour;
Je viens d'être informé que le Marquis arrive;
Et voilà ce qui rend ma recherche plus vive.
C'est, de mes concurrens, le plus à redouter;
Il réunit en lui tout ce qui peut flatter
Et surprendre le cœur d'une jeune personne.
Il revient de Paris; ce vernis seul lui donne
Un prix, un relief qui ternit ses rivaux,
Et m'avilit moi-même aux yeux Provinciaux:
Il a de plus, pour lui, la jeunesse en partage
Et de la nouveauté le piquant avantage;
Sans compter qu'il est noble & riche comme moi.
Lucile va l'aimer, & j'en frémis d'effroi!

ISABELLE.

Son pere est pour vous.

LE BARON.

Oüi, j'ai même ſa parole.
Dans ſa petite Terre en cet inſtant je vole :
Elle n'eſt qu'à deux pas ; & ſûr de ſon appui,
Dans une heure en ces lieux je reviens avec lui.
Vous, pendant mon abſence agiſſez auprès d'elle;
Sur-tout, pour gagner l'oncle, employez votre zèle.
Vous m'avez dit qu'il a de l'eſtime pour vous,
Et vous avez l'eſprit inſinuant & doux.
Servez-vous-en, ma ſœur, pour avoir ſon ſuffrage ;
Et ſi, d'y réuſſir, vous avez l'avantage
Sur ma reconnoiſſance, oh ! vous pouvez compter,
Et mon cœur généreux va la faire éclater :
Mon humeur libérale égale mes richeſſes.

ISABELLE.

Oüi, vous êtes ſur-tout magnifique en promeſſes.

LE BARON.

Je le ſuis en effet. Je vous établirai.

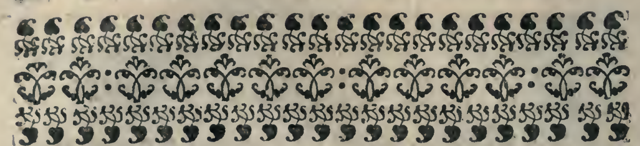
ISABELLE.

Et de tout mon pouvoir, moi, je vous ſervirai.
Vous pouvez, du ſuccès, être aſſuré d'avance.
Je puis tout ſur Lucile, & j'ai ſa confiance.
L'oncle m'écoute en tout, & j'ai ſur ſon eſprit,
Par mes attentions, acquis tant de crédit
Qu'il eſt rempli pour moi d'égard, de politeſſe ;
Ses bontés vont ſouvent juſques à la tendreſſe :
Je n'ai qu'à le prier de me faire un plaiſir
Pour être, dans l'inſtant, ſûre de l'obtenir.

LE BARON.

En ce cas, près de lui, mettez tout en uſage ;
Songez que de lui ſeul dépend mon mariage.
L'autorité toujours eſt du côté du bien.
L'oncle eſt tout, en un mot, & le pere n'eſt rien ;
Ce nom n'eſt qu'un vain titre en ce vieux Militaire.
Ayant eu le malheur d'avoir plus d'une affaire,
D'un exil rigoureux, il a ſubi les Loix ;
Et perdant ſa fortune, eſt déchu de ſes droits.
Son exemple doit être une leçon terrible,
Et qui nous rend des biens l'utilité ſenſible.
Je les mépriſe au fonds : Mais peut-on s'en paſſer?
Non ; malgré qu'on en ait, il faut en amaſſer.
Le plus ou moins d'argent nous fait ce que nous ſommes ;
Et c'eſt par ſa valeur que l'on compte les hommes:
On reſpecte, on honore un coquin opulent,
Et l'honnête homme pauvre eſt mort civilement.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FINETTE.

FINETTE.

MOnsieur!

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce? Parlez.

FINETTE.

Livrez-vous à la joïe;
Voilà votre neveu que Paris vous renvoïe,
Beau, poli, gracieux, brillant & fait au tour,
Tel qu'il paroît formé par la main de l'Amour:
Pour le coup ses rivaux n'ont qu'à quitter la place,
Leur vainqueur va paroître & son air les terrasse.

LE CHEVALIER.

Il est donc bien aimable?

FINETTE.

Il est des plus charmans:
Ma foi, vive Paris pour façonner les gens.
Il entre. Regardez, quel maintien! Sa presence
Vous en dit cent fois plus que ma vaine éloquen-
ce.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE vous revois, mon oncle : après un si longtems,
Je ne puis exprimer ma joïe en ces instans.

LE CHEVALIER, *l'embrassant.*

La mienne la surpasse, elle est des plus parfaites.
De vous voir de retour, formé comme vous l'êtes.
Je dois bien augurer de cet abord si doux,
Il confirme le bien que l'on m'a dit de vous.

FINETTE.

Plus je le considere, & plus j'en suis contente !

LE MARQUIS *regardant Finette.*

Cette fille a bon air.

FINETTE.

Votre mine m'enchante,
Lucile est dans le Parc, & j'y cours faire un tour
Pour l'avertir, Monsieur, de votre heureux retour.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir, Marquis, une fille adorable,
Et je ne connois rien qui lui ſoit comparable;
Pour elle heureuſement vous ſemblez être né.
Le deſir de vous voir ſon époux fortuné,
Eſt l'objet de mes ſoins & de mon eſperance,
J'ai préparé pour vous ces nœuds en votre abſence;
Et dans cet heureux jour où vous voilà majeur,
C'eſt peu que de vos biens vous ſoïez poſſeſſeur,
Pour vous aider à faire un ſi grand mariage,
Je veux de tous les miens groſſir votre heritage;
Et je trouve Lucile un bien ſi précieux,
Que pour vous l'aſſurer rien ne coûte à mes yeux.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de langage aſſez fort pour vous dire
Combien je ſuis touché des ſoins que vous inſpire
Le deſir généreux d'agrandir ma maiſon,
Et d'augmenter en moi l'éclat de notre nom;
De mon juſte tranſport à peine je ſuis maître.

LE CHEVALIER.

La ſenſibilité que vous faites paroître,

Acheve d'affermir mon cœur dans ſon eſpoir.

LE MARQUIS.

Lorſque je vous dois tant, en puis-je trop avoir ?
Des Oncles de nos jours, vous êtes le modele,
A ma reconnoiſſance un vrai regret ſe mêle.
De ne pouvoir répondre à votre empreſſement.
Daignez ne point preſſer mon établiſſement.

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez !

LE MARQUIS.

C'eſt mal reconnoître vos peines :
Mais pardon, je ne puis prendre ſi-tôt des chaînes ;
Et quoique d'un tel noeud, je ſente tout le prix,
Ma vûe & mes deſſeins ſe tournent vers Paris.
J'ai même pour la Cour des projets de Fortune....

LE CHEVALIER.

Jamais partout ailleurs vous n'en trouverez un
Qui puiſſe balancer celle qui s'offre ici ;
Tout dans un même objet ſe trouve réuni,
La beauté, la vertu, les biens & la naiſſance.
Vous changerez de ton, Marquis, en ſa preſence.
Voïez-la ſeulement.

LE MARQUIS.

Oui, j'aurai cet honneur ;
Elle avoit autrefois preſque aſſervi mon cœur :
Mais, Monſieur, à preſent quels que ſoient tous ſes charmes,
Je les admirerai ſans leur rendre les armes.

LE CHEVALIER.

Affectez, croïez-moi, moins d'intrepidité,
Un regard punira votre ſécurité ;
Et ſes yeux. . . .

LE MARQUIS.

Leur éclat peut être redoutable ;
Mais je crois, à leurs traits, mon cœur impénétrable :
J'en ai vû de plus fiers.

LE CHEVALIER.

Mais non pas de si beaux.
Ils ont, depuis quatre ans, acquis des feux nouveaux.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai de mon côté, pour me mettre en défense,
Acquis beaucoup plus d'art & plus d'experience.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc vous armer contre un penchant permis,
Et d'un si digne objet, avoir peur d'être épris ?
Tels sont les jeunes gens ; ils sont, dans leurs yvresses,
Hardis à s'enflâmer pour d'indignes Maîtresses,
Et craignent de brûler d'un amour vertueux
Pour de sages beautés qui méritent leurs vœux.

LE MARQUIS.

Voilà de la morale, & très-édifiante :
Mais elle porte à faux ; je n'ai pas cette pente.

LE CHEVALIER.

Prouvez-le donc sur l'heure en montrant plus d'ardeur
Pour rechercher Lucile & mériter son cœur :
La brigue pour l'avoir, ici n'est par petite,
Et vous avez besoin de tout votre mérite.

LE MARQUIS.

Je n'ose me flatter de plaire à ses appas ;

Mais j'eſpere du moins qu'ils ne me vaincront pas.

LE CHEVALIER.

Pour combattre mon Choix autant que vous le faites,
Il faut que vous aïez quelques raiſons ſecrettes.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que mon goût.... Vous allez me blâmer.

LE CHEVALIER.

Quel eſt donc ce motif? Daignez m'en informer.

LE MARQUIS.

Un qui peut tout ſur moi, que vous trouverez mince:
Je n'aime pas, Monſieur, les beautés de Province.
Mes yeux accoûtumés aux bons airs, au brillant
De celle de Paris, ne peuvent à preſent,
Des autres, ſans pitié, regarder le viſage;
Leur façon de ſe mettre, autant que leur langage,
Eſt ridicule au point qu'on n'y tient pas vraiment:
On ne peut s'empêcher de rire en les voïant.
Que la beauté ſans grace eſt gauche & revoltante!
Ah! J'aime cent fois mieux une laidron piquante.

LE CHEVALIER.

Tant d'attraits dant Lucile éclatent, tour à tour,
Qu'elle orneroit la Ville & pareroit la Cour;
Rien ne peut l'enlaidir, tout ſied à ſa perſonne.
Tout devient agrément par l'air qu'elle lui donne,
On ne ſçauroit la voir ſans en être enchanté,
Son air, ſon caractere eſt l'ingénuité;
Mais l'ingenuité fine, ſpirituelle;
Car elle a de l'eſprit preſque autant qu'elle eſt belle.
Ses graces ſans étude, & qui n'ont rien d'acquis,

Charment dans tous les tems, ſont de tous les Païs;
Et ſon ame parfaite, ainſi que ſa figure,
Pour devoir rien à l'art, tient trop de la nature.

LE MARQUIS.

Vous excellez, mon Oncle, à faire des portraits.

LE CHEVALIER.

Vous raillez?

LE MARQUIS.

Moi, Monſieur, je ne raille jamais.
J'admire bien plûtôt, votre main délicate....

LE CHEVALIER.

Deſſine dans le vrai, jamais elle ne flatte;
Et je ſais encore mieux par mes ſoins aſſidus,
Démaſquer les défauts que peindre les vertus.

LE MARQUIS.

Pardon. Je doute encor que Lucile ſoit telle,

LE CHEVALIER.

Pour en être certain, rendez-vous auprès d'elle,
Adieu. Je reviendrai, ſçavoir de vous après,
Quel effet ſur votre ame auront fait ſes attraits;

(*à part en s'en allant.*)

Il n'eſt que décoré, du moins je le ſoupçonne!

SCENE IV.

LE MARQUIS *ſeul.*

IL me tarde de voir la petite perſonne:
C'eſt un choc qu'aiſément je pourrai ſoûtenir,
Et je vais d'un front ſûr... Mais je la vois venir.

(*il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *à part.*

MOn oncle avoit raiſon. Juſte Ciel ! Qu'elle eſt belle !

(*à Lucile.*)

Madame, permettez que je vous renouvelle,
Un hommage rendu dès nos plus jeunes ans :
Vos charmes ſont ſi fort augmentés par le tems,
Que mes yeux ſont frappés d'une ſurpriſe extrême,
Et l'admiration qui m'enleve à moi-même,
Eſt le premier tribut que d'abord je leur doi ;
Mon cœur eſt le ſecond qu'ils reçoivent de moi.

LUCILE.

Monſieur, un tel diſcours a lieu de m'interdire,
Et vous exagerez.

LE MARQUIS.

Je n'en ſçaurois trop dire ;
Vous êtes accomplie, & je ne vis jamais....

LUCILE.

Vos termes ſont trop forts, Monſieur, pour être vrais,
Toute loüange outrée eſt une raillerie.

LE MARQUIS.

Non, Paris, je vous parle ici ſans flatterie,
N'offre rien de ſi beau, de ſi parfait aux yeux.
Votre air fin me ſurprend ; mais c'eſt prodigieux,

LUCILE.

Tout eſt ſimple chez moi, rien n'y tient du prodige.

LE MARQUIS.

Je le répete encor ; prodigieux, vous dis-je !
Au fond d'une campagne & ſans aucun ſecours ..

LUCILE.

Rien n'eſt prodigieux, Marquis, que vos diſcours.

LE MARQUIS.

Mais on ne peut pas mieux jouër la modeſtie,
Et tout s'y trouve joint, art, décence, ironie !

LUCILE.

Non, ma bouche & mon air, tout eſt ſincere en moi ;
C'eſt vous ſeul qui jouez, Monſieur: je m'aperçoi,
Qu'aux autres volontiers nous prêtons d'ordinaire,
La teinte & la couleur de notre caractere.

LE MARQUIS.

Je ne vous prête rien, & nous nous rencontrons.
Nos goûts....

LUCILE.

Vous vous trompez, Marquis, nous differons.
Mon ton....

LE MARQUIS.

Eſt le bon ton. C'eſt-là ce qui m'étonne ;
Vous l'avez comme moi, ſans que je vous le donne !

LUCILE.

Je ne connois qu'un ton dans ma ſimplicité ;
Le ton de la nature, ou de la verité,
Qui la même partout, jamais ne ſe reſſemble,
Qui n'en affecte aucun & les a tous enſemble ;

LE MARQUIS.

Il en eſt un plus doux, un plus intereſſant,
Et vous me l'apprennez, le ton du ſentiment.

LUCILE.

Non, non, Marquis, ce ton eſt different du vôtre;
Qui n'a pas le premier, ne ſçauroit avoir l'autre.

LE MARQUIS.

Mais je les ai tous deux.

LUCILE.

Le ſeul par vous ſuivi,
Eſt le ton de l'eſprit à la mode aſſervi.
Comme la vérité qui lui ſert de modele,
Le ſentiment eſt ſimple, & marche à côté d'elle;
Il eſt craintif, modeſte, ennemi de l'éclat;
Et pour être brillant, il eſt trop délicat.
Convenez avec moi qu'il n'eſt pas votre guide.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, je ſuis près de vous très-timide.

LUCILE.

En verité, Monſieur, vous le cachez ſi bien,
Que mon eſprit jamais n'en eût ſoupçonné rien.

LE MARQUIS.

Rien n'eſt pourtant plus vrai; c'eſt l'Amour qui m'inſpire,
Je vous trouve adorable, & le bien où j'aſpire,
Eſt celui de vous plaire & d'avoir votre aveu,
Un Amant n'a jamais brûlé d'un plus beau feu.

LUCILE.

De grace, près de moi quittez ce faux langage,
Et reprenez plûtôt celui du badinage.

LE MARQUIS.

Je ſuis dans vos fers....

LUCILE.

Non, jargon plein de fadeur
Qui révolte l'oreille & ne dit rien au cœur.

LE MARQUIS.

L'Amour.....

LUCILE.

J'ose en parler ici ſans le connoître;
Je juge ce qu'il eſt, parce qu'il devroit être,
Et j'ai droit de penſer, Monſieur, que cet amour,
Prend dans le cœur ſa ſource, où ſon feu voit le jour;
Et que du ſentiment tenant cette lumiere,
Il doit avec ſon air, avoir ſon caractere;
Etre reſpectueux, craindre de ſe montrer,
Ne point....

LE MARQUIS.

Le mien eſt tel. Faut-il vous le jurer?

LUCILE.

Les ſermens ſont des mots, les mots des ſons frivoles,
Et je ne crois rien moins que l'aveu des paroles;

LE MARQUIS.

Cependant quand on aime, il faut les emploïer.
Sans leur aide, un Amant ſeroit un ſiécle entier....

LUCILE.

Le diſcours en dit moins qu'un timide ſilence.

LE MARQUIS.

Si l'on n'avoit recours qu'à ſa ſeule éloquence,
La converſation ſeroit ſéche à périr,
Un amour qui ſe tait! Mais c'eſt pour en mourir?
Le diſcours le ſoulage, & du moins nous conſole.

LUCILE.

Il s'exhale en propos, & comme eux il s'envole;

LE MARQUIS.

Puiſque les mots ſur vous ont ſi peu de crédit,
Croïez-en ce regard où l'amour eſt écrit.

LUCILE, *ſoûriant.*

Il a l'air trop malin, pour le croire ſincere.

LE

LE MARQUIS.

Mais enſeignez-moi donc le ſecret de vous plaire.

LUCILE.

Ce ſecret-là, pour vous, me paroît mal aiſé.

LE MARQUIS.

Mais pour l'apprendre; à tout mon cœur eſt diſpoſé,
Que faut-il donc ?

LUCILE.

Donner le tems qu'on vous connoiſſe.
Ce ſont les procedés qui prouvent la tendreſſe:
Il faut ſaiſir l'inſtant qui peut les mettre au jour;
En attendant qu'il naiſſe, il faut que votre amour
Songe moins à briller par des traits agréables,
Qu'à ſe faire eſtimer par des vertus aimables;
Qu'il préfere leur charme à tout vain agrément.
C'eſt ainſi que s'explique un véritable Amant;
Voilà le ſeul aveu qu'oſe riſquer ſa flâme;
Le ſeul qui peut toucher & convaincre mon ame.

LE MARQUIS.

Vos conſeils ſont ma régle, & j'y ſoûmets mon ſort,
Je veux les ſuivre en tout, & je prétens d'abord,
Par mon zéle empreſſé, par ma conduite ſage,
Prevenir vos parens, captiver leur ſuffrage,
A force de vertus vaincre mes concurrents,
Et pour vous mériter, prendre vos ſentimens.

LUCILE.

Vous me faites, Marquis, une grande promeſſe.

LE MARQUIS.

Et je vous la tiendrai.

LUCILE.

Nous verrons. Je vous laiſſe.

 (*elle ſort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS *seul.*

JE brûle de revoir mon Oncle, en ces instans,
Pour le presser d'agir.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous attens :
Je suis ravi, comblé, transporté dans l'extase,
Et rien n'est comparable à l'ardeur qui m'embrase,
Lucile....

LE CHEVALIER.

Vous riez, Marquis ?

LE MARQUIS.

Non, non vraiment.
Je n'ai jamais parlé plus sérieusement :
Pour croire ce qu'elle est, il faut la voir, l'entendre,
Et son mérite est tel, qu'on ne sçauroit le rendre !
Sa personne est divine, & passe son portrait
Que je croïois flatté, quand vous me l'avez fait.

LE CHEVALIER.

Vous, qui vous moquiez tant de nos provinciales,
Vous les préferez donc à leurs fieres rivales ?

LE MARQUIS.

Lucile eſt un tréſor tranſplanté dans ces lieux,
Qui ne meritent pas un bien ſi précieux ;
C'eſt un vol qu'à Paris ils ont fait en cachete,
Et qu'il faut au plutôt que ma main lui remette.

LE CHEVALIER.

Eh bien, daignerez-vous m'en croire une autre-fois ?

LE MARQUIS.

Oüi, vous avez du goût, mon oncle, pour un choix.

LE CHEVALIER.

Cet éloge eſt flatteur.

LE MARQUIS.

Parlez, preſſez l'affaire.

LE CHEVALIER.

J'aurois une demande, avant tout, à vous faire.
De Lucile, Marquis, vous paroiſſez content ;
De vous, là, penſez-vous qu'elle le ſoit autant ?

LE MARQUIS.

J'ai lieu de m'en flatter, & je crois m'y connoître:
Je vous dirai bien plus, Monſieur, elle doit l'être.

LE CHEVALIER.

Marquis, vous êtes riche en bonne opinion.

LE MARQUIS.

J'ai fait voir tant d'eſtime & tant de paſſion...

LE CHEVALIER.

Il faut bien d'autres ſoins.

LE MARQUIS.

Pour avoir ſon ſuffrage,

Je sçai qu'il faut, sur tout, être modeste & sage.
J'en ai fait la promesse, & j'y veux faire honneur;
Mes sentimens sont peints dans mon exterieur.

LE CHEVALIER.

Votre air, à parler franc, où regne l'ironie,
Est un garant trompeur dont mon œil se défie.
Vous n'êtes pas changé.

LE MARQUIS.

Mais regardez-moi bien.

LE CHEVALIER.

Je vous regarde, & vois à travers ce maintien,
Luire, de vos défauts, la pointe imperceptible.

LE MARQUIS.

De la prévention, voilà l'effet risible;
Je parois maintenant à vos regards seduits
Tel qu'elle me presente, & non tel que je suis.
Comme la jalousie, aveugle en ses caprices,
Elle change nos traits & nous prête des vices.
Mon cher oncle, sortez de cette injuste erreur
Qui fait à votre goût plus de tort qu'à mon cœur.

LE CHEVALIER.

Perdre une telle idée, est ce que je desire.
Ne vous passez donc rien afin de la détruire.
A qui n'est point suspect tout sera pardonné.
Mais un rien vous nuira. Vous êtes soupçonné.
C'est Lucile d'abord que vous devez convaincre.
Vous avez des rivaux.

LE MARQUIS.

J'espere de les vaincre.
Je suis, sans vanité, je puis parler ainsi,
Je suis le seul amant qui la merite ici.

LE CHEVALIER.

Sans vanité! fort bien, dans le tems qu'elle éclate.

LE MARQUIS.

Mais ces gens là ſont tels, que l'eſpoir qui me flatte,
Ne peut être jamais pris pour fatuité.

LE CHEVALIER.

Il en eſt un, Monſieur, qui par ſa qualité,
Par ſon rang, par ſon bien doit être redoutable ;
D'autant plus qu'à ſes vœux le pere eſt favorable.

LE MARQUIS.

Vous m'allarmez! Qui donc?

LE CHEVALIER.

Le Baron de Fierval.

LE MARQUIS.

J'en ſuis humilié. C'eſt un Original.
Ma plus preſſante envie eſt de le voir en face.
Oh! parbleu je prétens qu'il me quitte la place.

LE CHEVALIER.

Allez-vous l'attaquer en jeune homme étourdi?

LE MARQUIS.

Je ſuis trop moderé pour prendre ce parti.
Mais quand nous nous verrons, je me flatte, & j'incline
A combattre Fierval d'une façon badine.
Son air noble & ſur tout ſa liberalité
Offrent un vaſte champ.

LE CHEVALIER.

Votre malignité
Vous trahit malgré vous, & pour le coup tranſpire.

LE MARQUIS.

Mais il eſt très-permis, même il eſt beau de rire
D'un vice qu'on démaſque, & qui d'ailleurs nous nuit.

C'eſt venger la vertu dont il vole l'habit.

LE CHEVALIER.

Pour vous guérir, Monſieur, d'une pareille envie,
Songez qu'elle vous a penſé coûter la vie;
Et ce vieux Officier.....

LE MARQUIS.

J'étois novice alors?
Je ris plus décemment, & mes heureux efforts
Sous un dehors poli....

LE CHEVALIER.

Cachent, le petit Maître.

LE MARQUIS.

Quand on l'eſt du bon ton, il n'eſt pas mal de l'être:
Voilà ce qu'en Bourgogne on m'avoit mal appris,
Et ce que donne ſeul l'uſage de Paris.
Il ſçait prêter à tout ſa couleur, ſa nuance,
Mettre un Art dans ſon jour, & dans la bienſéance,
En relever l'éclat, en corriger l'abus,
Et des plus grands défauts ſçait faire des vertus.

LE CHEVALIER.

Il peut, de l'agrément, leur prêtant la parure,
Déguiſer les défauts, non changer leur nature;
Et leur poiſon couvert de douceur & d'attraits
En eſt plus dangereux, & fait plus de progrès.
Contre un défaut groſſier, tout le monde s'irrite.
Mais dès qu'il eſt brillant, ſon éclat l'accredite;
C'eſt peu qu'il ait d'abord nombre d'approbateurs,
Il a bien-tôt un Culte & des imitateurs.
Paris eſt en ce point un Charlatan coupable;
Qui pare les travers, & rend le vice aimable.

LE MARQUIS.

Mais l'amour de briller n'eſt jamais un déſaut ;
Il nous enſeigne à plaire.

LE CHEVALIER.

A revolter plûtôt.
Je dois vous avertir, qu'un pareil caractere
Eſt redouté de l'oncle & déteſté du pere :
Lucile n'a pas moins d'éloignement pour lui.
Si vous voulez gagner ſon eſtime aujourd'hui...

LE MARQUIS.

Auprès de Liſidor emploïez votre adreſſe,
Et laiſſez-moi le ſoin de plaire à ma maîtreſſe.
Je connois cette marche à preſent mieux que vous.

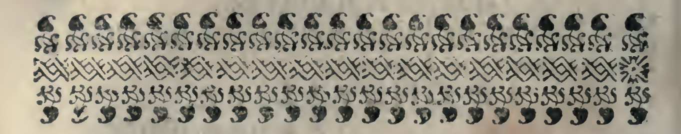
LE CHEVALIER.

Mais je crains vos défauts qui ſe dévoilent tous.

LE MARQUIS.

Adieu ſéparément que notre ſoin agiſſe,
Et chacun à ſa charge, il faut qu'il la rempliſſe.
L'oncle doit preſſer l'oncle, en obtenir l'aveu ;
L'art de vaincre la niéce appartient au neveu.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR *seul.*

ISabelle en ces lieux me demande audience :
Je m'attens, pour son frere, à quelque vive instance.
Quoiqu'au beau sexe en tout je sois prêt à céder,
C'est un point qu'à ses droits je ne puis accorder.
Le Baron me déplaît presqu'autant qu'à ma niéce,
Et je veux éluder la chose avec adresse.
Pour elle, elle est aimable, & je l'estime fort;
Je prétends, qui plus est, lui faire un meilleur sort.
Elle attend peu l'aveu qu'ici je vais lui faire ;
Il doit plus la toucher que l'himen de son frere :
Le mien arrive exprès pour protéger ses feux ;
Voilà le difficile. Il est bon, généreux :
Mais l'exil a si fort aigri son caractere,
Que, dans son noir chagrin tout le met en colere;
L'offre de mes dons même offense sa fierté :

À peine pour sa fille il souffre ma bonté.
Il aime mieux par gloire être dans la disette,
Et maudire son sort, au fond de sa retraite,
Qu'être dans l'abondance au sein de ma maison.
Mais je le vois entrer précedé du Baron.

SCENE II.

LISIDOR, CLEON, LE BARON.

LE BARON.

Vous me voyez, Monsieur charmé, hors de moi-même.

CLEON.

Moi, je suis d'un dépit & d'un chagrin extrême!

LE BARON.

Rien n'égale en beauté ce que je viens de voir.

CLEON.

Rien n'égale en horreur mon juste désespoir!

LISIDOR.

(*Au Baron.*) (*A Cleon.*)
D'où vous naît tant de joie ? À vous tant de tristesse ?

LE BARON.

Le sort vous favorise.

CLEON.

Il me poursuit sans cesse.

LE BARON.

Tout prospere chez vous.

CLEON.

Chez moi tout dépérit ;
J'ai beau faire, corbleu ! Rien ne me réussit !

LE BARON.

Vos Terres, dont je viens d'admirer l'étendue,
Ont ravi tous mes sens, ont enchanté ma vûe ;
Du Ciel qui les engraisse, elles ont tout l'amour,
Et pour les parcourir il faudroit plus d'un jour.
Haute & Basse Justice, avec droit de Péage,
De plus de trente Bourgs le Tribut & l'Hommage ;
La belle chose ! O Ciel ! J'en suis adorateur.

LISIDOR.

Pour mes Terres, Monsieur, ce triomphe est flatteur.

CLEON.

Au milieu de ce Bien si beau, si magnifique,
Un petit coin de Terre est mon partage unique :
J'applique tous mes soins, je mets tout mon effort
A le rendre fertile & d'un meilleur rapport,
Par les débordemens ma Ferme est désolée ;
Aux ravages des eaux succéde la gelée :
Le peu que m'ont laissé ces fléaux outrageans,
Vient de mêtre enlevé par la grêle & les vents.
Je l'habite, il suffit, tout l'enfer s'y déchaîne,
Et tout fleurit ailleurs. Pour mieux combler ma peine
Il s'éleve un orage, il fond sur mon Jardin ;
Sur un Arbre chéri, cultivé de ma main,
Et dont les fruits faisoient ma plus douce espérance,
Le Tonnerre, à mes yeux, tombe par préférence.

S'il m'eût frappé plutôt, il m'auroit obligé,
Il eût fini les maux dont je ſuis affligé.

LISIDOR.

Banniſſez le chagrin que vous faites paroître ;
Dès que je ſuis heureux, ne devez-vous pas l'être?
Mon frere, mon bonheur ſuffit à tous les deux.

LE BARON.

Oüi, Monſieur eſt ſi bon, il eſt ſi généreux
Qu'il étend ſes bienſaits ſur toute ſa famille;
Qu'il veut, de tous ſes biens, enrichir votre fille.
Eſt-il rien de plus noble, eſt il rien de plus grand,
Et pour elle & pour vous rien de plus conſolant?
Je ſuis rempli pour vous d'une eſtime ſi forte....

LISIDOR.

Celle que vous avez pour mes Terres l'emporte.

LE BARON.

Elles ſont votre bien, c'eſt pourquoi j'en fais cas:
Ce ſeul titre à mes yeux reléve leurs appas.
Je les chéris en vous, & je vous aime en elles.

LISIDOR.

La déclaration paroît des plus nouvelles,
Et je ſuis très-flatté d'un hommage ſi doux.

LE BARON.

Rien ne peut égaler mes ſentimens pour vous
Que le parfait amour que j'ai pour votre niéce.
Si dans ce jour mes ſoins, mon reſpect, ma tendreſſe....

CLEON.

Maudit coup de tonnerre!

LISIDOR.

Oubliez votre ennui,
Ma main veut réparer votre perte aujourd'hui.

CLEON.

Il m'arrivera pis demain.

LE BARON.

Laiſſez-vous vaincre.

CLEON.

Vous irritez ma peine au lieu de me convaincre.
Je n'ai que deux plaiſirs, ne me les ôtez pas ;
C'eſt de peſter tout haut, ou de jurer tout bas.

LISIDOR.

Vous avez choiſi là deux plaiſirs bien étranges !

LE BARON.

Qu'un oncle tel que vous mérite de loüanges !
Je ne me laſſe pas de le dire. Ma ſœur
Vous a-t-elle parlé ?

LISIDOR.

Non, je l'attens, Monſieur.

LE BARON *à Cleon.*

Sortons. Prenons congé de Monſieur votre frere.

(*A Liſidor.*)

Adieu, Monſieur, je vois que vous avez à faire.

LISIDOR.

Il a beau me loüer, c'eſt de l'encens perdu ;
Et de ſa ſœur qui vient, le ſoin eſt ſuperflu.

(*Il ſort avec le Baron.*)



SCENE III.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

L'Heure de ma viſite eſt mal priſe peut-être.

LISIDOR.

Non, celle où je vous vois ne ſçauroit jamais l'être.
Mademoiſelle, en quoi puis-je vous être bon?
J'en voudrois de bon cœur trouver l'occaſion.

ISABELLE.

Elle s'offre aujourd'hui. Le bonheur de mon frere,
Puiſque j'en dois, Monſieur, faire l'aveu ſincere,
Eſt en votre pouvoir, & dépend ſeul de vous.
Votre niece eſt l'objet de ſes vœux les plus doux;
Il met, à l'obtenir, ſa gloire la plus grande,
Et je viens de ſa part en faire la demande.

LISIDOR.

Le Baron choiſit bien. Il ne pouvoit jamais
En de meilleures mains mettre ſes interêts.
Sa propoſition dans votre bouche aimable
Acquiert à mes regards un poids recommandable;
Cependant quel que ſoit ſur moi votre pouvoir,
Je ne puis décider ſi-tôt. Il faudra voir.

ISABELLE.

Mais de tous les partis offerts à votre niece,
Mon frere eſt le premier par le rang, la richeſſe;
Et ce qui me paroît d'un plus grand prix en ſoi,

Par ſon zèle pour vous qu'il partage avec moi.

LISIDOR.

Laiſſons ſes interêts, parlons un peu des vôtres,
Belle Iſabelle; au lieu d'agir tant pour les autres,
Ne devriez-vous pas ſonger plutôt pour vous.

ISABELLE.

Pour moi!

LISIDOR.

Pour vous.

ISABELLE.

Monſieur, vous vous mocquez de Nous.
Une fille ſans bien.

LISIDOR.

Bon, une Demoiſelle,
Charmante comme vous, ſage, ſpirituelle,
Aſſervit la fortune, & peut tout eſpérer.

ISABELLE.

Vous le croyez, Monſieur.

LISIDOR.

J'oſe vous l'aſſurer.

ISABELLE.

Ce diſcours me ſurprend.

LISIDOR.

La choſe eſt très-certaine.

ISABELLE.

Si vous continuez, vous m'allez rendre vaine.

LISIDOR.

Votre orgueil en ce point ſera des mieux fondés,
Et je vous en répons.

ISABELLE.

Et vous m'en répondez!
C'eſt m'en dire beaucoup.

LISIDOR.

Bien moins que je n'en penſe.

ISABELLE.

Vous me parlez, Monſieur, avec tant d'aſſurance
Que vous m'embarraſſez; mais je me flatte à tort!
Eh, qui voudroit de moi dans mon malheureux ſort?

LISIDOR.

Quelqu'un, & qui m'eſt cher, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
Eſt pénétré pour vous d'une eſtime ſi tendre
Qu'à ſe voir votre époux, ſon cœur oſe aſpirer:
Je ſuis chargé pour lui de vous le déclarer.
Il a de la naiſſance, un grand bien en partage,
Il eſt d'une humeur douce, à peu près de mon âge.

ISABELLE *à part.*

C'eſt lui-même.

LISIDOR.

Ce mot ſemble un peu vous troubler?

ISABELLE.

Non, ſon plus grand bonheur eſt de vous reſſembler,
Et puiſqu'il vous eſt cher, Monſieur, vous devez croire
Qu'à mériter ſon cœur, le mien mettra ſa gloire.

LISIDOR.

Je ſuis flatté pour moi preſqu'autant que pour lui,
D'un aveu dont je vais l'informer aujourd'hui.
Ne dites rien. Dans peu nous conclurons la choſe.

ISABELLE.

De mon deſtin, ſur vous, Monſieur, je me repoſe.

Mais pour mon frere enfin, ne décidez-vous rien ?

LISIDOR.

Vous m'occupez vous ſeule. Adieu, ſongez-y bien.

(Il lui baiſe la main.)

SCENE IV.

LISIDOR, ISABELLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à Liſidor.*

NE vous dérangez point, Monſieur, je me retire.

LISIDOR.

Je ne me gêne pas. Je n'ai plus rien à dire.

(Il ſort.)

SCENE V.

LE MARQUIS, ISABELLE.

LE MARQUIS.

PArdon, ſi j'ai troublé cet entretien ſi doux :
Mais ces lieux ont ſujet de ſe plaindre de vous.
Vos yeux embraſent tout ſans diſtinction d'âge,
Et ſans aucun égard au droit du voiſinage

Le

Le Maître du Château. Quel excès de rigueur !
Est forcé de baiser la main de son vainqueur.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité....

SCENE VI.

LE MARQUIS, ISABELLE, LE CHEVALIER, LUCILE.

LE MARQUIS *à Isabelle.*

VEnez, Mademoiselle,
Venez féliciter la charmante Isabelle.

LUCILE.

De quoi ?

LE MARQUIS.

D'une conquête.

LUCILE.

Est-ce la vôtre ?

LE MARQUIS.

Non.
Celle dont il s'agît est, sans comparaison,
D'un ordre bien plus rare, & d'un goût plus sublime ;
Le frivole, vraiment, n'obtient point son estime.

LUCILE.

Je le crois.

ISABELLE.

Mais, Monsieur, je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Je ne dirai plus rien. Je vois votre embarras ;
Et ma discrétion m'ordonne le silence.

ISABELLE.

Votre discrétion, Monsieur. Elle m'offense ?
On croiroit qu'un mystére est caché là dessous.

LE MARQUIS.

Et c'en est un vraiment ; mais glorieux pour vous.

ISABELLE.

Expliquez-vous, Monsieur, parlez. Qui vous arrête ?

LUCILE.

Isabelle a raison. Qu'elle est cette conquête ?

LE CHEVALIER.

Votre bouche, Marquis, a tort également
D'avoir parlé d'abord, de se taire à présent.

LE MARQUIS.

Je ne balance plus, puisqu'on m'en fait un crime,
Lisidor est celui dont elle obtient l'estime.

ISABELLE.

Ne croyez pas Monsieur qui prétend s'égayer.

LE MARQUIS.

Non ; ce triomphe est vrai, quoiqu'il soit singulier.

LE CHEVALIER.

Pour avancer, Monsieur, un discours de la sorte ;
Quelle preuve avez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Une très-forte :
Mais pour le demander de cet air empressé,
Il faut que votre cœur y soit intéressé.

LE CHEVALIER.

Oui, je prens interêt à la cause des Dames.

Nous devons respecter le secret de leurs ames,
Et leur sauver en tout l'embarras de rougir.

LE MARQUIS.

Que mon oncle est galant! L'amour le fait agir,
Et pour le coup tout haut ses sentimens éclatent!

(*S'adressant à Lucile.*)

Mademoiselle en veut aux oncles qui la flattent.
Pour avoir leur hommage, elle n'épargne rien;
C'est peu de plaire au vôtre, elle charme le mien,
Et sa beauté, pour peu que le sort la seconde,
Va bientôt enflammer tous les oncles du monde.

ISABELLE.

Comme il a le talent de tout empoisonner!

LE CHEVALIER.

Vous abusez, Monsieur, du droit de badiner.

LUCILE.

Oüi, vous poussez, Marquis, trop loin la raillerie.

LE MARQUIS.

Madame, ce n'est point du tout plaisanterie:
Je dis ce que j'ai vû, vû de mes propres yeux,
Tout à l'heure, à l'instant, & dans ces mêmes lieux.

ISABELLE.

Quoi? Qu'avez-vous donc vû?

LE MARQUIS.

Je n'ai fait que surprendre
Lisidor près de vous dans l'attitude tendre.
D'un amant.... Votre front se couvre de rougeur;
Et je dois ménager cette aimable pudeur.

ISABELLE.

La chose est toute simple.

LE MARQUIS.

Oui, toute naturelle
De baiser une main, sur tout quand elle est belle.

ISABELLE.

D'affaire sérieuse il étoit question;
Je parlois pour mon frere.

LE MARQUIS.

Oh! Je change de ton:
Vraiment ceci pour moi n'est plus matiére à rire.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ISABELLE LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE.

FINETTE *à Lucile.*

Pardon, en ce moment votre pere desire
De vous entretenir, & marche sur mes pas.

LUCILE *au Marquis.*

Le Chevalier & moi ne vous conseillons pas
De poursuivre ce ton, Monsieur, en sa présence;
Vous ne trouveriez pas en lui notre indulgence.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai jamais vû.

LE CHEVALIER.

Nous allons vous quitter.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Avant que nous sortions, daignez me présenter.

Il me tarde d'avoir l'honneur de le connoître.
LE CHEVALIER.
Marquis, avançons-nous, car je le vois paroître.
Venez.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ISABELLE, LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE, CLEON.

LE CHEVALIER *à Cléon.*

Monſieur, voilà le Marquis, mon neveu,
Que j'oſe....
LE MARQUIS.
Ah! Ciel!
CLEON *à part.*
Mes yeux ſe trompent! Non, parbleu.
C'eſt ce jeune étourdi....
LE MARQUIS *à part.*
C'eſt ce vieux Militaire.
CLEON *à part.*
A qui j'appris à vivre.
LE MARQUIS.
Avec qui j'eus à faire.
LE CHEVALIER.
Vous reculez tous deux?
CLEON.
C'eſt lui, je le remets.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Vous vous êtes vûs ?

CLEON.

Oui, même de ſort près.

LE CHEVALIER.

En quels lieux ?

CLEON.

A Paris, ſortant des Tuilleries,
Et ce fer que voilà réprima ſes ſaillies ;

LE CHEVALIER.

Me voilà trop inſtruit.

LE MARQUIS.

Je n'ai pû l'oublier.

LUCILE.

La rencontre eſt fatale, & le coup ſingulier.

ISABELLE.

Cette reconnoiſſance eſt neuve & fort touchante!
Monſieur trouve ſon Maître, & je ſors très-contente.
Sa façon d'enſeigner eſt la bonne en effet.
Profitez-en, Marquis, & vous ſerez parfait.

(*Elle ſort.*)



SCENE IX.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE, CLEON.

LA ſurpriſe fait place à la reconnoiſſance,
Vous avez juſtement puni mon imprudence,
De la leçon, Monſieur, je vous ſuis obligé;
J'étois mauvais plaiſant, vous m'avez corrigé,
J'ai du moins près de vous fait preuve de courage;
Pour comble de bonheur vos coups m'ont rendu
ſage;
Et ſi de votre eſtime, ils deviennent le ſceau,
Je les regarderai comme un bienfait nouveau;
Je n'épargnerai rien pour la rendre durable.

CLEON.

On eſt ſûr de l'avoir, dès qu'on eſt raiſonnable;
Votre eſprit m'a choqué; mais vous avez du
cœur,
Ce titre peut beaucoup près d'un homme d'hon-
neur.
Mais pour qu'il ait ſon prix, Monſieur, qu'il vous
ſouvienne,
Qu'il faut qu'à l'avenir votre ardeur ſe contienne;
Et je vous le déclare ici devant témoins,
Je ne raille jamais, & je ris encore moins,
Souvenez-vous-en bien, c'eſt ma grande maxime;
Et c'eſt le ſeul chemin qui méne à mon eſtime.

LE MARQUIS.

Je le prendrai, Monſieur.

LE CHEVALIER, *à Cléon.*

Et ſon Oncle aujourd'hui,
Oſe, de ſon reſpect, vous répondre pour lui.

(Il ſort avec le Marquis)

SCENE XII.

CLEON, LUCILE.

CLEON.

MA fille, répond-moi ? Parle. Aimes-tu ton pere ?

LUCILE.

Pouvez-vous en douter ! Quelle preuve ſincere
Faut-il vous en donner qui dépende de moi ?

CLEON.

La ſeule qui me flatte & que j'attens de toi.
Mon frere, de ton ſort, te rend ſeule maîtreſſe ;
Et mon amour exige ici de ta tendreſſe,
Qu'à mon autorité tu remettes tes droits,
Et me laiſſes, moi ſeul, diſpoſer de ton choix.

LUCILE.

Mais à vos loix jamais je ne me ſuis ſouſtraite,
Pourquoi demandez-vous que mon cœur s'y ſoûmette ?

CLEON.

Je veux de ton reſpect un garant plus certain ;
C'eſt de prendre ſur l'heure un époux de ma main.

LUCILE.

Sur l'heure !

CLEON.

Oui, ſans tarder. Tu te tais ? Ce ſilence
M'annonce, je le vois, ta déſobéïſſance.

LUCILE.

Mon ſilence par vous eſt mal interpreté ;
Je ſuis toûjours ſoumiſe à votre volonté.
C'eſt, d'un nœud trop prochain, l'heure préci-pitée
Qui glace juſtement mon ame épouvantée.

CLEON.

L'époux à qui je veux que tu donnes ta foi,
Ne doit point t'inſpirer un ſi mortel éfroi ;
Fierval, à ton deſtin, eſt digne qu'on l'uniſſe,
Dans ma derniere affaire, il m'a rendu ſervice :
Pour l'en récompenſer ta main eſt mon ſeul bien.

LUCILE

Mon pere, & mon bonheur le comptez-vous pour rien ?
Fierval ! Songez quel choix....

CLEON.

Mais il plaît à ton pere.

LUCILE.

Mon Oncle à mon égard ſe montre moins ſévere.

CLEON.

Ton Oncle ! Je t'entens. La fortune lui rit,
Il eſt tout à tes yeux, & moi, qu'elle trahit ! ....
Je ſuis dans le néant. O pouvoir des richeſſes ! ..
O pauvreté cruelle, à quel point tu m'abaiſſes ?

LUCILE.

Ciel ! Qu'oſez-vous penſer ?

CLEON.

Oui, tu me fais trop voir
Que je ſuis dans ces lieux un pere ſans pouvoir.
Ledernier des humains eſt maître de ſa fille,
Et moi ſeul je n'ai pas ce droit dans ma famille.

LUCILE.

Vous déchirez mon cœur par ce reproche affreux!
Mais je dois tout ſouffrir. Vous êtes malheureux;
C'eſt un nouveau devoir qui m'atache à mon pere,
Et qui rend à mes yeux ſa perſonne plus chere.
Je voudrois, ſur le champ, pouvoir vous obéïr;
Mais je ne puis ſi-tôt y plier mon deſir:
N'uſez point envers moi d'une rigueur extrême;
Pour être mon tiran, vous m'aimez trop vous même.
Un nœud fait à la hâte, & ſans ſe conſulter,
Eſt, de tous les liens, le plus dur à porter.
Differez ſeulement, mon humble remontrance
Eſt mon unique eſpoir, & toute ma défenſe;
Ne la rejettez point, j'oſe vous en prier,
Et peſez mieux ma chaîne avant de me lier.

CLEON.

Un autre ſur Fierval emporte la balance.

LUCILE.

S'il étoit vrai, mon cœur vous l'eût nommé d'avance
Et je ne ſerois pas dans la perplexité;
Vous devez être ſûr de ma ſincerité;
C'eſt l'embarras du choix qui me force d'attendre.
Mon pere, juſqu'ici, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
Aucun ne m'a paru digne de l'obtenir.

De les connoître mieux, donnez moi le loiſir,
Je n'abuſerai pas de votre confiance,

CLEON.

A qui donc prétens-tu donner la préférence ?

LUCILE.

C'eſt au plus vertueux, c'eſt à celui de tous
Qui fera voir le plus d'attachement pour vous,
D'eſtime pour mon Oncle, en un mot pour moi-même :
Et dont les procedés me convaincront qu'il m'aime.

CLEON.

Tu prétens m'éblouïr par un ſi beau diſcours.
Ecoute. Il faut t'ouvrir mon ame ſans détours;
J'ai lieu de ſoupçonner que dans le fonds la tienne,
De quelque vain dehors dont elle ſe ſoutienne,
Panche vers ce Marquis qui vient de me quitter.

LUCILE.

Mon pere, il n'en eſt rien, j'oſe le proteſter.
A peine je reçois ſa ſeconde viſite,
Et vous pouvez penſer....

CLEON.

Ces fripons-là vont vîte.

LUCILE.

Non pas auprès de moi, leurs progrès ſont plus lents;
Le vrai mérite ſeul a des droits ſur mes ſens.

CLEON.

Commence par l'exclure, ou la preuve eſt douteuſe.

LUCILE.

Cette diſtinction lui ſeroit trop flatteuſe;
Je vous fais le ſerment, pour vous tirer d'erreur,

Qu'à votre volonté je ſoûmettrai mon cœur;
Et quel que ſoit l'époux, à qui ma foi s'engage,
Qu'il n'aura mon aveu qu'après votre ſuffrage.
Mais concourant vous-même à ce bonheur commun,
Daignez n'en proteger, ni n'en exclure aucun;
Il faut, pour faire un choix, où l'équité ſe montre,
Fuïr la prévention qui parle pour ou contre.

CLEON.

Quel rôle veux-tu donc que je faſſe en ceci?

LUCILE.

Celui de Juge integre, & de parfait ami;
Etudiez leurs cœurs, peſez bien leur conduite,
Et prononcez après en faveur du mérite;
Qu'il ait ſeul l'avantage, & dans ce jugement,
Nous nous rencontrerons preſque infailliblement.

CLEON.

Tu prendras en ce cas le Baron pour mon Gendre.

LUCILE.

S'il en eſt le plus digne, il a droit de l'attendre.

CLEON.

Je te répons déja qu'il l'eſt.

LUCILE.

Vous oublie,
La qualité de Juge, & pour lui vous croïez,
La prévention ſeule.

CLEON.

Ah! Têtebleu, j'enrage!
J'ai du malheur en tout. Ma fille eſt la plus ſage;
Il faut que je lui céde, en dépit du Baron;

Pour ſurcroît de chagrin, je ſens qu'elle a raiſon.
Je ſors, & malgré moi, je laiſſe ton cœur maître;
Puiſque ton pere en rien ne ſçauroit jamais l'être.
Mais ſonge que je ſuis redevable à Fierval;
Qu'à ce mérite-là nul autre n'eſt égal;
Que ton premier devoir eſt d'acquiter mes dettes;
Et pour ne pas combler l'horreur où tu me jettes,
Qu'il faut que le Marquis, quand même il t'auroit plu,
Soit choiſi le dernier & le premier exclu.
(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LA fraïeur me raméne, & je crains votre pere,
Lucile, à mon neveu, ſans doute il eſt contraire:
Mais, que vois-je? Votre air me rend plus inquiet,
Vous êtes agitée.

LUCILE.

Et j'en ai bien ſujet!
Il veut que de Fierval je devienne la femme.
Sur le juſte délai que demande mon ame,
Il m'oſe ſoupçonner du plus noir des oublis,
Et croit que ſes malheurs excitent mes mépris.
Je n'ai pû l'arracher à cette erreur fatale;
Jugez de ma douleur, il n'eſt rien qui l'égale.

LE CHEVALIER.

J'en ſuis tout pénétré. Quel parti cependant...

LUCILE.

En puis-je prendre aucun, dont mon cœur ſoit content ?

LE CHEVALIER.

C'eſt pourtant ce cœur ſeul qu'il faut choiſir, pour guide.

LUCILE.

Il eſt trop partagé ; le moïen qu'il décide !

LE CHEVALIER.

J'ai cru, vers le Marquis, que vous panchiez un peu.

LUCILE.

Il a dans ſon abord, je vous en fais l'aveu,
Il a dans ſes diſcours ce charme inexprimable,
Qui fait dire auſſi-tôt : ce jeune homme eſt aimable.
Mon cœur le choiſiroit s'il en croioït mes yeux,
Mais il joint, par malheur, à ces dons gracieux,
L'eſprit vain & leger des Marquis de ſon âge,
Et la malignité ſur tout eſt ſon partage.
Vous qui parlez pour lui, vous a-t'il reſpecté ?
Ma preſence, Monſieur, ne l'a point arrêté,
Il eſt incorrigible. En étant convaincuë,
Sur lui, pour un tel choix, puis-je jetter la vuë ?
J'armerois contre moi mon pere prévenu,
Qui m'a fait, de l'exclure, un devoir abſolu :
Ce ſeroit lui manquer, bien plus, le compromettre.
Et je mourrois plutôt que de me le permettre.

LE CHEVALIER.

Il eſt vraïment épris.

LUCILE.

Dites qu'il le paroît.
Tout parle de l'amour & rien ne le connoît.
Il me respecteroit, s'il étoit vrai qu'il m'aime.
Mon goût, & mes conseils seroient sa loi suprême;
Il les méprise tous, & dès le premier jour.
Et vous osez, Monsieur, me vanter son amour?

LE CHEVALIER.

Sur l'esprit du Marquis, que n'ai-je plus d'empire?

LUCILE.

Que n'a-t'il les vertus que mon cœur lui desire?
Dans l'excès de mon trouble & de mon embarras,
Conseillez-moi vous-même, & conduisez mes pas.
Sûre de votre cœur & de votre droiture,
Je m'en rapporte à vous dans cette conjoncture
Si vous me répondez vous-même, en ces momens,
De l'amour du Marquis & de ses sentimens,
En votre probité ma confiance est telle
Que je me lie à lui d'une chaîne éternelle;
Et que, sur votre foi, pour en venir à bout,
Je fléchirai mon pere & surmonterai tout.

LE CHEVALIER.

Confiance qui m'est plus chere que la vie!
Votre estime pour moi ne sera point trahie.
Vous pouvez de ce choix vous reposer sur nous;
J'y serai mille fois plus sévere que vous.
Le bonheur de vos jours est l'objet qui me guide.
Ce n'est plus en parent, c'est en Censeur rigide
Que je vais, du Marquis, examiner l'ardeur.
Si son ame toûjours persiste en son erreur,

Et si, de mes conseils, sa malice se jouë,
Ma bonté l'abandonne & je la desavouë.
Adieu, je fais serment d'adopter pour neveu
Celui qui se rendra digne de notre aveu.
Les nœuds de la vertu qui tous deux nous attachent,
Surpassent ceux du sang qui souvent se relâchent.
L'honneur, la probité, les mœurs, les sentimens,
Sont mes premiers amis & mes plus chers parens.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR ISABELLE.

LISIDOR.

OUi, charmante Isabelle, oüi pour vôtre avantage,
Je viens presser l'instant de votre mariage.
L'époux qui vous recherche, & dont je tais le nom,
Brûle de voir former cette heureuse union.
Votre tante est, de tout, secrettement instruite,
Et nous avons choisi le Château qu'elle habite
Pour celebrer un nœud qui doit vous enrichir.
Le silence est un point important à remplir.

ISABELLE.

Il suffit. Je tiendrai la chose très-secrette.

LISIDOR.

Nous la divulguerons quand elle sera faite.
D'une nôce publique, un Vieillard craint l'éclat.
Votre Amant, pour la sienne est d'ailleurs délicat:
Il veut qu'avec le goût, le mystere l'apprête,

Et n'avoir pour témoins d'une si douce fête,
Que des amis de choix, non un tas de cousins,
Convives affamés, aussi sots que malins.

ISABELLE.

Mais ne pourrai-je pas en instruire mon frere ?

LISIDOR.

Vous pouvez l'en prier, mais qu'il songe à se taire,
Et ne méne sur tout nulle suite avec lui.
On craint également la censure & l'ennui.
Je vais sans différer prier la compagnie
Qui doit être ce soir de la céremonie ;
Puis je reviens vous prendre, & conduire vos pas,
Où vous attend un sort digne de vos appas.

SCENE II.

ISABELLE *seule.*

Du Marquis, pour le coup, les vives railleries,
En douces verités se trouvent converties ;
Du riche Lisidor je triomphe aujourd'hui ;
Ma beauté fait ma gloire, & devient mon àppui.
Cet époux anonyme, & dont l'amour extrême
Veut me combler de biens, n'est autre que lui-même.
L'âge, la ressemblance ont trop dû me frapper ;
Ses yeux me l'ont mieux dit : je ne puis m'y tromper.

Tout me porte à conclure une si grande affaire,
J'assûre ma fortune & le bonheur d'un frere.
Il doit se rendre ici. J'attens... Mais je le voi.

SCENE III.

ISABELLE LE BARON

LE BARON.

MA sœur, qu'avez-vous fait? Parlez. Instruisez-moi.

ISABELLE.

Calmez un peu vos sens. Vous voilà hors d'haleine.

LE BARON.

Non, plus j'attens, & plus je respire avec peine.
Pour mon soulagement, de grace, expliquez-vous,
Puis-je enfin de Lucile esperer d'être époux?

ISABELLE.

Oui, vous pouvez, mon frere, & vous devez l'attendre.

LE BARON.

Croirai-je, juste Ciel! ce que je viens d'entendre?
Ne me trompez-vous pas?

ISABELLE.

Non, je puis, en ce jour,
Aux yeux de vos rivaux, couronner votre amour.

LE BARON.

Eſt-il bien vrai?

ISABELLE.

J'en ſuis la maîtreſſe abſoluë.

LE BARON.

Ma joïe en ce moment ne peut être renduë;
J'implore vos bontés, ma ſœur, ma chere ſœur;
Puiſqu'il dépend de vous, faites donc mon bonheur!

ISABELLE.

Quelque effort qu'il en coûte à mes ſens qui combattent,
Je les vaincrai pour vous.

LE BARON.

Ces ſentimens me flattent.
Mais parlez clairement, je ne vous entens pas.

ISABELLE.

Il faut vous l'avoüer, malgré mon embarras,
Puiſque c'eſt un ſecret qui vous eſt neceſſaire.
Liſidor.....

LE BARON.

Eh bien?

ISABELLE.

M'aime.

LE BARON.

Il vous aime!

ISABELLE.

Oüi, mon frere.

LE BARON.

Mais, où cet amour là, conduira-t'il le mien?
Voilà ce qu'entre-nous mon œil ne voit pas bien.

ISABELLE.

Il eſt peu pénétrant dans cette conjoncture;

La chofe eft pourtant fimple, & n'eft rien moins qu'obfcure :
Dès que Lifidor m'aime, il prétend m'époufer ;
Lui-même pour ce nœud, vient de tout difpofer.
Et de votre bonheur, ma main fera le gage.

LE BARON *d'un air froid.*

Je comprens, & je dois vous en remercier.

ISABELLE.

Oui, votre fœur pour vous veut fe facrifier;
Car je vous l'avoüirai, c'eft avec répugnance
Qu'à mon âge je forme une telle alliance.
Pour unir ma jeuneffe au deftin d'un Vieillard,
Il faut, mon frere, il faut, à vous parler fans fard,
Que vous me foïez cher, mais autant que vous l'êtes.

LE BARON.

Rien n'eft fi beau, ma fœur, que l'effort que vous faites,
Et je fuis pénétré de votre affection.
Mais vous allez forcer votre inclination,
Et pour me rendre heureux, vous ferez miferable.
Je n'y puis confentir ; cette image m'accable.

ISABELLE.

Mon frere, fur mon fort, ne jettez point les yeux.
Je fais votre bonheur; c'eft le plus précieux.

LE BARON.

Vous ne le ferez point aux dépens de vous-même ;
Quels que foient les attraits de Lucile que j'aime,
Votre frere, à ce prix, ne veut point de fa main.

ISABELLE.

Ce refus affermit mon cœur dans son dessein.
Vous êtes généreux, votre exemple m'anime,
Et pour vous surmonter, je serai magnanime.

LE BARON.

Non, ne vous flattez pas de me vaincre en bon
cœur.

ISABELLE.

Adieu, je vais presser....

LE BARON.

N'en faites rien, ma sœur.

ISABELLE.

Dans mon noble projet il n'est rien qui m'arrête,
Et Lucile au plûtôt sera votre Conquête.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE BARON *seul.*

L'Hypocrite me jouë, & j'étoufe en secret;
Ce n'est pas mon bonheur qui la touche en
effet.
Le bien de Lisidor lui seul la détermine.
De Lucile, ce nœud va causer la ruïne....
Ciel! Quel coup! Mais au fonds je suis riche, &
mon bien...
Plaisant raisonnement! Perd-elle moins le sien?
Je sens contre ma sœur des mouvemens de rage;
Il faut que je les cache. Ah! fatal mariage!

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

OUi, la ſœur de Fierval ſe marie aujourd'hui.
C'eſt l'entretien du jour.

LUCILE.

Sçavez-vous avec qui?

LE MARQUIS.

Non, voilà juſtement ce qu'on n'a pû me dire.

LUCILE.

J'aperçois le Baron qui va nous en inſtruire.
(*Au Baron.*)
L'Hymen de votre ſœur eſt-il vrai?

LE BARON.

Trop certain;
Et j'en reſſens pour vous un ſenſible chagrin.

LUCILE.

Pour moi! De ſon bonheur, je ne ſuis point jalouſe.

LE BARON.

D'honneur, c'eſt malgré-moi que votre oncle l'épouſe.

LUCILE.

Mon oncle!

LE MARQUIS *à Lucile.*

Avois-je tort de rire à leurs dépens?

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, FINETTE.

FINETTE *à Lucile.*

De la part de Monſieur, on vient dans ces inſtans,
Vous prier de vouloir prêter vos pierreries.
C'eſt pour parer ce ſoir une de vos amies
Qui doit être d'un Bal.

LE BARON.

C'eſt ma ſœur ſûrement;
C'eſt elle à qui votre oncle en veut faire un préſent.

LE MARQUIS.

Mais ce Bal eſt aſſez intereſſant pour elle;
Et voilà qui confirme encore mieux la nouvelle.

LUCILE *à Finette qui rentre.*

Je vais les envoyer.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON, LUCILE.

LE BARON *à Lucile.*

Est-il permis, ô Ciel !
Que Lisidor vous fasse un tour aussi cruel ?

LUCILE.

Il est maître de tout, il peut sans injustice....

LE BARON.

Eh ! N'est ce pas assez que ma sœur vous ravisse
Tout le bien de cet oncle ? Et quel bien ? J'en frémis ;
Le plus beau, le plus grand qui soit dans le païs ;
Cela me fend le cœur !

LE MARQUIS.

On n'y tient point, Madame,
Et Monsieur m'attendrit jusques au fonds de l'ame.

LUCILE *au Baron.*

Consolez-vous, Monsieur, & soyez moins chagrin.
Si j'éprouve aujourd'hui ce revers du destin,
N'ayant point mérité ma disgrace imprévue,
Je la supporterai sans en être abbatue ;
J'ai du moins ma vertu que rien ne m'ôtera,
Et dans tous mes malheurs elle me suffira.

LE BARON.

Cette perte pour vous me rend inconſolable.

LE MARQUIS.

Moi, de la réparer, je me ſens très-capable ;
Mais, pour en témoigner un chagrin ſans égal,
Cette gloire étoit dûe à Monſieur de Fierval.

LE BARON.

Un pareil compliment a lieu de me ſurprendre ;
Et je ne ſçai, Monſieur, comment je dois le prendre.

LE MARQUIS.

Monſieur, la modeſtie ajoute à vos vertus.
Mon eſtime s'accroît.

LUCILE.

Finiſſons là-deſſus.
Venez, Marquis

LE MARQUIS.

Je ſuis à vos ordres, Madame.
Monſieur, je ſors charmé de votre grandeur d'ame.

LE BARON.

A d'autres ! Le Serpent eſt caché ſous les fleurs ;
On vous connoît ici comme par tout ailleurs.

LE MARQUIS.

La franchiſe eſt ſouvent traveſtie en malice :
La libéralité paſſe pour avarice,
Vous le ſavez, Monſieur.

LUCILE.

Vous pourſuivez toujours
Sans égard . . .

LE MARQUIS.

Je répons, Madame, à ſes diſcours.

LE BARON

Il eſt vrai que le monde eſt bien méchant, bien traître.

LE MARQUIS.

Oui, méchant, juftement; c'eft-là le bien connoître,
Et les particuliers feroient tous bons fans lui,
Vous même vous allez l'éprouver aujourd'hui.
Votre douleur eft vraie.

LE BARON.

Autant que violente.

LE MARQUIS.

Elle part d'un cœur noble, & d'une ame excellente.
Mais le monde qui donne à tout un mauvais tour,
Va, fur cette douleur, plaifanter dans ce jour.
Il dira, j'en fuis fûr, que préférant l'utile,
Vous plaignez beaucoup moins le malheur de Lucile,
Que vous ne regrettez les biens de Lifidor,
Ses Terres, fes Châteaux, & tous ces monceaux d'or
Qui vous font enlevés par l'himen d'Ifabelle,
Et pour qui vous brulez d'une flamme fi belle.

LE BARON.

Vous m'offenfez, Monfieur, de me parler ainfi.

LE MARQUIS.

Monfieur, ce n'eft pas moi, c'eft tout ce Pays-ci
Qui tiendra ce difcours.

LUCILE *au Marquis.*

Pour railler de la forte,
Monfieur prend bien fon tems.

LE MARQUIS.

Votre interêt m'y porte.

LUCILE.

Un autre foin devroit occuper votre efprit,

Et je ne puis tenir contre un juste dépit.
Vous venez, comme lui, de vous faire connoître:
De votre esprit, du sien, l'amour n'est point le maître.
Votre gaité le prouve autant que son chagrin,
Et ce n'est pas ainsi qu'on obtiendra ma main.
(Elle sort.)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS *à part.*

LE mépris est pour lui; pour moi seul la colére:
Plus elle est vive, & plus je suis sûr de lui plaire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE BARON, CLEON, LE CHEVALIER.

CLEON *au Chevalier.*

NOn, vous prenez vous dis-je, un inutile soin;
Je suis instruit, je sçai d'un fidele témoin
Qui les a vus partir dans un même Carrosse,
Qu'au moment où je parle, on célébre leur nôce.

Le malheur de ma fille est signé sans retour ;
Je le savois bien, moi, qu'avant la fin du jour,
Je serois accablé par un nouveau désastre !
A cet acharnement je reconnois mon astre :
Sur les jours de ma fille, il étend sa noirceur.
Ah ! Fierval, vous Voilà. Partagez, ma douleur ;
Ma Fille voit son bien ravi par Isabelle ;
Je vous la destinois, vous y perdez comme elle.

LE BARON.

Je suis, à ce malheur, plus sensible que vous.

CLEON.

De votre part, Baron, ce sentiment m'est doux ;
Votre amitié sincere, en un jour si funeste ;
De tous les biens du monde, est le seul qui me reste,
Et qui peut adoucir la rigueur de mes maux.

LE BARON.

A peine, à ce discours, je retiens mes sanglots.
Par votre affliction la mienne est trop accruë,
Je sens que je suffoque, & je fuis votre vûe.

CLEON.

Comment ! Vous me quittez ?

LE BARON.

Hélas ! C'est malgré moi ;
Je ne puis soutenir l'état où je vous voi.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, CLEON, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

SA ſortie eſt touchante, & ſa douleur eſt rare.

CLEON.

Tu me gardois encore ce trait, ô ſort barbare!
Le ſeul homme ici-bas ſur qui j'avois compté,
Me fuit tout le premier dans mon adverſité.
L'aſpect d'un malheureux eſt un trait qu'on évite,
Dans ſes meilleurs amis, ſa planette maudite
Etouffe la tendreſſe, éteint les ſentimens,
Et fait exprès pour lui les malhonnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Elle ne les fait pas, mais elles les dévoile;
C'eſt la faute du cœur, & non pas de l'étoile.

CLEON.

L'avare eſt démaſqué comme le faux ami;
L'interêt le guidoit alors qu'il m'a ſervi.

LE MARQUIS *d'un air gai.*

Pour moi, je vous tiendrai fidelle compagnie:
Il faut moins s'affliger des revers de la vie;
Sur-tout un Militaire, un homme comme vous,
Du ſort plus fierement doit ſoutenir les coups.
Je dis plus; cet himen, Monſieur, qui vous chagrine,
Offre un côté plaiſant.

CLEON.

Plaiſant !

LE MARQUIS.

Des plus plaiſans :
Votre cadet malin, à ſoixante-dix ans,
Par un trait rafiné de vengeance ſecrette,
Pour punir un avare, épouſe une coquette ;
Et comme votre fille a dit, par un bon mot,
Fierval en eſt la dupe, & Liſidor le ſot.

CLEON.

Qu'entens-je! Quoi? Ma fille a tenu ce langage?

LE CHEVALIER *à Cléon.*

Je réponds du contraire, & Lucile eſt trop ſage.
(*Au Marquis.*)
Vous la faites parler, vous êtes bien hardi.

LE MARQUIS.

Mais elle a pû le dire, & le mot eſt joli.

CLEON.

Tant d'audace m'irite, il eſt épouvantable,
De l'avoir inventé vous êtes ſeul capable....

LE CHEVALIER *retenant Cleon.*

Ah! tous juſtes qu'ils ſont, modérez vos tranſports.
(*Au Marquis.*)
Et vous, ſans répliquer, retirez-vous.

LE MARQUIS.

Je ſors.
Et malgré qu'il en ait, je ſçaurai par mon zèle,
Lui prouver qu'il n'a point un ami plus fidelle.

SCENE XI.

CLEON, LE CHEVALIER.

CLEON.

IL fait bien d'éviter l'effet de mon couroux.

LE CHEVALIER.

Je me ſens contre lui révolter comme vous :
Mais, Monſieur, il eſt jeune, excuſez ſon audace.

CLEON.

Aux rechutes, jamais je n'accorde de grace.

LE CHEVALIER.

Votre ame....

CLEON.

Eſt infléxible. En parler ſeulement,
C'eſt irriter ma peine & mon reſſentiment.
Prenez, à ſon égard, un ſoin plus ſalutaire ;
Pour le repos commun il devient néceſſaire.
Craignez d'autres écarts, courez les prévenir ;
Pour plus de ſûreté preſſez-le de partir ;
Avec ſoin déſormais, dites-lui qu'il m'évite,
Ou je ne répons pas de moi ni de la ſuite.

LE CHEVALIER.

Je cede à ce conſeil, & je cours l'arrêter ;
Mais dans votre chagrin je crains de vous quitter.

CLEON.

Il ſeroit aggravé par le coup dont je tremble.
Ma fille vient, laiſſez les malheureux enſemble.

SCENE

SCENE XII.

CLEON, LUCILE.

LUCILE.

Mon pere, jusqu'à moi, vos cris sont parvenus,
D'une juste frayeur, tous mes sens sont émus.

CLEON.

Ma fille, tu me vois dans un trouble effroyable.
La douleur me pénétre, & le chagrin m'accable.
Parens, amis, tout s'arme & s'unit contre moi.
Mon frere marié me fait gémir sur toi,
Le Baron m'abandonne, & le Marquis m'offense.
Il t'outrage toi-même; il a l'impertinence
De lancer sur ton oncle un trait des plus méchans,
Et dit qu'il vient de toi.

LUCILE.

Ciel! Qu'est-ce que j'entens?
Le Marquis à ce point ose noircir ma gloire?
Vous ne me faites pas l'injure de le croire?

CLEON.

Non, je ne le crois pas, mais je crains que ton cœur
Ne protége en secret son calomniateur.

LUCILE.

Il a par trop d'endroits mérité ma colére :
Je n'ai des ſentimens que pour plaindre mon pere.
Mon cœur, dans ſon devoir, eſt trop bien affermi ;
Et dès qu'on vous offenſe, on eſt mon ennemi.
Ma parole....

CLEON.

Suffit. Elle te juſtifie,
Ton état met le comble aux horreurs de ma vie.
Mes malheurs perſonnels juſques à ces momens,
Ne m'avoient arraché que des emportemens ;
Les tiens ſeuls font couler des pleurs de mes paupiéres.
Sens ces larmes, ma fille, elles ſont mes premiéres,
Ma juſte affliction redouble en te voyant ;
Ta fortune eſt changée en un ſort effrayant :
Il ne te reſte plus à partager au monde
Que ma miſere affreuſe, & ma douleur profonde.

LUCILE.

J'ai lieu de me flatter, mon pere, dans ce jour,
Que j'obtiens votre eſtime, & que j'ai votre amour.

CLEON.

Les larmes dont tu vois mes yaux encore humides,
De ma forte amitié ſont les preuves ſolides.

LUCILE.

Ces garants ſont pour moi plus précieux que l'or,
Votre fille eſt trop riche avec un tel tréſor ;
Ce bien eſt tout pour moi, c'eſt le ſeul que je goûte,
Et pour le conſerver, il n'eſt rien qui me coûte.

CLEON.

Quoi ? Tu quitteras tout pour venir avec moi ?
Parle.

LUCILE.

Oüi, je le ſouhaite autant que je le doi.
Loin que la ſolitude ait rien qui m'épouvante,
Je me fais de la vôtre une image charmante.
Venez, partons, mon pere, & retirons-nous y,
Je n'ai pas de mérite à prendre ce parti :
Abandonner le monde en ce revers propice,
Eſt un plaiſir pour moi non pas un ſacrifice.
Je préviendrai vos voeux, je vous conſolerai,
En partageant vos maux, je les adoucirai ;
Je mettrai tous mes ſoins & mon bonheur ſuprême
A vivre, à reſpirer pour un pere que j'aime.

CLEON.

Un retour ſi parfait, ſi rempli de vertu,
Vient redonner la force à mon cœur abattu.
Qu'une fille ſi tendre a droit de m'être chere !
Je ne connoiſſois pas ton noble caractére ;
Ta tendreſſe devient ma richeſſe à ſon tour :
Allons tout diſpoſer pour quitter ce ſéjour.
Appui de ma vieilleſſe, & gloire de ma vie,
Vien, tu fais éprouver à mon ame ravie,
Que les cœurs vertueux dans le ſein des malheurs,
Goûtent en s'uniſſant les plus grandes douceurs.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FINETTE.

LE CHEVALIER.

QUoi? De tous ſes Amans, la Troupe eſt diſparuë?

FINETTE.

Oui. Lucile, Monſieur, ne craint plus la cohuë;
La ſolitude régne en ſon appartement.

LE CHEVALIER.

Comment! elle eſt donc ſeule?

FINETTE.

Oui, ſeule exactement;
Elle attend pour partir, que ſon pere revienne,
Sans craindre qu'à preſent perſonne la retienne.

LE CHEVALIER.

Quel ſort! Le Marquis ſeul eût pû le rétablir;
Mais il s'en rend indigne. Au lieu de ſe remplir
Du ſoin de conſoler la fille & de lui plaire;
Pour réparer le tort qu'il s'eſt fait près du pere
A plaiſanter Fierval, il perd ſon tems ailleurs,

Et rit de mes conſeils comme de leurs malheurs.
FINETTE.
Cette façon d'agir n'eſt pas bien réguliere:
Mais on s'oublie un peu quand on eſt ſûr de plaire,
Je rentre.
LE CHEVALIER.
Attendez-là. Pour écrire un billet,
Dont je vais vous charger, j'entre en ce Cabinet.
FINETTE.
Cela ſuffit, Monſieur.
(Le Chevalier entre dans le Cabinet.)

SCENE II.

FINETTE *ſeule.*

LE ſort de ma Maîtreſſe
Me remplit d'une juſte & profonde triſteſſe.
Mon état eſt plus sûr, s'il fait moins de fracas;
Finette, pour tomber, eſt aſſiſe trop bas;
Et je puis défier la fortune, à tout prendre,
Elle peut m'élever, non me faire deſcendre.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

VOus accompagnez donc votre pere qui part ?

LUCILE.

Oui nous quittons ces lieux dans une heure au plus tard,
Et j'attens cet inſtant avec impatience.

FINETTE.

Il m'afflige pour vous ; j'en ſoûpire d'avance ;
Je voudrois & ne ſçai comment vous conſoler,
Du poids de vos malheurs je me ſens accabler.

LUCILE.

Ils dévoilent le cœur de mes amans avares ?
Il ſont un bien pour moi.

FINETTE.

Les vrais amans ſont rares.

LUCILE.

Une fille ſans bien, d'ailleurs riche en vertu,
Et dont l'amour d'un pere eſt le guide abſolu,
Eſt cent fois plus heureuſe en ſa noble indigence,
Que ne l'eſt dans le ſein d'une haute opulence,
Une femme liée au deſtin d'un mari,
Dont l'argent qu'elle apporte eſt l'objet favori,
Et qui donnant au bien tout ſon ſoin mercenaire,

Eſt bien moins ſon époux que ſon homme d'affaire.
L'Hymen eſt, à mes yeux, le comble du malheur;
S'il n'eſt fait par l'eſtime, & lié par le cœur.

FINETTE.

Mais le Marquis vous reſte, il eſt le plus aimable.

LUCILE.

Finette, à mes regards il eſt le plus coupable;
Je n'ai, pour ſes rivaux, qu'un tranquille mépris,
Mais il a juſtement ſoulevé mes eſprits.
Qu'on m'ôte tous les biens dont on m'avoit flattée;
Je me tais, & j'en ſuis foiblement agitée:
Mais il veut m'enlever l'amour de mes parens,
L'eſtime de mon pere, & des honnêtes gens,
Me prêtant les noirceurs que contre eux il débite,
Me ravir tout le fruit de ma bonne conduite,
Le ſeul tréſor enfin, que le ſort m'ait laiſſé,
Voilà ce qui jamais ne peut être effacé:
C'eſt un crime à ma vûë, une mortelle offenſe,
Dont avant mon départ je veux tirer vengeance;
Je prétens qu'elle éclate aux yeux de tous les miens.

FINETTE.

Vous vous radoucirez, c'eſt moi, qui le maintiens.

LUCILE.

Moi, Finette, jamais & je ſuis trop piquée.

FINETTE.

S'il vous étoit moins cher, vous ſeriez moins choquée.

LUCILE.

Non, il ne me l'eſt point.

FINETTE.

Mais s'il eſt repentant,
S'il vous offre ſa main avec un ſort brillant ?

LUCILE.

Je le ſouhaiterois pour me faire connoître.

FINETTE.

Oui, je le ſçai ; dabord vous lui ferez paroître
Un dépit éclatant : les reproches ſuivront.

LUCILE.

M'abaiſſer juſques-là ! Je me ferois affront.
Il m'a trop offenſée auſſi-bien que mes proches ;
Il ne mérite pas l'honneur de mes reproches ;
Ce ſeroit un triomphe, & non un châtiment,
Je lui dois, & lui garde un autre traitement.
Puiſqu'enfin l'ironie a pour lui tant de charmes,
Je le veux imiter & battre de ſes armes ;
C'eſt l'accueil qu'il mérite, & qu'il aura de moi,
Pour réparation de ce que je me doi.

FINETTE.

Son oncle....

LUCILE.

Ma vengeance eſt ſage, eſt équitable,
Et pour la condamner, il eſt trop raiſonnable.

FINETTE.

A propos, j'oubliois qu'il écrit là-dedans,
Mais le voilà qui ſort dans ces mêmes inſtans.

SCENE IV.

LUCILE, FINETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à Lucile croyant parler à Finette.*

Finette, vous rendrez ce billet à Lucile.

LUCILE.

Je n'y manquerai pas.

FINETTE.

Je vous ſuis inutile.

LE CHEVALIER.

Lucile, c'eſt vous même ! Excuſez mon erreur.

LUCILE.

Le mal n'eſt pas bien grand ; mais dites-moi, Monſieur,
Si la lettre qu'ici vous venez de me rendre,
Demande réponſe ?

LE CHEVALIER.

Oui. Je reviendrai la prendre.

(Il s'en va.)

SCENE V.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

ALlez vous au billet que vous lisez tout bas,
Répondre sur le champ?

LUCILE, *après avoir lû.*

Le Marquis sentira. . . . Cela ne presse pas.

Mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE triomphe, & du champ me voilà seul le maître;
Mes indignes Rivaux ont tous fui sans retour,
J'ai mis leur ridicule, & leur honte au grand jour:
Je remporte sur eux une pleine victoire,
Je les livre au mépris, & venge votre gloire.

LUCILE.

Ce soin est généreux, & je vous dois beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je crois, je vous l'avouë, avoir fait un grand coup.
Contre de tels revers les plaintes & les larmes
Sont entre vous & moi, les plus mauvaises armes;
Rien n'est plus dangereux que de faire pitié,
Quand ce malheur arrive, on est perdu, noïé,
Chacun fuit notre aspect par l'ennui qu'il apporte.
Des disgraces, c'est-là selon moi, la plus forte:
Il vaut mieux qu'un front gai déguise nos douleurs,
Et de notre côté mette tous les rieurs.
L'incident le plus triste a sa face plaisante,
Il faut toujours la prendre en personne prudente.
Sur les auteurs du mal, s'étendre, s'égaïer;
Et rejetter sur eux le ridicule entier.
Voilà ce que pour vous mon amour vient de faire;
Rien n'est plus efficace, & n'est plus necessaire,
Que la plaisanterie emploïée à propos,
Et deux mille soûpirs font moins que trois bons mots.

FINETTE.

Il s'excuse fort bien.

LUCILE *au Marquis.*

J'en suis persuadée,
Et de tout mon esprit, j'entre dans votre idée.
On ne peut trop railler, ceux qui nous font du tort;
La maxime est si juste, elle me plaît si fort,
Que je veux à mon tour moi-même en faire usage.

LE MARQUIS.

Votre bouche me charme en tenant ce langage:

Mais eſt-il vrai ?

LUCILE.

Bien-tôt je vous le prouverai.

LE MARQUIS.

C'eſt peu de vous aimer, je vous adorerai.
Votre eſprit contre moi n'a doncplus de rancune?

LUCILE.

Non, j'ai changé d'humeur depuis mon infortune;
Il faut que je ſois gaïe, & même par raiſon ;
C'eſt contre la diſgrace un sûr contre-poiſon.

LE MARQUIS.

Ce trait ſeul vous manquoit pour être en tout charmante.
L'enjoûment vous rendra quatre fois plus piquante.
L'agrément fut toûjours enfant de la gaïté.

LUCILE.

Ah ! Vous intereſſez par-là ma vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour eſt pour vous au dernier période.
Nous n'avons plus d'obſtacle, & rien ne m'incommode,
Nos eſprits ſont d'accord. Venez pour mon bonheur,
Dire ce oui ſi doux, alors qu'il part du cœur.

LUCILE.

Mon ſort eſt maintenant trop au-deſſous du vôtre.

LE MARQUIS.

Adreſſez ce diſcours à Fierval, à tout autre ;
Non pas à moi qui penſe autrement là-deſſus ;
Vous ceſſez d'être riche. Ah! C'eſt un bien de plus;
Et jaurai la douceur de réparer vos pertes ;
Ce plaiſir vaut pour moi cent richeſſes offertes.

FINETTE *bas à Lucile.*

Le choc eſt dangereux. La généroſité,
Parle dans le Marquis.

LUCILE *bas à Finette.*

Non, c'eſt la vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour, à ce but, ne borne point ſa courſe,
Il veut que vous puiſiez le bonheur dans ſa ſource,
Ce malheureux Païs n'offre plus déſormais,
A vos yeux révoltés, que de fâcheux objets:
Des ſots qui dans le tems, qu'à rire ils vous excitent,
Craignent la raillerie, autant qu'ils la méritent;
Des femmes ſans eſprit, & des maris brutaux,
Qui traittent leurs moitiés plus mal que leurs vaſſaux.
Fuïons le mauvais air, & quittez pour me ſuivre,
Un ſéjour, où l'ennui forme le ſçavoir vivre
Venez venez regner dans un lieu raviſſant
Où mon ſexe eſt du vôtre un ſujet complaiſant:
Paris eſt fait pour vous, pour lui vous êtes née,
Et c'eſt-là qu'une femme eſt Reine couronnée;
Qu'elle voit tous les jeux obéïr à ſa voix;
Et n'a, dans les plaiſirs, que l'embarras du choix.

FINETTE.

Ah! Madame, partons Quelle image charmante!

LUCILE *au Marquis.*

Je ne puis le cacher, tant de bonheur m'enchante:
Mais, Marquis, croïez-vous, parlez ſans me flatter,
Que je plaiſe à Paris, qu'on puiſſe m'y goûter?

LE MARQUIS.

Oui, vos charmes ſont tels que rien ne les égale;

Et cet ornement-là manque à la Capitale.

LUCILE.

Un pere me retient.

LE MARQUIS.

Nous en viendrons à bout;
Il eſt prompt, emporté : mais bonhomme après tout.

LUCILE.

Il eſt vrai, s'il conſent à notre mariage.
Vous devez être sûr d'obtenir mon ſuffrage;
L'avez-vous vû depuis?

LE MARQUIS.

Il me bat un peu froid.
Mais je ferai ma paix.

LUCILE.

Oui, mon eſprit le croit,

LE MARQUIS.

Quitte pour eſſuïer de ſa part un reproche;
Mon oncle m'aidera. . . . l'un & l'autre s'approche.

SCENE VII.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE, CLEON, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *à Cleon.*

JE viens en ſuppliant me preſenter à vous;
Je ſuis fâché d'avoir cauſé votre courroux.
C'eſt peu d'oſer, Monſieur, vous demander ma grace;

Mon espoir va plus loin, & je porte l'audace
jusqu'à solliciter la plus haute faveur ;
Daignez, de votre choix, honorer mon ardeur,
Mon sort dépend de vous, je brûle de l'apprendre,
J'attache mon bonheur au nom de votre gendre.

CLEON.

Monsieur, dans un moment mon frere va venir ;
Il veut, avec ma fille, ici m'entretenir :
Il est bon qu'il s'explique, avant que je prononce.
Il entre. Devant lui vous sçaurez ma réponse.

SCENE VIII.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE, CLEON, LE CHEVALIER, LISIDOR.

LISIDOR.

POur vous tirer d'erreur, vous me voïez ici.
Remettez-vous mon frere, & vous ma niéce aussi,
D'une allarme si fausse & qui me fait injure.
L'Hymen qui l'a causée, & qu'on vient de conclure,
N'est point du tout le mien, mais celui de Damon ;
Il ne se cache plus, je puis dire son nom,
A present qu'il se voit le mari d'Isabelle,

Et j'avois emprunté tes Diamans pour elle.

FINETTE.

Je respire!

CLEON.

Damon est cet époux!

LISIDOR.

C'est lui;
Il faut qu'après avoir marié mon ami,
Je couronne ce jour par l'Hymen de ma niéce,
Et qu'une riche dot lui prouve ma rendresse:
Je lui veux assurer tous mes biens après moi.

(*à Lucile.*)

Eh bien, as-tu trouvé quelqu'un digne de toi?
D'un attachement vrai, t'a t'on donné la preuve?
Ton malheur prétendu t'a dû servir d'épreuve;
Parle. Pour terminer, je n'attens que cela.

LUCILE.

Oui, mon oncle, je viens d'avoir ce bonheur-là;
Ce qui va vous paroître encore peu croïable,
C'est au jeune Marquis que j'en suis redevable.
Je n'aurois pas sans lui découvert ce trésor.

LE MARQUIS.

Mon cœur seul m'a guidé, j'ai suivi son essor;

LUCILE.

Oui, c'est un bien Marquis que je dois à vous même,
Je goûte, à vous le dire, une douceur extrême.

LE MARQUIS.

Par cet aveu public vous comblez mon bonheur.

LUCILE.

Mon pere, & vous mon oncle, aïez moins de fraïeur,
Le cœur que Monsieur vient de me faire connoître,
Est

Eſt vrai, noble, ſincere autant qu'on le peut être;
Et je veux vous forcer de convenir tous deux,
Qu'autant que votre eſtime, il mérite mes vœux;
Ce cœur brûle pour moi d'une ardeur véritable,
Et j'en ai par écrit la preuve inconteſtable;
La voici. Vous allez ſur elle prononcer.

CLEON.

Voïons donc ce Billet?

LE MARQUIS *à part.*

Je ne ſçai que penſer.

LISIDOR.

Ma niéce, hâte-toi d'en faire la lecture.

FINETTE.

Ceci pour le Marquis n'eſt pas d'un bon augure.

LUCILE *lit.*

Votre état me jette dans un trouble que je n'ai jamais ſenti. J'avois crû juſqu'ici n'avoir pour vous qu'une eſtime parfaite, votre malheur me déſabuſe: il m'apprend que je vous adore. Pardonnez-moi ce mot, la force de la douleur me l'arrache. Je ne puis ſans mourir vous voir un ſeul jour malheureuſe. Je vous offre ma fortune, je n'oſe dire ma main. Belle Lucile, acceptez la premiere, ma vie en dépend.

LISIDOR.

Voilà ce qui s'appelle aimer parfaitement?

LE MARQUIS *à part.*

Qui peut l'avoir écrit?

CLEON.

Quel que ſoit cet amant;
Pour lui je me déclare.

LISIDOR.

Et pour lui je prononce.

LUCILE.

(au Chevalier lui donnant sa main.)

Marquis, je vous dois trop. Vous, voilà, ma réponse.

LISIDOR *avec joïe.*

Le Chevalier!

LE MARQUIS *avec surprise.*

Mon oncle!

LE CHEVALIER *à Lucile.*

Ah! Mes sens sont ravis!

LUCILE *au Chevalier.*

Vos nobles procedés sont dignes de ce prix.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut jamais l'être.

LE MARQUIS.

Est-ce une raillerie?

LISIDOR.

Je le voudrois, ma joïe en seroit infinie;
Elle viendroit bien juste; & qui s'est égaïé,
Marquis, à nos dépens, doit être ainsi payé.

LUCILE.

S'il est vrai dans ce jour que je m'y sois livrée,
Il faut bien que Monsieur se la soit attirée;
Et par devoir peut être ai-je dû l'employer,
Pour détromper mon pere; & me justifier.

CLEON.

Pour le coup j'applaudis. Bonne plaisanterie!
C'est la premiere fois que j'ai ri de ma vie.

LISIDOR *à Lucile.*

Ton esprit, ta raison, ton choix comblent mes voeux,
Les oncles aujourd'hui valent bien les neveux.

CLEON.

Mais il eſt obligé beaucoup à ma famille,
Il reçoit des leçons du pere & de la fille.

LE CHEVALIER *au Marquis.*

Je ſuis par votre faute heureux dans ce moment,
Vous direz....

LE MARQUIS.

Qu'en Province on eſt mauvais plaiſant.
Adieu. L'on n'y ſent point le prix des gens aimables,
Et je revole aux Lieux où brillent mes ſemblables.
(il ſort.)

SCENE IX. & derniere.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE, CLEON, LE CHEVALIER, LISIDOR.

CLEON *à Lucile.*

VIen, embraſſe ton pere, il n'eſt plus malheureux,
Et le mérite ſeul va vous unir tous deux.

FIN.

LE
MARI GARÇON,
COMÉDIE
De *Monſieur* DE BOISSY.

EN TROIS ACTES EN VERS.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 10. Février 1742.

Le prix eſt de trente ſols.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *Le Mari Garçon*, & je crois que le Public en verrra l'impression avec plaisir. Ce 16. Février 1742.

CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public, *Nouveau Recueil de Piécees du Théatre Italien ; le Diable boiteux ; Histoire d'Osman, premier du nom ; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation ou de correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui,

à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout au Réglement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Execemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtiéme jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cent trente-ſept: Et de notre Regne le vingt-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 561. fol. 524. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 24. *Mars* 1737. *Signé*, G. Martin, Syndic.

LE MARI GARÇON,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES, EN VERS.

ACTEURS.

LA COMTESSE, crue Veuve, & Femme de Léandre.

LEANDRE, cru frere de la Comtesse.

LE MARQUIS DE FLORANGE, ami de Léandre, & Amoureux de la Comtesse.

CIDALISE, fâcheuse, attachée à la Comtesse.

FINETTE, Suivante de la Comtesse.

Monsieur DE LA JOYE, Médecin.

La Scène est à Forges, dans un Bois.



LE MARI GARÇON,
COMÉDIE.

❖❖❖❖❖:❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖:❖❖❖❖

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, FINETTE.

FINETTE.



BON JOUR, Monſieur.

LEANDRE.

Bon jour, Finette.
Di, comment ſe porte ma ſœur ?

FINETTE.

Sa ſanté, Monſieur, eſt parfaite ;
Ses yeux ſont d'un brillant, ſon teint d'une fraîcheur...
Oh ! Ma foi, vive Forges, & ſes eaux efficaces,
Pour rendre à la Beauté tout ſon éclat vainqueur.
Dans le ſein des Plaiſirs, on y puiſe les Graces.

LEANDRE.

Depuis dix jours que j'ai quitté ces Lieux,
Ma sœur s'est donc bien divertie?

FINETTE.

Oui, Monsieur, on ne peut pas mieux.
Concert, Festin, Bal, Comédie.

LEANDRE.

J'en ai, vraiment, l'ame ravie.
Mais le Bal nuit aux eaux ainsi que tout Festin.

FINETTE.

Madame n'a rien pris sur elle;
C'est par ordre du Médecin.
L'aimable homme! C'est un modele
Que devroient suivre ses rivaux.
Il veut que les Buveurs respirent
Le Plaisir en tout tems, la Joie à tout propos.
Plus on a soin, dit-il, de tracasser ses eaux,
Plus elles font de bien, & plus elles transpirent.
Comme elles font d'ailleurs naître un grand appétit,
Il les exhorte, il leur prescrit
De faire sur-tout bonne chere,
Et de ne dormir que la nuit;
Car le repos du jour est un poison contraire.
Un tel régime est doux autant que salutaire.

LEANDRE.

Et la Comtesse avec plaisir le suit.

FINETTE.

Le moyen qu'elle s'en défende
Quand tout le monde ici se réjouit?
L'exemple est si puissant, & sa cour est si grande,
Que le torrent l'entraîne en dépit qu'elle en ait.
Vous savez que Madame a le pouvoir secret
De fixer toujours, auprès d'elle,

La foule des honnêtes gens.
Quelque part qu'elle ſoit, ſa douceur naturelle;
Son humeur gaïe, & ſes ſoins complaiſans
Attirent, ſans coquetterie,
Les deux Sexes en même tems.
La volonté d'autrui ſoumet ſes ſentimens,
Et fait la regle de ſa vie.

LEANDRE.

Son eſprit trop liant la porte à recevoir
Toute ſorte de Compagnie:
Elle feroit mieux de l'avoir
Moins nombreuſe, mais plus choiſie.

FINETTE.

Oh! Le grand nombre divertit.

LEANDRE.

Je trouve plûtôt qu'il ennuïe.

FINETTE.

Sa varieté qui me rit,
Amuſe les regards & diſſipe l'eſprit.

LEANDRE.

Cidaliſe, dis-moi, n'eſt-elle point partie?

FINETTE.

Non; elle n'a garde, vraiment:
Elle ne quite point Madame un ſeul moment.

LEANDRE.

Tant pis.

FINETTE.

C'eſt ſa meilleure amie;
Elles n'ont toutes deux qu'un même appartement.

LEANDRE.

Qu'un même appartement! C'eſt un attachement bien fort.

FINETTE.

Oui, chaque inſtant l'augmente.

LEANDRE.

La Comteſſe eſt trop complaiſante.

FINETTE.

Mais Cidaliſe a beaucoup d'agrément;
Elle eſt vive, ſpirituelle;
Avec des perſonnes comme elle,
L'entretien ne tombe jamais;
Elle a, pour en faire les frais,
Des reſſources continuelles:
C'eſt un recueil vivant de toutes les nouvelles.

LEANDRE.

Moi, j'en ferois beaucoup de cas,
Sans un défaut qui dans elle me bleſſe;
On voit toujours qu'elle s'empreſſe
D'être par-tout où l'on ne la veut pas:
Sans vous connoître, elle ſe livre,
Et vient, hors de propos, toujours vous acoſter.
S'attache-t-elle à vous? Rien ne peut l'écarter;
Elle eſt la premiere à vous ſuivre,
Et la derniere à vous quitter.
Quelque ſoin que l'on prene, & quelque part qu'on aille,
On la trouve toujours, on a beau l'éviter;
Elle eſt en même tems à Paris, à Verſaille;
Elle a le don de ſe multiplier.
Par ſon activité qui tient de la Magie,
Elle eſt de chaque fête & de chaque partie,
Sans qu'on prenne jamais le ſoin de l'en prier.

FINETTE.

Je porte envie à ſon bonheur extrême.

Fille majeure, & ſans état certain,
Elle eſt maîtreſſe d'elle-même,
Et peut, comme elle veut, promener ſon deſtin;
Ce ſoir à Forge, à la Ville demain.
Mais Madame a près d'elle une autre compagnie,
Qui ſans doute vous plaira mieux.

LEANDRE.

Qui donc?

FINETTE.

Un Marquis jeune & des plus gracieux,
Qui, pour former ſon goût, depuis quatre ans voyage,
Et qui vient, en paſſant, viſiter ce ſéjour.
Il fait grande dépenſe, & met tout en uſage
Pour amuſer Madame, & lui faire ſa cour.

LEANDRE.

Je ſuis charmé de voir, qu'en mon abſence,
Tout contribue à la bien divertir.

FINETTE.

Notre Médecin qui s'avance
N'eſt pas homme à me démentir.
Demandez-lui, Monſieur.

LEANDRE.

Va, je t'en crois, Finette.
Cours avertir ma ſœur, qu'en ces lieux, ſans témoin,
Je veux l'entretenir d'une affaire ſecrette.

FINETTE.

Je vais, ſans différer, m'acquitter de ce ſoin.

SCENE II.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

LA fête pour le coup, Monſieur, ſera complette;
Et ſoyez le bien arrivé.
Votre ſœur vous attend, & l'air dont je la traitte;
Doit être par vous approuvé.
Le plaiſir que j'ordonne eſt ma grande recette;
Et tout mon art conſiſte à le bien varier.
Pour prouver ſa vertu parfaite,
J'en fais l'eſſai tout le premier.

LEANDRE.

J'approuve fort cette méthode;
Et Monſieur de la Joie a trouvé la façon
D'être un Médecin à la mode,
Et de juſtifier ſon nom.
L'uſage du plaiſir eſt bon;
Tout le monde s'en accommode.
Mais il veut être pris avec précaution.
L'excès du bien même indiſpoſe;
Et vous outrez ſouvent la doſe.

M. DE LA JOIE.

Non, le plaiſir renferme en ſoi tant de bonté;
Qu'on n'en ſçauroit jamais trop prendre;
Et de moi vous devez apprendre
Qu'on ne ſe porte bien qu'à force de gaité.
Quelque loin qu'on la pouſſe, elle ne ſçauroit nuire;

J'en connois trop la qualité.
Un excès de plaisir ne peut jamais produire,
Mettons la chose au pis, qu'un excès de santé.

LEANDRE.

Pour le coup votre esprit badine.

M. DE LA JOIE.

Non point du tout, je dis la vérité.
Par goût & par état vers le plaisir j'incline.
Un Professeur en Médecine
Est un Docteur en volupté ;
Et mon art, puisqu'il faut dévoiler ce mistere,
N'est que l'art d'amuser, d'égayer, & de plaire.
Nous devons mettre nos efforts
A divertir l'esprit pour rétablir le corps.
Un Médecin, au fonds, n'est qu'un homme agréable.
De notre sçavoir admirable,
Voilà les plus secrets ressorts,
Et l'histoire très-véritable.
Le reste n'en est que la fable.

LEANDRE.

Vous êtes le plus vrai de tous les Médecins,
Par conséquent le plus aimable.

M. DE LA JOIE.

Oh ! Mon systême est d'autant plus louable,
Que personne jamais ne meurt entre mes mains.

LEANDRE.

Par quel expédient ?

M. DE LA JOIE.

Par un des plus certains.
Pour ne pas me conduire en bête,
Je ne traitte jamais que des gens en santé,
Qu'allarme un leger mal de tête,
Ou la moindre incommodité.

Et pour calmer leur esprit agité,
J'ordonne repas fins, charmantes promenades;
Vin d'Auvilé sur tout, pere de l'enjoûment.
S'il n'opere que foiblement,
L'Escubak ou l'Eau des Barbades
Est mon dernier médicament.
Tant pis pour eux si la fiévre les prend.
Car j'abandonne mes malades,
Dès qu'ils le sont bien sérieusement;
Et je laisse à mes camarades
La gloire de l'enterrement.

LEANDRE.

Cette méthode est sage autant que fine.

M. DE LA JOIE.

Fort à propos ici vous êtes de retour,
Pour voir briller ma nouvelle doctrine.
Je dois & vais la mettre au jour,
Dans une fête où la gaité préside.
Elle ouvre ce matin par un dîner splendide,
Et finira ce soir par un balet brillant.

LEANDRE.

Eh! Qui donc est l'auteur de ce cadeau charmant?

M. DE LA JOIE.

Moi.

LEANDRE.

Personne ne vous défraie?

M. DE LA JOIE.

Mais je partage cet honneur
Avec un Marquis riche, & d'agréable humeur.
Je prépare la fête, & c'est lui qui la paie.

LEANDRE.

Mais vous êtes vraiment un homme universel!
Vous reglez la cuisine aussi bien que la danse;

On n'a jamais rien vû de tel !
Cependant, Monſieur, plus j'y penſe,
Moins je voudrois, tout mis dans la balance ;
Choiſir mon Médecin pour mon Maître d'Hôtel.

M. DE LA JOIE.

Vous avez tort, Monſieur. Un Médecin raſſemble
Toutes les qualités & tous les arts enſemble.
J'entens par arts, ceux qui par leur gaité,
Ont mérité le nom de talens agréables,
Et concourent à la ſanté
Comme au délaſſement de tous les gens aimables.
Il eſt tout à la fois Muſicien, Gourmet,
Poëte, Cuiſinier, & Maître de Balet.
De toute façon il s'eſcrime.
Il change, comme il veut, de ton & de maintien.
Tantôt vif & badin, tantôt grave & ſublime.
Tout digne enfant de Galien
Doit être né Comédien.
Notre Profeſſion n'eſt qu'une Pantomime.
Adieu, je ſuis forcé de finir l'entretien,
Car l'heure du dîner s'approche.
Je ne veux point m'attirer de reproche ;
Et je ſuis ſur tout ponctuel,
Quand il faut ordonner un repas ſolemnel.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

COmment vous portez-vous, mon frere?
Pour vous revoir, j'ai tout quitté.

LEANDRE.

Perſonne ne nous voit dans ce Bois ſolitaire.
Trouvez bon que je prenne une autre qualité;
Et qu'étant votre époux, je puiſſe, en liberté,
Vous parler un moment comme on parle à ſa femme.
Le rôle que je fais coûte trop à mon ame;
Et puiſqu'il faut vous l'avouer,
Je me laſſe de le jouer.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez par ce langage!
Et vous manquez de goût, d'amour également.
Paſſer pour frere & ſœur, quand l'himen nous engage;
Mais rien n'eſt plus divertiſſant!
Et le miſtere ſéduiſant
Prête à ces noms je ne ſçai quoi de tendre,
De doux enſemble & de piquant,
Qui fait qu'on aime à les entendre,
Et qu'à les répéter, on trouve du plaiſir,
Mais un plaiſir qu'on ne peut rendre!
Il n'eſt permis de le comprendre,
Qu'à ceux qui ſçavent le ſentir.

LEANDRE.

Je goûterois fort ce mistere ;
Si j'en tirois le fruit que j'en devrois avoir ;
Et qu'étant le jour votre frere,
Je fusse votre époux le soir.
Mais c'est une douceur interdite à ma flâme.
Depuis six mois que nous sommes unis,
J'en suis au point où j'en étois, Madame ;
Le premier jour que je vous vis ;
Et vous m'avez, sans me permettre
De vous dire adieu seulement,
Fait partir pour mon Régiment,
Lorsque du nom d'époux j'ai tout dû me promettre.
A cet arrêt forcé de me soumettre,
Je me vois dans le monde un être singulier ;
Je suis Mari garçon : mais garçon à la lettre.

LA COMTESSE.

Monsieur, pour me justifier,
En même tems pour vous confondre ;
Je n'ai qu'un mot à vous répondre.
J'ai voulu vous donner ma foi,
Pour vous prouver mes feux, & rassurer les vôtres.
Mais d'en faire un secret, me faisant une loi,
Pour en mieux dérober la connoissance aux autres ;
J'ai dû vous éloigner de moi,
Et plûtôt que ma flâme, en croire mon éfroi.

LEANDRE.

Veuve, & par conséquent de votre sort maîtresse ;
Falloit-il tant de crainte, & de délicatesse ?

LA COMTESSE.

Vous sçavez mes raisons.

LEANDRE.

Bon, discours superflus !

L'Amour n'en connoît point, & passe par dessus.
Tant de prudence est importune.

LA COMTESSE.

Quoi ! Vous auriez voulu que risquant mon secret,
J'exposasse avec lui mon bien & ma fortune ?
Que de quelques instans le plaisir indiscret
Fût peut-être suivi de trente ans de regret ?
Jusques ici ma richesse incertaine
Est, vous le sçavez bien, attachée au succès
Du difficile & long procès
Que doit juger le Parlement de Renne.
Cléon, qui pour son fils, m'a demandé ma main,
Doit rapporter cette affaire importante
Qui tient mon état incertain,
Et j'attens tout de sa faveur puissante:
J'ai par cette raison dû flatter son erreur,
Et cacher notre nœud, jusques à la journée
Qui doit, par un Arrêt, fixer ma destinée.
Songez que s'il venoit à sçavoir par malheur
Le secret de notre himenée,
Pour ennemi j'aurois mon Rapporteur,
Et qu'infailliblement je serois ruinée.
Ai-je tort ?

LEANDRE.

Oui, Madame, & non.
A Rennes vous aviez raison ;
Car vous & moi nous étions sous sa vûë:
Aussi pour ôter tout soupçon,
J'ai vêcu dans ma garnison,
Et ma tendresse vous a cruë.
Mais à Forges, Madame, où vous êtes venuë,
Vous avez tort & très-grand tort.

LA COMTESSE.

En quoi, Monsieur? Vous me surprenez fort.
Je vous ai rappellé.

LEANDRE.

Pour augmenter ma peine.
Dans ces lieux éloignés, où l'on vit librement,
J'arrive, plein de l'espérance vaine
Que je vais être heureux, du moins secrettement.
Point du tout; un excès de prudence ou de crainte,
D'un nouveau joug m'impose la contrainte.
Ma femme, malgré moi, qui veut être ma sœur,
A tenir mes feux en souffrance,
Goûte une maligne douceur,
Leur refuse l'attrait de la moindre faveur.
Comme un autre Tantale, au sein de l'abondance,
J'expire de famine, & vois fuir mon bonheur.
Jamais tourment!.. Vous en riez, cruelle?

LA COMTESSE.

Je trouve la plainte nouvelle.
Mais comptez vous pour rien d'être avec moi, Monsieur?
De me voir à toute heure, & de me voir fidelle?

LEANDRE.

Ce bien accompagné d'une gêne éternelle,
Ajoûte à mon supplice, & devient un malheur.
Mit-on jamais un homme à cette rude épreuve!
Ma situation est vraiment toute neuve.
J'eusse attendu moins de rigueur,
Et plus de pitié d'une Veuve.

LA COMTESSE.

Mon frere, en vérité, vous me touchez beaucoup.

LEANDRE.

Oh! Mon frere! Ce nom m'outrage pour le coup.

Si vous vous mettiez à ma place,
Et que vous aimassiez autant que je le fais;
Vous changeriez de façons désormais,
Et vous finiriez ma disgrace.

LA COMTESSE.

Mon cœur qui le voudroit, le peut moins que jamais.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc qui vous embarrasse?
Il n'est point de Cléon à craindre dans ces lieux;
Et vous pouvez, loin de sa résidence,
Avoir pour moi, sans risque, un peu de complaisance.

LA COMTESSE.

Non, de plus d'un Argus je dois craindre les yeux;
Je dois redouter la présence
De Cidalise attachée à mes pas.
Comme il n'est point de Villes ni d'Etats
Où cette fille n'ait quelque correspondance,
Si notre mariage à Forges transpiroit,
Sur le champ sa main indiscrette,
Dans ma province l'écriroit;
Et j'aimerois autant qu'il fût dans la Gazette.

LEANDRE.

L'insupportable fille, & que mon cœur la hait!

LA COMTESSE.

Depuis votre départ, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Un nouvel incident a traversé nos vœux;
Et nous prescrit, mon cher Léandre,
Le devoir d'être encor plus circonspects tous deux.
Ce sont nos communs avantages.

LEANDRE.

Mais deux époux, quoiqu'on exige d'eux,
Ne peuvent pas être plus sages.
Quel obstacle plus fort nuit donc à mon repos?

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Le fils de Cléon eſt aux Eaux.

LEANDRE.

Quoi ! Le fils de Cléon, le Marquis de Florange
Eſt à Forge ?

LA COMTESSE.

Oui.

LEANDRE.

L'avanture eſt étrange !
C'eſt ce jeune homme aimable, & des plus opulens,
Dont m'a parlé votre Hipocrate,
Et qui donne pour vous des cadeaux ſi galans ?

LA COMTESSE.

C'eſt contre mon aveu que ſa dépenſe éclate.

LEANDRE.

Plus que je ne voulois, ce diſcours m'éclaircit ;
Et du ſort qui ſe divertit,
Ce ſont là les cruels caprices.
Ce fatal & jeune Marquis,
Je l'ai vû beaucoup à Paris.
Avec lui, qui plus eſt, j'ai fait mes exercices ;
Et nous étions très-grands amis.

LA COMTESSE.

Pour moi, de l'avoir vû, je me ſouviens à peine,
Dès l'âge de dix ans il eſt ſorti de Renne
Sans qu'il y ſoit rentré depuis.
Il ne me connoît point, & ne ſçait qui je ſuis.

LEANDRE.

Mais votre nom a dû l'inſtruire
Que vous êtes préciſément
Le parti que pour lui ſon pere veut élire.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, il ſçait ſimplement

Qu'on le doit marier d'abord en arrivant ;
Il n'eſt point informé du nom de la perſonne.
Après l'avis que je vous donne,
Jugez combien il nous eſt important
De mettre, à nous cacher, tout notre ſoin prudent.

LEANDRE.

Allons, puiſqu'il le faut, je veux bien m'y ſoumettre.
Mais pour me conſoler, daignez donc me promettre
De m'accorder, de tems en tems,
Madame, le plaiſir que j'ai dans ces inſtans
De vous voir en bonne fortune.

LA COMTESSE.

C'eſt trop riſquer, nous ſerions vûs.

LEANDRE.

Mais pour n'être point aperçus,
Si vous voulez, nous choiſirons la brune.

LA COMTESSE.

Je crains trop le ſerein. Adieu, ſéparons-nous,
Quelqu'un pourroit venir & nous ſurprendre.

LEANDRE.

Ayez auparavant la bonté de m'apprendre
Si je me reverrai bien-tôt ſeul avec vous.

LA COMTESSE.

Mon amour en ce lieu vous donne rendez-vous.

LEANDRE.

Tantôt ? Ce ſoir ? Dites, ma chere.

LA COMTESSE.

Le jour que j'apprendrai le ſort de mon procès.
Juſqu'à ce jour que je crois près,
Je ne vous verrai plus qu'en qualité de frere
Et qu'en préſence de témoin.

LEANDRE.

Ah, ce jour eſt encore loin !

Tant de rigueur me déſeſpere.
Vous me traitiez moins durement ;
Quand je n'étois que votre Amant.
Souvent, pour adoucir la rigueur de ma chaîne ;
Je pouvois en ſecret vous dire au moins ma peine :
Que le mari ſoit ſur le même pié.
Songez qu'au fond la faveur n'eſt pas grande.
Ma tendre, ma douce moitié,
De votre époux ayez pitié ;
A genoux je vous le demande.

LA COMTESSE.

Dans une promenade où l'on eſt vû de tous ?
Levez-vous au plûtôt : ce trait eſt des plus foux ;
Vous méritez que je vous gronde.
Si vous étiez ſurpris, mon frere, à mes genoux ;
Juſte Ciel ! Que diroit le monde ?
Partez, ou vous allez exciter mon courroux.

LEANDRE.

Je ne demande plus qu'une grace légere :
Que je baiſe la main d'une ſœur auſſi chere ;
C'eſt peu pour un Amant, & rien pour un Epoux.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'eſt trop pour un frere.

LEANDRE.

Je l'obtiendrai, malgré votre rigueur.

LA COMTESSE.

Arrêtez ; voilà Cidaliſe.
Songez que je ſuis votre ſœur ;
Aucune liberté ne vous eſt plus permiſe.

LEANDRE *avec dépit.*

Son importunité m'eſt contraire en tout tems !

LA COMTESSE.

Non, elle vous favoriſe,
Puiſqu'elle ſert de frein à vos feux imprudens.

SCENE IV.

LEANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE *à la Comteſſe.*

Je croyois vous avoir perduë.
Je vous cherche de toutes parts;
Et, tout à coup, à mes regards
Votre perſonne eſt diſparuë
Sans que je m'en ſois aperçuë.
Dans les lieux où vous n'êtes point,
On n'y tient pas, belle Comteſſe,
Et l'ennui vient ſaiſir au point
Qu'il faut vous retrouver, ou mourir de triſteſſe.

LEANDRE *à la Comteſſe.*

Mais Madame a pour vous une belle tendreſſe.

CIDALISE.

Ah! Vous voilà, Monſieur, de retour. Depuis quand?

LEANDRE.

J'arrive dans le même inſtant.

CIDALISE.

Vous venez de la Cour? Dites-nous des nouvelles;
C'eſt la ſource en tout tems des grandes & des belles.

LEANDRE.

Point du tout; c'eſt l'endroit où l'on en dit le moins.

CIDALISE.

Vous avez dû, Monſieur, en apprendre à la Ville;
En nouveautés elle eſt toujours fertile.

LEANDRE.

C'eſt, à vous dire vrai, le moindre de mes ſoins.
Qui, mieux que vous, peut avoir connoiſſance
Des nouvelles du jour, & même du matin?
Vous devez les avoir de la premiere main;
Vous êtes en commerce avec toute la France.

CIDALISE.

Il eſt très-vrai, qu'à tout Paris,
Trois fois par jour exactement j'écris:
Mais il a tant de nonchalance,
Qu'il ne répond que tard à ſes amis.
Sans l'attachement qui me lie
A la Comteſſe votre ſœur,
Oh, je ſerois déja partie
Pour lui reprocher ſa froideur.

LEANDRE.

Partez, Mademoiſelle, en toute diligence.
Je dois vous dire de ſa part,
Qu'il vous attend avec impatience.

CIDALISE.

Comment! Il me ſouhaite?

LEANDRE.

Oui, partez ſans retard.

LA COMTESSE.

Non, pour moi, de reſter, ayez la complaiſance.
Vous m'êtes néceſſaire, & de votre préſence,
Cidaliſe, en ces lieux je ne puis me paſſer.

CIDALISE.

Mon cœur ſe rend ſans balancer:
Je vous donne la préférence

Sur Paris, tout charmant qu'il eſt ;
Autant que vous rien ne me plaît.

LEANDRE.

Vous avez pour ma ſœur trop de condeſcendance ;
Paris ne fut jamais ſi brillant ni ſi beau,
En votre faveur il ſe pare
De ce que l'art invente de plus rare ;
De ce que la Peinture offre de plus nouveau :
Le Louvre étale exprès plus d'un riche tableau ;
Votre portrait ſur-tout attire l'affluence.

CIDALISE.

Mon portrait eſt du nombre ?...

LEANDRE.

Oui vraiment, le pinceau
A rendu tous vos traits avec tant d'élégance
Qu'ils charment les regards de tous les ſpectateurs
Qui leur donnent la préférence.
Au jugement des connoiſſeurs,
Le Peintre & vous, vous diſputez de gloire ;
S'il captive les goûts, vous enchaînez les cœurs,
Chaque inſtant eſt marqué par plus d'une victoire.
Pour voir & pour jouir d'un triomphe ſi doux,
Abandonnez ces lieux, vîte, qu'attendez-vous ?

CIDALISE.

Vous me flattez.

LEANDRE.

Je ſuis Hiſtorien ſincere.
Paris, par ſes efforts, n'aſpire qu'à vous plaire ;
Il fait tout pour vous engager
A revoler dans ſon ſein agréable.

CIDALISE.

Que ne puis-je me partager !

LA COMTESSE.

Il exagere exprès.

LEANDRE.

Non, pour se rendre aimable;
Paris a soin de ne rien oublier;
Vous allez voir dans ce papier,
De mon discours la preuve véritable.

CIDALISE *lit.*

(Elle s'interrompt.)
Nouvelles de Paris. Des nouvelles! ha! ha!
Vous ne vouliez pas m'en apprendre;
Cependant, Monsieur, en voilà.

LEANDRE.

Plus agréablement j'ai voulu vous surprendre.

CIDALISE *lit.*

Un Phénomene tout nouveau
Brille aux Italiens, & les rend à la vie
Presqu'au sortir de son berceau.
Terpsicore est l'auteur d'un prodige si beau;
A la priere de Thalie,
De tous ses dons les plus brillans;
Elle y fait admirer la force rëunie
Dans une Eléve de quatre ans.
(elle s'interrompt.)
De quatre ans! Bon! C'est une raillerie.

LEANDRE.

Non, c'est un fait des plus constans:
Son oreille est parfaite, & sa grace infinie.
Moi, qui parle, j'ai vû cette enfant si jolie,
Qui donne à tout Paris, dans les mêmes instans,
Le plaisir de la Danse & de la Comédie.

Son frere, à ſept ans & demi,
Paroît preſque un géant auprès de ſa cadette;
Et, comme un Danſeur grave, il ſe voit applaudi.

LA COMTESSE.

J'admire les progrès que fait ce ſiécle-ci.
Pour le coup ſa gloire eſt parfaite:
Dans l'enfance on eſt accompli,
Tous les talens y ſont à la bavette.

CIDALISE.

Dites-moi, pendant ce tems-là,
Comment ſe porte l'Opera?

LEANDRE.

Il jouit à préſent d'une ſanté complette;
Mais cet écrit bien mieux vous l'apprendra:
Je ſuis ſûr qu'à partir il vous obligera.

CIDALISE.

Quelle joie! A tout Forge il me tarde déja
D'en faire la lecture, & d'aller l'en inſtruire.

LEANDRE.

Aimable Cidaliſe, allez donc, courez-y;
Auſſi-bien je dois ſeul entretenir ici
Ma fem, ma ſœur avec qui je deſire...

LA COMTESSE.

Non; vous n'avez plus rien d'important à me dire.
Et je ne puis quitter Cidaliſe aujourd'hui;
J'aime les nouvelles comme elle,
Elles diſſipent mon ennui:
Nous allons toutes deux, d'une ardeur mutuelle,
En régaler tout le peuple buveur.

CIDALISE.

Quel plaiſir nous allons leur faire!
Partons, volons, Comteſſe. Adieu, Monſieur.



LA COMTESSE.

Adieu, mon frere.

LEANDRE.

Adieu, Madame, adieu ma sœur.

(Elles sortent.)

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

MA femme a, pour le coup, une garde fidelle;
Exprès, pour m'éloigner, elle attache auprès d'elle
La fâcheuse que je hais tant.
Et c'est un trait malin .... Mais un homme s'avance;
Il a l'air du Marquis. C'est lui-même vraiment.
Déguisons-nous en sa présence,
Et jouons bien l'étonnement.

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS.

LEANDRE.

NE me trompai-je point?

LE MARQUIS.

En croirai-je ma vûe?

LEANDRE.

Ah! Florange!

LE MARQUIS.

Ah ! Léandre !

(Ensemble.)

Est-ce toi que je vois ?

LE MARQUIS.

Quel bonheur surprenant ! ...

LEANDRE.

Quelle joïe imprévûe !

LE MARQUIS.

De rencontrer à Forge un de mes bons amis !

LEANDRE.

De rejoindre en ces lieux mon aimable Marquis !

(Ils s'embrassent.)

LE MARQUIS.

Comment vont les plaisirs ? Comment va la fortune ?
Et qu'as-tu fait depuis mon départ de Paris ?

LEANDRE.

J'ai voltigé de la Blonde à la Brune ;
J'ai suivi, tour-à-tour, quatre inclinations ;
L'Amour, le Jeu, le Vin, la Bonne-chere ;
J'ai mis enfin au jour toutes les actions
Qui peuvent signaler un jeune Militaire,
Et j'ai toujours, avec un scrupule severe,
J'ai rempli les devoirs, j'ai fait les fonctions ;
Et mené la vie exemplaire
D'un Capitaine de Dragons.

LE MARQUIS.

Tant de sagesse m'édifie ;
Et ton état, Léandre, est un bien que j'envie !

LEANDRE.

A ton tour, Marquis, apprens-moi ;
Avec la même bonne foi,
Tes occupations, pendant quatre ans d'absence ?

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup voyagé, mais ſans aucun plaiſir.
J'ai d'abord viſité la France,
Mais avec tant de diligence
Que je n'ai pas eu le loiſir
De m'ennuyer, ni de me divertir.
J'ai parcouru, ſans faire réſidence,
L'Allemagne, la Suiſſe, où l'on m'a forcément
Enſeigné l'art de boire alternativement
En même pot qui fait la ronde;
Et de m'enivrer proprement
Pêle mêle avec tout le monde.
Puis j'ai vû la Hollande, où l'Eſprit, l'Agrément;
Où le Plaiſir paroît un Eſtre imaginaire;
Où le vrai Savoir-vivre, où le grand Art de Plaire,
Eſt l'art de commercer toujours utilement.
J'ai fait le tour de l'Italie:
Là, j'ai, pendant dix mois, ſubſiſté de concert;
Ou n'ai vécû que de deſſert:
En Décoration, ou bien en Symphonie;
On vous y traitte, on y fait les honneurs:
Un Concerto, des Fruits, des Glaces, des Liqueurs;
Il eſt vrai d'un goût admirable,
Accompagnés de parfums & de fleurs,
Compoſent le repas, & rempliſſent la table:
Bref, c'eſt un Pays merveilleux,
Où l'Art y ſert de nourriture;
On n'y ſoupe jamais, on y dîne en peinture,
Et l'on n'y mange que des yeux.

LEANDRE.

D'une indigeſtion, on court peu l'aventure
Dans un Feſtin ſi ſingulier,
Dont un Peintre eſt le Cuiſinier.

LE MARQUIS.

J'ai terminé ma courſe à Londre ;
On y ſait tous les Arts, hors l'art de converſer :
La Parole eſt un bien qu'on craint d'y dépenſer.
Pour ſe donner la peine de repondre,
On eſt trop occupé du travail de penſer.
Auprès de lui mon pere me rappelle ;
Sa lettre m'apprend que ſon zéle
Me deſtine un parti dont il me taît le nom ;
Et, pour diſſiper l'humeur noire
Que donne l'air de Londre, & ſon maudit charbon ;
Je ſuis à Forge venu boire
Par ordre de la Faculté,
Et prendre avec ſes eaux une aimable gaïté :
La Compagnie y contribue ;
Celle avec qui ſur-tout on eſt en liaiſon :
Ses effets ſont plus ſûrs que ceux de la Boiſſon ;
J'y retrouve un ami, j'y jouis de ſa vûe ;
Je répons de ma guériſon.

LEANDRE.

Mais j'en vois ſur ton teint d'infaillibles préſages.
On eſt ſûr de guérir quand on ſe porte bien.
Et tes amours ? Ne m'en diras-tu rien ?

LE MARQUIS.

Ils ne ſont pas heureux, non plus que mes voyages.
Pour trois différentes Beautés,
J'ai brûlé, tour-à-tour, dans le fond de mon ame ;
Sans avoir pû, malgré tous mes ſoins répetés,
Parvenir ſeulement à déclarer ma flâme,
Ni même à me trouver ſans témoin une fois
Vis-à-vis d'aucune des trois.

LEANDRE.

C'eſt être malheureux autant qu'on le peut être.

LE MARQUIS.

Une Fille à Milan fut mon premier vainqueur ;
J'en devins amoureux en passant dans sa rue :
Mais, à peine un regard eut-il frappé mon cœur,
Qu'une mere sévere, avec un ton grondeur,
La fit disparoître à ma vûe.
J'eus beau, durant quatre mois de séjour,
Epier le moment de parler à la Belle,
Je ne la vis jamais sans sa mere éternelle,
Qui servit de rempart toujours à mon amour ;
Et toute la faveur qu'en obtint ma constance,
A force de saluts l'un sur l'autre entassés,
Fut une simple révérence :
Encore la fit-elle ayant les yeux baissés.

LEANDRE.

Voilà des feux bien mal récompensés.

LE MARQUIS.

Une Femme ensuite, à Florence,
Succéda dans mon ame au Tendron de Milan ;
Ses beaux yeux, à travers sa double jalousie,
Trouvérent le chemin de mon ame asservie :
Mais son époux jaloux, ou plûtôt son tyran,
Faisoit de sa maison une prison cruelle,
Et trente clefs répondoient d'elle.
Je rodai tant autour de son logis,
Qu'à force d'or je séduisis
La Surveillante intéressée,
Qui m'introduisit une nuit
Chez sa Maîtresse, à petit bruit :
Mais, en entrant, mon ardeur empressée
Rencontre en face le Mari :
Il voulut d'un poignard accueillir ma tendresse,
Et courut après moi, de tous ses gens suivi ;

Mais l'ayant gagné de vîtesse,
Je m'échapai de sa fureur.
Ce fut là le progrès où se borna ma flâme;
J'eus le regret, &, malgré moi, l'honneur
D'être reconduit par Monsieur,
Sans avoir pû donner le bon soir à Madame.

LEANDRE.

Quel Epoux incivil! Ah! Rien n'est plus affreux;
Les nôtres savent bien mieux vivre:
Dès que vous arrivez chez eux,
Ils vous quittent la place, au lieu de vous poursuivre.

LE MARQUIS.

Ici, pour mettre fin à ma narration,
Une Veuve charmante, & née en tout pour plaire,
Fait ma troisiéme passion;
Ou plûtôt, cher Léandre, elle fait ma premiere.
Des autres l'apparition
N'avoit produit chez moi qu'une flâme légére,
L'esprit de celle-ci, sa conversation,
Avec l'estime & l'admiration,
Ont fait naître un amour aussi fort que sincere;
Il tient de l'adoration.
Mais la fatalité qui m'est particuliere,
Attache sur ses pas, pour traverser mes feux,
Une fille obstinée à la suivre en tous lieux,
Et qu'on appelle Cidalise.
Elle l'obsede au point, que jusques à présent
Je n'ai pû dans ces lieux la voir seule un instant,
Pour lui dire l'ardeur dont mon ame est éprise.
Cette incommode-là ne quitte jamais prise:
Sans cesse je maudis son assiduité,
Et je suis sur le point de perdre patience.
Elle surpasse en importunité,

Les Meres de Milan, les Maris de Florence.

LEANDRE.

Oui, cette Cidalise est de ma connoissance;
Elle est telle que tu la peins.
Je murmure contre elle autant que tu t'en plains.

LE MARQUIS.

Tu dois connoître aussi ma Comtesse adorable,
Puisque l'une est toujours de l'autre inséparable.

LEANDRE.

Oui, nous nous connoissons.

LE MARQUIS.

Tu dis cela d'un ton,
Qui tout à coup me fait naître un soupçon.
Elle attend aujourd'hui le retour de son frere,
Et tu viens d'arriver. Seroit-ce toi ? Répon.
Eclairci-moi par un aveu sincere.

LEANDRE.

Mais il est vrai qu'à Forge on me donne ce nom.

LE MARQUIS.

La Comtesse est ta sœur? Léandre, cher Léandre,
Ah! Quel surcroît de joie, & de bonheur pour moi!
Je dois de ton secours, de ton zele, de toi,
Je dois, & j'ose tout attendre.
L'amitié t'en fait une loi.
Unique confident du feu qui me dévore,
Du feu que dans ton sein je viens de déposer,
Et frere en même tems de l'objet que j'adore,
En ma faveur tu dois le disposer.
Au tourment d'un ami tu dois être sensible;
Le servir, le conduire, & le favoriser.

LEANDRE.

Je le voudrois fort... Mais... à ne rien déguiser,
Marquis, la chose est impossible.

LE MARQUIS.

Impoſſible ! En quoi donc ? Songe que mon amour
Eſt auſſi pur que l'eſt le plus beau jour.

LEANDRE.

J'y vois, te dis-je, un obſtacle invincible.

LE MARQUIS.

Mais quel obſtacle enfin ? Parle.

LEANDRE.

Près de ma ſœur,
Puiſqu'il faut m'expliquer, je ne puis, en honneur,
Servir tes feux, quelque fort que je t'aime,
Dans le tems que je viens d'apprendre de toi-même,
Qu'une autre eſt deſtinée à recevoir ta main,
Qu'un pere te rappelle en France à ce deſſein.
Moi-même, en ce moment, je ne puis te comprendre !

LE MARQUIS.

Cet obſtacle n'eſt rien, & mon amour, Léandre,
Mon amour eſt prêt à le lever.
Je renonce au parti qu'un pere me propoſe.
Ta ſœur, qui de mon cœur ſeule en reine diſpoſe,
Eſt le plus éclatant que je puiſſe trouver.
Loin qu'à ce nouveau choix ma famille s'oppoſe,
Elle fera gloire de l'approuver.
J'en répons.

LEANDRE.

Peux-tu ? . . .

LE MARQUIS.

Je le puis & je l'oſe.
Pour moi, parle à ta ſœur.

LEANDRE.

Non, je n'en ferai rien.
Et ſi tu me connoiſſois bien,
Tu . . .

LE MARQUIS,

LE MARQUIS.

Mais ; pour un ami volontiers on s'emploie.
Je ne te conçois pas. Quel frere ſcrupuleux !
Fais du moins qu'un moment ſans témoin je la voie.
Ecoute. J'imagine un moyen très-heureux.
Le grand obſtacle à ce bien que je preſſe,
Eſt Cidaliſe importune à tous deux :
Il s'agit d'éloigner ſes pas de la Comteſſe,
Pour que je puiſſe ſeul lui déclarer mes feux.
Tu peux me rendre ce ſervice.

LEANDRE.

Je le puis moins qu'un autre ; ainſi ne compte pas
Sur moi pour un pareil office.

LE MARQUIS.

Mais aiſément tu le pourras ;
Je donne, ce ſoir, une fête :
Près d'elle tu te placeras,
Tu feras l'empreſſé, tu loûras ſes appas ;
Tu feindras d'être ſa conquête.
Je prendrai cet inſtant, où tu l'amuſeras,
Pour inſtruire ta ſœur, & la voir tête-à-tête.

LEANDRE.

Le bel emploi que tu me donnes-là !

LE MARQUIS.

Ton zele, de ce ſoin, au mieux s'acquitera.
Mon cher ! Je t'en conjure, à charge de revanche.
Mon amitié, ſans peine, à tout ſe prêtera ;
Je te le jure ici, d'une ame franche.

LEANDRE.

Non, non ; je ne veux point, Marquis,
Te mettre dans le cas de la reconnoiſſance.

SCENE VII.

LEANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE *à moitié pris de vin.*

Je viens, Meſſieurs, pour vous donner avis
Que vous allez contre mon ordonnance.
A babiller à jeun, à cauſer à crédit,
Sans en prévoir la conſéquence,
Vous employez un tems qu'on doit mettre à profit
A converſer des dents, & non pas de l'eſprit.
La converſation d'une table charmante
Eſt la plus agréable & la plus nourriſſante;
Et je ne ſçaurois voir, ſans un mortel dépit,
Qu'on manque de ſe rendre à l'heure intéreſſante
Du dîner qui ſe refroidit.
(*Il fait un boquet.*)
Pour moi, je meurs de ſoif, j'étrangle d'appétit.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

LEANDRE.

Mais, quand on ſort de table,
Et que l'on vient de déjeuner,
On peut, mon Docteur très-aimable,
Tranquillement attendre le dîner.

M. DE LA JOIE.

Je n'ai point déjeuné, je m'en fais un ſcrupule;
Et c'eſt, Meſſieurs, un ridicule

Que vous prétendez me donner.

LEANDRE.

Le ridicule eſt bon !

M. DE LA JOIE.

L'injuſtice eſt parfaite.
D'honneur, je ſuis un homme à jeun;
Si dans le monde il en fut jamais un.
Je n'ai pris aujourd'hui que du Sel de Seignette.

LE MARQUIS.

Vous verrez que des eaux ce ſera le montant.

M. DE LA JOIE.

Point du tout, je vous fais excuſe.
Je les ordonne, & jamais je n'en uſe.
L'eau m'eſt contraire, & le vin excellent.
Un Médecin ſçait ſon tempérament.
J'eſtime donc le vin, mais je hais tout yvrogne;
Et j'ai pris mon ſel, ſobrement,
Dans deux bouteilles de Bourgogne.

LE MARQUIS.

Le remede eſt nouveau. L'uſage en eſt charmant;
Et la doſe des plus modeſtes.

M. DE LA JOIE.

Je m'en trouve parfaitement,
Et j'ai de ſon effet des preuves manifeſtes.
(*Il pouſſe un hoquet.*)

LEANDRE.

Mais en voilà.

M. DE LA JOIE.

Sans doute. On voit par ſon moyen,
Parbleu, que je me porte bien.

LEANDRE.

Un excès de plaiſir, pour le coup, mon cher maître,
Produit chez vous un excès de ſanté.

M. DE LA JOIE.
Je ne diſpute pas, mon fils; cela peut être.
LE MARQUIS.
Vous ne dînerez point.
M. DE LA JOIE.
Je dînerai, parbleu,
Et dînerai pour quatre.
LE MARQUIS.
Allez dormir un peu.
M. DE LA JOIE.
Vous vous moquez, Monſe Florange,
Je ne dors point quand tout l'univers mange.
Sur ce chapitre je prens feu.
A bien dîner je mets ma gloire:
Je veux avoir trop bû. Mettons la choſe au pis.
C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à reboire.
Lorſque le vin de Beaune m'a ſurpris,
Le vin d'Aï me raccommode;
C'eſt un remede ſûr. Je veux dans tout Paris
Mettre ma recette à la mode.
Ecoutez, raillerie à part,
Comme dans le balet je dois faire un vieillard
Que le vin a ſurpris, qui ſe ſoutient à peine,
Le déjeuner que j'ai fait un peu tard,
M'a donné l'eſprit de ma ſcéne,
Et m'a ſervi de répétition
Pour le pas qu'il faut mettre en exécution.
Suis-je bien dans mon caractere?
LEANDRE.
Au mieux.
M. DE LA JOIE.
Vous me flattez, vous n'êtes point ſincere.
Je ſuis encore loin de la perfection;

Et pour y parvenir, ſans plus long-tems remettre,
Venez, partons, Meſſieurs, à table allons nous mettre:
Hei!...

(Il danſe en s'en allant.)

LEANDRE.

Vous faites des entrechats.

M. DE LA JOIE.

Tout en chemin faiſant je repéte mon pas:
La, la, marquez moins de ſurpriſe.

(Il fait un faux pas.)

LE MARQUIS.

Doucement.

M. DE LA JOIE.

Je le fais exprès.

LEANDRE.

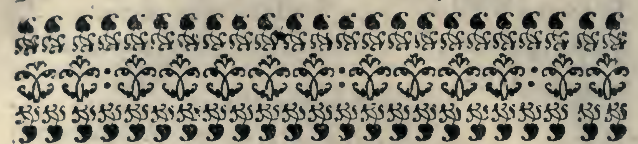
Vous allez tomber.

M. DE LA JOIE.

Non, je me caracteriſe.
Trois bouteilles encore, & nous voilà parfaits.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

OUI, mon amour, quoique je fasse,
Sera toujours infortuné.
Pour les obstacles je suis né.
Mon froid ami, qui rit de ma disgrace,
A ne point me servir est toujours obstiné.
La Cidalise, à me nuire empressée,
Redouble ses soins assidus.
Pour comble de douleur, ma Veuve étoit placée
A table entre son frere & ce femelle Argus.
Encore, si j'avois été vis-à-vis d'elle,
La perspective eût fait ma consolation:
Mais, par malheur, ma place étoit la plus cruelle;
Et l'importun objet de mon aversion
S'étoit arrangé de maniere,
Qu'il s'offroit, de profil, le premier devant moi,
Et qu'il me cachoit toute entiere
La charmante Beauté qui me tient sous sa loi.
Je faisois bonne contenance;
Et, tâchant d'exciter les autres au plaisir,

Pour faire les honneurs, j'augmentois ma souffrance :
Le héros de la fête en étoit le martir.
Pour déclarer mes feux, quel moyen vais-je prendre ?..
De l'écriture empruntons le secours;
Souvent mieux que la voix elle sert les amours.
Ecrivons un Billet; &, pour le faire rendre
A la Suivante ayons recours.
L'intérêt séduisant guide toute Soubrette;
Toujours par l'or son cœur est radouci.
Tâchons, par son éclat, de séduire Finette;
Et courons de ce pas.... Mais elle vient ici.

SCENE II.

LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE rens grace au hazard qui vous offre à ma vûë...
Mais, quel soin vous occupe, & distrait vos esprits ?

FINETTE.

Excusez, Monsieur le Marquis,
Je cherche....

LE MARQUIS.

Achevez donc la frase interrompue,
Et dites-moi ce que vous cherchez tant.

FINETTE.

Monsieur, je cherche, en ce moment,
Une bague qu'ici je crois avoir perdue
Ce matin en me promenant,
Et dont Madame hier me fit présent.

LE MARQUIS.

D'une recherche ſuperflue
Epargnez-vous cette peine aſſidue ;
Finette, je vous prie, en dédommagement,
De recevoir ce diamant.

FINETTE.

Cette offre généreuſe a lieu de me ſurprendre.
Je n'ai perdu qu'un fort petit rubis,
Et vous m'offrez, Monſieur, un diamant de prix :
Le préſent eſt trop beau pour que j'oſe le prendre !

LE MARQUIS.

Non, prenez hardiment.

FINETTE.

Vous m'en diſpenſerez.
Je n'ai rien fait pour vous, Monſieur, qui puiſſe....

LE MARQUIS.

Mais aiſément vous vous acquitterez,
Si vous voulez, par un ſervice
Qu'en cet inſtant vous me rendrez.

FINETTE.

Monſieur, quel eſt donc cet office ?

LE MARQUIS.

Simplement vous vous chargerez
D'un billet que je vais écrire,
Et qu'en ſecret vous remettrez....

FINETTE.

A qui, Monſieur ? Ayez la bonté de m'inſtruire.

LE MARQUIS.

Finette, vous le donnerez
De ma part à votre Maîtreſſe.

FINETTE.

A Madame, un billet ! Vous me ſurprenez fort.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes ſurpriſe à tort :
Je prétens éclaircir un point qui m'intéreſſe.

FINETTE.

De dîner avec vous à l'inſtant elle ſort.
Que ne lui parliez-vous, vous qu'elle voit ſans ceſſe ?

LE MARQUIS.

Belle Finette, il eſt des choſes qu'on écrit,
Entre nous deux, bien mieux qu'on ne les dit.

FINETTE.

Ce diſcours devient clair, & je dois vous entendre :
Cette lettre dont il s'agit,
Eſt, je n'en doute plus, une miſſive tendre.

LE MARQUIS.

Oui, ma chere, il eſt vrai : Si vous voulez la rendre,
Et me ſervir dans mon amour,
Comptez ſur ma reconnoiſſance
Et ſur ma bourſe, dans ce jour :
Par ce brillant, d'abord, ſouffrez que je commence.

FINETTE.

Pour le prendre, Monſieur, j'ai trop de conſcience.

LE MARQUIS.

Je vous en fais préſent.

FINETTE.

Non, il ne m'eſt pas dû :
Ce ſeroit un préſent perdu.
Je ne reçois jamais rien des perſonnes
Que je ſai ne pouvoir ſervir.
Vous êtes dans le cas.

LE MARQUIS.

Mais vos raiſons ....

FINETTE.

Sont bonnes ;

Et, pour vous le prouver, & mieux vous éclaircir,
Apprenez que Madame est d'une humeur sévére,
Et ne lit point de tels billets.
Sachez, en même tems, qu'attentive à lui plaire,
Moi, qui vous parle ici, je n'en porte jamais.

LE MARQUIS.

Voilà des scrupules, Finette....

FINETTE.

Non, c'est de la sincérité;
Et, quoique je ne sois qu'une simple Soubrette;
Je me pique de probité.
Si je servois une coquette,
J'accepterois vos dons sans balancer:
Sûre que vos poulets seroient bien reçûs d'elle;
Et que je devrois voir de droit récompenser
Mon service effectif, & mon utile zéle
Qui dans ses mains les feroient tous passer.
Mais aujourd'hui que je me vois aux gages
D'une Maîtresse des plus sages,
Qui ne voit les Amans que d'un œil de courroux,
Monsieur, auprès d'elle, pour vous,
Mon ministére est inutile.
Si je me chargeois, entre nous,
De lui rendre vos billets doux,
Je tromperois votre amour trop facile,
Et je volerois vos bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cet amour est pur autant qu'il est extrême.

FINETTE.

Monsieur, expliquez-vous vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne saurois près d'elle en trouver le moment.
Essayez de donner....

FINETTE.

C'eſt inutil euen.
Je ne ſervirois pas votre flâme,
Et je me mettrois mal dans l'eſprit de Madame.

LE MARQUIS.

Recevez la bague toujours:
Si votre ſoin, à ma tendreſſe,
Ne peut être d'aucun ſecours,
De la reſtituer vous ſerez la maîtreſſe.
Par cet accord....

FINETTE.

Non, Monſieur le Marquis:
Voilà ce que jamais on ne me verra faire,
Car jamais je ne rends ce qu'une fois j'ai pris;
C'eſt encore là mon caractére.

LE MARQUIS.

Je vois que mon préſent eſt trop mince à vos yeux;
J'y joins la boëte d'or que ma main vous préſente.

FINETTE.

Ah! Vous êtes, Monſieur, un homme dangereux;
Et, de peur qu'à la fin tant d'éclat ne me tente,
Je me retire vîte, & ſuis votre ſervante.

(Elle s'enfuit.)

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

OH! Pour le coup, mon malheur eſt affreux,
Et j'en ſens un dépit horrible:
Il faut que, tout exprès, il ſe trouve pour moi

Une Suivante incorruptible,
Dont la droiture ſoit la loi !
Mais la Fortune aura beau faire ;
Mon amour n'en veut pas avoir le démenti ;
Et je vais prendre le parti
D'être de mon ardeur, moi-même l'émiſſaire.
En vain j'ai contre moi, dans cette occaſion,
Freres, Amis, Cidaliſes, Soubrettes.
Soyons plus forts que tout : Trouvons l'invention
D'apprendre, en dépit d'eux, mes ſouffrances ſecrettes
A l'objet de ma paſſion.
Faiſons en vers ma déclaration ;
Et l'écrivons ſur ces tablettes.
Grace à la Nature, j'en fais
Facilement de fort mauvais ;
J'en ai même donné des preuves très certaines.
J'étois un des meilleurs Poëtes du Marais,
Dont j'ai fait les plaiſirs le cours de ſix ſemaines.
Comme, avec eux, les vers portent leur paſſeport ;
Et qu'on les croit ſans conſéquence,
Pour les faire accepter, il faut bien moins d'effort :
La plus ſévére en badine d'abord ;
On y dit ce qu'on veut, ſans qu'elle s'en offenſe.
Je trouverai, ce ſoir, ſûrement les moyens,
A la faveur d'un peu d'adreſſe,
De donner, ou du moins de faire voir les miens
A mon adorable Comteſſe ;
Et j'aurai l'avantage, en prenant cet Emploi,
De n'être, d'un tel bien, redevable qu'à moi. . . .
Mais voilà Cidaliſe ! Ah ! Qui peut la conduire ?
Elle n'eſt pas contente, obſtinée à me nuire,
De m'empêcher de lui parler,
Elle la quitte exprès pour venir me troubler,

Dans le moment que je lui veux écrire !
Par bonheur, j'ai fini, ſans qu'il m'en ait coûté ;
Et je rends grace à ma facilité.

SCENE IV.

LE MARQUIS, CIDALISE.

CIDALISE.
JE vous y prens, Marquis. Ah ! Voyons, je vous prie,
Les vers que vous écrivez là.
LE MARQUIS.
Ce n'en ſont point.
CIDALISE.
Seul dans la rêverie !
Des Tablettes en main ! Surement en voilà.
Je ſçai que Monſieur verſifie
Comme jamais on ne verſifia.
LE MARQUIS.
(à part.)
Non. Ah ! J'enrage.
CIDALISE.
En vain votre bouche le nie ;
Vous avez ſur le front un air de poëſie
Qui m'eſt un garant de cela.
Montrez donc. De les voir il me tarde déja.
J'aime les vers à la folie !
LE MARQUIS.
(à part.)
Les miens ſont trop mauvais. Comment les lui cacher ?

CIDALISE.

Treve de fauſſe modeſtie.
Faut-il donc vous les arracher ?

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*à Cidaliſe.*)
Peſte de la fâcheuſe ! Eh, non, je ſuis ſincere.

CIDALISE.

Seriez-vous du nombre de ceux
Qui brûlent à la fois, & rougiſſent d'en faire,
Qu'on nomme Poëtes honteux ?

LE MARQUIS.

Si j'en faiſois de bons, ſi je pouvois le croire,
De les montrer je ferois gloire.
Il n'appartient qu'aux ſots de rougir des talens.
Mais, par malheur, les miens ſont ſi méchans,
Qu'après les avoir faits, ſouvent je les déchire,
Et qu'à moi ſeul j'ai le front de les lire.

CIDALISE.

Pour ſi mal réuſſir vous avez trop de goût,
Et je ne vous crois point du tout.
Vos vers ne reſtent point dans une nuit profonde.
Vous en faites pour tout le monde ;
Pour vos amis ſur tout.

LE MARQUIS.

Je vous l'avouë ici.
Pour un ami j'ai fait ceux-ci ;
Mais j'avois juré de le taire,
Et de vous en faire un ſecret,
Quoique vous en ſoyez l'objet.

CIDALISE.

Qui, moi ? Je ſuis l'objet de ce miſtere ?
Nouvelle raiſon pour les voir.
Ma curioſité n'en devient que plus vive.

LE MARQUIS.

Les voilà, puiſqu'enfin vous voulez les avoir.
Sans cet incident qui m'arrive,
Votre main par un autre eût dû les recevoir.

CIDALISE.

Et par qui donc ?

LE MARQUIS.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre,
C'étoit par la main de Léandre.

CIDALISE.

De Léandre !

LE MARQUIS.

De lui. Je n'ai fait ſimplement
Que rimer ce qu'il penſe, ou plûtôt ce qu'il ſent.

CIDALISE.

J'entens. C'eſt de ſa part une galanterie.

LE MARQUIS.

Oh ! C'eſt mieux que cela ; jugez-en, je vous prie.

CIDALISE *lit.*

Depuis le tems que je vous vois,
Je languis en ſecret, je brûle, je ſoupire :
Si je pouvois vous en inſtruire,
Et me rencontrer ſeul avec vous une fois,
L'aveu ſoulageroit l'horreur de mon martire.
Mais vous n'étes jamais ſans témoin un inſtant ;
Et mon ſupplice eſt accrû doublement,
Par la crainte de vous le dire,
Et la difficulté d'en trouver le moment.
(*après avoir lû.*)
C'eſt un aveu d'amour en forme tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Comment le trouvez-vous ?

CIDALISE.

Exceſſivement tendre.
Mais le jour l'autoriſe, & le lieu le permet,
Et comme un ſimple jeu je ſens qu'il faut le prendre.

LE MARQUIS.

Non, Léandre, pour vous, ſent un amour parfait
Qui ne bleſſe point votre gloire.

CIDALISE.

Marquis, vous badinez, & je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vous proteſte ici qu'il eſt, de vos beaux yeux,
Epris au point qu'il n'en dort point, Madame.
Son amour eſt prodigieux;
Et puiſque votre cœur eſt inſtruit de ſa flâme,
Trouvez bon que mes ſoins intercedent pour lui.
Parlez; qu'en ſa faveur votre bouche prononce:
J'oſe, à titre d'ami, preſſer votre réponſe.
Songez bien que ſa vie en dépend aujourd'hui.

CIDALISE.

Ses feux ſont moins ardens, votre bouche exagere.

LE MARQUIS.

Je n'exagere point; il en mourra, d'honneur,
Pour peu qu'à ſon amour votre arrêt ſoit contraire.

CIDALISE.

Mais quand on aime tant la ſœur,
On ne veut point la mort du frere.

LE MARQUIS.

Ah! Je cours, à Léandre, apprendre ſon bonheur.
Quels ſeront ſes tranſports! Mais je le vois paroître.

SCENE V.

LE MARQUIS, CIDALISE, LEANDRE.

LE MARQUIS.

Vien, ton amour, Léandre, est bien plus avancé,
Bien plus heureux qu'il ne croit l'être.
L'aimable objet qui l'a fait naître,
En est instruit sans en être offensé.
Sa bonté, qui plus est, te permet l'espérance.
Mon zele avoit promis de garder le silence;
Mais ces vers surpris dans mes mains,
Ont trahi le secret de tes feux clandestins.
Loin de t'être fatal, l'incident t'est propice;
Et j'ai tant fait, par mon empressement,
Qu'on vient de s'expliquer très-favorablement.
Adieu. J'ai, d'un ami, rempli pour toi l'office;
Et c'est à toi, presentement,
De t'acquitter de celui d'un amant.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LEANDRE, CIDALISE.

LEANDRE.

JE voudrois fort vous cacher ma ſurpriſe ;
Mais le Marquis me charge, aimable Cidaliſe,
D'un rôle, qu'aujourd'hui, quoiqu'il ſoit des plus doux,
Je ne m'attendois pas de jouer près de vous.

CIDALISE.

Un tel diſcours à rien ne vous engage,
Et ne doit point étonner vos eſprits :
Je n'ai reçû, Monſieur, que comme un badinage
Les vers galans que le Marquis,
En ſecret, à votre priere,
Vient, pour vous, de mettre en lumiere
Dans ce Bois où je l'ai ſurpris.

LEANDRE.

La vérité m'oblige de vous dire
Qu'il ne les a pas faits pour moi,
Et ſon diſcours a dû produire
L'étonnement où je me voi.
Pour faire des vers de commande ;
Je n'ai jamais recours à la veine d'autrui ;
Et j'ai, ſans vanité, l'aiſance la plus grande
D'en faire, quand je veux, tout auſſi mal que lui.
Il a, j'en ſuis certain, travaillé pour ſon compte ;
Car ce matin, du feu qui le ſurmonte,

Puisqu'il faut l'avouer, il m'a lui-même instruit.
CIDALISE.
Mais pourquoi donc, Monsieur, ne me l'a-t'il pas dit?
LEANDRE.
C'est, de sa part, une mauvaise honte,
Ou plûtôt un travers, un caprice maudit.
En voyageant, Madame, il s'est gâté l'esprit.
De tant de Nations les divers caracteres
Ont à tel point brouillé le sien,
Que dans ses sentimens, comme dans ses manieres,
On a beaucoup de peine à le démêler bien.
Il a, du fin Italien,
Pris les détours, & l'art impénétrable,
Et de l'Anglois indéchifrable,
La singularité qui ne ressemble à rien.
CIDALISE.
Il est vrai que son air, quoiqu'il n'ait rien qui choque,
Et qu'il prévienne même, est pourtant équivoque;
Et qu'à le bien envisager,
Il a, quoique François, un vernis étranger.
LEANDRE.
Comme il craint d'être au ton des autres,
Par un de ses rafinemens,
Il n'a fait, sous mon nom, parler ses sentimens,
Que pour mieux pénétrer les vôtres;
Que pour voir, sans risquer, (le tour est bien conçu)
Comment un tendre aveu seroit de vous reçu.
CIDALISE.
Mais s'il eût agi pour lui-même,
M'eût-il pressée avec tant de chaleur
D'être sensible à votre ardeur?
LEANDRE.
Eh, c'est cette chaleur extrême

Qui doit précisément vous prouver aujourd'hui
Que, sous le nom d'un autre, il vous parloit pour lui.
D'un ami, Cidalise, à quelque point qu'on l'aime,
Avec moins de transport on se montre l'appui.
Si je l'avois chargé des vers qu'il vient de faire,
Moi-même qui suis éclairci
Qu'ils ont eu le don de vous plaire,
A le désavouer m'obstinerois-je ici?
Je ferois, en votre présence,
Briller plûtôt ma joie, & ma reconnoissance.
Mais j'abuserois vos esprits;
Et je pense trop bien, je suis trop galant homme;
Pour usurper un droit qu'un autre s'est acquis.
J'aurois trop à rougir, si je volois la pomme
Que votre belle main doit donner au Marquis.

CIDALISE.

Mais dans ses procédés j'ai peine à le comprendre;
Et s'il vouloit la recevoir,
Il se déclareroit sans plus long-tems attendre.

LEANDRE.

Il se déclarera ce soir;
Et s'il retarde, au fonds, c'est pour mieux vous surprendre,
Ou pour suivre, plûtôt, cet esprit singulier
Dont je vous ai parlé, qui lui fait toujours prendre
Un chemin tout particulier.
Faites-moi l'honneur de m'en croire;
Par vos attentions ménagez cet amant:
Vous y trouverez sûrement
Votre fortune & votre gloire.

CIDALISE.

Ma fortune!

LEANDRE.

Oui, vraiment, je vous parle en ami.
Un jeune homme amoureux n'aime pas à demi.
L'eſprit d'une Maîtreſſe habile
Tourne ſon cœur & ſes vœux à ſon gré;
Rend, par ſon art, chaque moyen facile;
Et le conduit à l'himen par dégré.
Faites réflexion ſur cet avis utile.

CIDALISE.

Je commence à vous croire, & j'en profiterai.

LEANDRE.

Par inclination, moi, je vous aiderai.
Je vous conſeille bien, & vous gagnez au change.
Le Marquis eſt mieux fait & plus riche que moi.
Si vous le voulez bien, vous obtiendrez ſa foi.
Je vous fais compliment, Madame de Florange.

CIDALISE.

Je n'oſe me flatter ſi-tôt d'y parvenir.

LEANDRE.

Oh! Vous y parviendrez, charmante Cidaliſe.
Mais à propos, je dois vous avertir
Que ma ſœur vous attend chez la jeune Marquiſe,
Pour aller voir les petits Hollandois.
Ils ſont charmans; je les connois.

CIDALISE.

Ils ſont ici!

LEANDRE.

Leur troupe arrive;
Et chacun, à la voir, montre une ardeur très-vive.

CIDALISE.

J'en fais autant. Adieu. J'y vole de ce pas.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

LEANDRE *seul.*

BOn, je l'envoye où ma femme n'est pas.

SCENE VIII.

LEANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

EH bien, es-tu, mon cher, content de ta Maîtresse?
En beau chemin j'avois mis ta tendresse.
Parle. T'en es-tu bien tiré?

LEANDRE.

Je t'ai payé du même zele.

LE MARQUIS.

Te voilà, par mes soins, son Amant déclaré:
Il est de ton honneur de servir cette Belle.

LEANDRE.

Va, j'ai plus avancé tes affaires près d'elle.
Tu n'as lié, pour moi, qu'un simple amusement.

LE MARQUIS.

J'ai, Léandre, entre vous formé l'engagement
D'un amour sérieux, d'une parfaite flâme.
J'en ai fait ta Maîtresse, ayant droit sur ton ame.

LEANDRE.

Mes nœuds ont plus de force & de ſolidité;
Car je dois en faire ta femme,
Et vous unir tous deux à perpetuité.

LE MARQUIS.

Oh! ne badinons pas!

LEANDRE.

Je l'ai deſabuſée
Entierement ſur mon ſujet.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LEANDRE.

Et j'ai parlé ſi-bien en ta faveur, Marquis,
Qu'elle croit ton ame embraſée.

LE MARQUIS

Ah! le tour eſt perfide! Et tu vas m'engager....

LEANDRE.

Pour la nôce, mon cher, tâche de t'arranger;
Car déja de ta part j'ai porté la parole.

LE MARQUIS.

Morbleu! Cela ne ſe fait pas;
Et je vais avoir ſur les bras
Plus que jamais cette importune folle.

LEANDRE.

Tu n'as qu'à l'épouſer pour ſortir d'embarras.

LE MARQUIS.

Peux-tu porter ſi loin? Et dans la circonſtance....

LEANDRE.

Je ſuis toûjours outré dans ma reconnoiſſance.
Quand on veut me donner, puiſqu'il faut parler net,
Des Maîtreſſes à moi, ſans avoir mon ſuffrage;
Je donne ſur le champ, c'eſt toûjours mon uſage,
Des Femmes malgré qu'on en ait.

LE MARQUIS.

En me rendant un si mauvais office,
Tu n'en peux esperer aucune utilité.
Au lieu qu'à mon dessein si tu t'étois prêté,
J'aurois pû, de ce jeu, tirer un grand service.
C'étoit le moïen d'écarter
La personne qui m'est nuisible.
Va, renouë au plutôt.

LEANDRE.

Cesse de t'en flatter.
Je te l'ai déja dit, la charge est trop pénible.

LE MARQUIS.

Puisque tu ne sçaurois feindre de soupirer
Pour cet objet commun de notre antipathie;
Faisons mieux tous les deux. Lions une partie
Pour hâter son départ, & pour nous délivrer
De sa fâcheuse compagnie.

LEANDRE.

A ce projet, taupe de tout mon cœur!

LE MARQUIS.

Pour mieux conduire l'entreprise,
A nous prêter la main, engageons le Docteur.

LEANDRE.

Oüi, comme, pour un rien, l'esprit de Cidalise
Prend l'allarme sur sa santé,
Un Médecin sur elle a grande autorité.
Mais est-il en état de nous rendre service?

LE MARQUIS.

Oüi, sa recette a réussi très-fort,
Il s'est au mieux trouvé du Champagne propice;
Qui chez lui, du Bourgogne, a réparé le tort.
Pour l'engager à cet office,
Je cours le joindre, & je reviens après.

Te faire part de nos projets.

LEANDRE.

Je t'attens; pars donc au plus vîte.

LE MARQUIS.

Léandre, avant que je te quitte;
Il me reste à te demander
Un plaisir que tu peux aisément m'accorder:
Pour mon répos il est de conséquence,
Et tu n'y dois avoir aucune repugnance.

LEANDRE.

Di, quel plaisir?

LE MARQUIS.

Tien, prens cela.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS

C'est pour ta sœur une Lettre,
Que tu lui rendras.

LEANDRE.

Non, je ne puis la remettre.

LE MARQUIS.

Je t'en prie. Elle vient. Saisi ce moment-là.

(*Il sort vîte.*)

SCENE IX.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Dites-moi, quel papier tenez-vous là, Léandre?

LEANDRE.

Mais c'eſt, ma femme, un Billet doux
Que le Marquis, ici, m'a chargé de vous rendre.

LA COMTESSE.

Mais, la commiſſion eſt charmante pour vous.

LEANDRE *lui préſentant le Billét.*

Fidélement, je m'en acquitte :
Vous l'allez lire, ſans tarder,
Pour y répondre encor plus vîte ;
Et d'un ton à ne pas devoir l'intimider ;
Car je dois, de ſa part, vous le recommander.
Son inſtance vraïment n'a pas été petite ;
Et c'eſt une faveur qu'il lui faut accorder.

LA COMTESSE.

Il doit fort ſe loüer de votre complaiſance,
De votre zéle à le ſervir,
Et vous devez auſſi lui faire ce plaiſir,
Et par juſtice, & par reconnoiſſance.
Puiſqu'il compoſe & donne en votre nom
Des Vers galans à Cidaliſe,
Et qu'il ſert d'Emiſſaire à votre paſſion,
Vous pouvez vous charger, cette peine eſt bien priſe ;
De me faire accepter un Billet de ſa part ;
Il mérite trop cet égard.

LEANDRE.

Quoi ! Sérieuſement vous êtes dans l'idée
Que le Marquis a fait ces Vers pour moi ?

LA COMTESSE.

Oüi, j'en ſuis très-perſuadée.

LEANDRE.

Pouvez-vous penſer....

LA COMTESSE.

Je le doi.

Quand le Marquis tout haut lui-même le déclare ;
Le bruit de cet amour eſt ſi fort répandu
Que tout Forge en eſt convaincu.
LEANDRE.
Ce bruit injuſte autant qu'il eſt biſarre
Me fâche beaucoup en ſecret,
Puiſqu'il fait une injure à mon amour parfait :
Mais d'un autre côté, je l'avouë, il me charme ;
Puiſque votre eſprit s'en allarme,
Et qu'il m'eſt, de vos feux, un garant des plus doux.
Je ſuis ſûr d'être aimé, votre cœur eſt jaloux ;
Le mien en eſt ravi : rien n'égale ſa joïe ;
Devant vous ſans reſerve, il faut qu'il la déploïe.
LA COMTESSE.
Je ſens à ce diſcours redoubler mon dépit ;
Mon eſprit n'en eſt plus le maître.
LEANDRE.
Ne craignez pas de le faire paroître :
A mes yeux il vous embellit ;
Oui, chez-vous il devient une grace piquante.
LA COMTESSE.
Léandre, finiſſez ! Car je ſens qu'il augmente.
LEANDRE.
Plus vous m'en ferez voir, plus vous ſerez charmante.
LA COMTESSE.
Sçavez-vous bien, Monſieur, que ſi j'oſois,
Sincerement je vous battrois ?
LEANDRE.
Si je ſuivois ma fantaiſie,
Pour moi, de tout mon cœur, je vous embraſſerois :
A votre égard, contentez votre envie ;
Vos coups ſeront pour moi d'un goût flatteur ;
Et d'une douceur infinie.

LA COMTESSE.
Ah! Par ce regard ſéducteur,
Malgré-moi, je ſuis attendrie!
Puis-je l'être pour un ingrat
Qui bien loin qu'il ſe juſtifie
Du crime de m'avoir trahie,
De mon courroux vient exciter l'éclat?
Et pour combler l'inſulte, il en joüit encore!
LEANDRE.
Madame, il eſt vrai, j'en joüis;
Mais en époux qui vous adore,
Et qui, de vos tranſports, ſent vivement le prix;
J'en joüis en époux, qui loin d'être capable
De ſentir pour une autre une nouvelle ardeur,
N'eſt malheureux au fonds du cœur
Que pour vous trouver trop aimable.
LA COMTESSE.
Si véritablement vous n'étiez point coupable,
Vous vous ſeriez déja juſtifié, Monſieur.
LEANDRE.
Fixez vos yeux ſur moi, mon épouſe adorable:
Là regardez-moi donc, mais regardez-moi bien,
Votre œil ſera payé de cette complaiſance;
L'amour que vous voyez éclater dans le mien,
Vous prouve ſeul mon innocence.
LA COMTESSE.
Les yeux? Garants trompeurs, dont rien ne me répond.
Les plus tendres en apparence,
Sont bien ſouvent les plus traîtres au fonds,
Je veux des raiſons convaincantes.
Faites-moi voir par des preuves parlantes...
LEANDRE.
Le fait ſuffit lui ſeul pour vous déſabuſer.

Sçachez que le Marquis avoit fait pour vous-même,
Les Vers dont faussement, je me vois accuser;
Mais comme Cidalise incommode à l'extrême,
Et faite en tout pour troubler les Humains,
Les a surpris & saisis dans ses mains,
Il a dit, pour cacher le fonds de ce Mystere,
Que je l'avois pour elle obligé de les faire;
Voilà l'occasion, la source de ce bruit.

LA COMTESSE.

Ah! Je respire à ce récit!
Cependant Cidalise est jeune, elle est aimable,
Et cet objet....

LEANDRE.

Ne peut rien sur mes vœux;
Dès qu'on a le talent de se rendre fâcheux,
On n'a jamais celui d'être agréable.
Je ne puis rencontrer son aspect importun,
Sans sentir dans mon ame une révolte extrême;
Je la hais... Comme je vous aime:
C'est dire autant qu'on peut haïr quelqu'un.

LA COMTESSE.

Présentement, que je la hais moi-même!
Que je souhaite son départ!

LEANDRE.

Vos vœux seront bien-tôt remplis à cet égard.
Il n'est point de moïen que notre esprit n'emploïe.
Nous sommes tous ligués pour la faire partir,
Et nous avons pour Chef....

LA COMTESSE.

Qui?

LEANDRE.

Monsieur de la Joïe.

LA COMTESSE.

Mon Médecin?

LEANDRE.

Lui-même, & je le vois venir.

SCENE X.

LEANDRE, LA COMTESSE, Mr. DE LA JOIE.

LEANDRE *à Mr. de la Joie.*

EH bien, mon cher Docteur, avez-vous vû Florange ?
Sçavez-vous ſon deſſein ? L'avez-vous concerté ?

Mr. DE LA JOIE.

Oüi, j'ai plus fait. Je l'ai, Monſieur, executé ;
Et déja pour partir Cidaliſe s'arrange.

LEANDRE.

Executé ſi-tôt !

LA COMTESSE.

Quoi ? Cidaliſe part !
Par quel moïen ? ....

Mr. DE LA JOIE.

Par un trait de mon art ;
Ou plutôt de ſon caractere.
J'ai reveillé l'effroi qu'elle a pour ſa ſanté,
Et qui la rend ſouvent malade imaginaire ;
Et j'ai fortement excité
En même tems ſa curioſité,
Qui, de ſes actions, eſt le guide ordinaire ;
Et qui la porte avec rapidité

Vers les fêtes d'éclat, & vers la nouveauté.
Celle du jour, & qu'on dit la plus belle,
Toûjours la détermine & l'emporte chez elle.
Sur ces deux pivots là, je me suis appuïé;
J'ai fait d'abord le surpris à sa vuë,
Et sur sa pâleur prétenduë,
Je me suis beaucoup récrié,
Prononçant d'un air effraïé,
Qu'il faut partir de Forge à l'instant sans réplique,
Sous peine d'être pulmonique :
Que le danger est grand, bien plus qu'elle ne croit,
Que le Fer regne trop dans son eau métallique,
Et que de ce fatal endroit,
L'air est ferrugineux, l'air est vitriolique,
Mille fois plus encore que l'onde qu'on y boit.
A ces grands mots qui sont pour elle un coup de foudre,
Elle a sincerement pâli.

LEANDRE.

Mais l'air ferrugineux me fait frémir aussi.

Mr. DE LA JOIE.

Pour achever de la resoudre,
Et l'engager à partir sur le champ,
Je mêle les plaisirs à cet éfroi pressant.
Je parle de Paris, je lui vante la fête
Qu'avec tant de pompe on apprête.
J'ajoûte qu'elle occupe & la Ville & la Cour:
Que rien n'approchera de sa magnificence :
Qu'elle doit réunir mille jeux, tour à tour,
Et que, de toutes parts, on vole en affluence,
Pour se trouver à ce beau jour.
Je finissois la frase à peine,
Qu'elle s'écrie : Ah! Je voudrois la voir.

La Marquiſe, chez qui j'ai joué cette ſcéne,
Dit qu'elle doit partir ce ſoir;
Qu'elles feront enſemble le voyage;
Et lui fait offre, poliment,
D'une place en ſon équipage.
Cidaliſe l'accepte avec empreſſement;
Et ſon eſprit, rempli de la brillante image,
De tant de jeux divers que j'ai peints vivement,
De la terreur paſſe à l'enchantement.
Les fêtes de Paris obtiennent l'avantage;
Les nôtres, qui, pour elle, avoient tant d'agrément,
Ne ſont plus, à ſes yeux, que des Bals de Village.

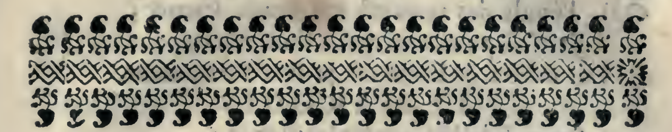
LA COMTESSE.

Vous nous obligez tous de nous en délivrer.
(Elle regarde tendrement Léandre.)
Elle ne donne pas le tems de reſpirer.

M. DE LA JOIE.

Venez donc, à partir, l'inviter au plus vîte:
Je ſuis, préſentement, ſûr de la réuſſite:
Contre tous les Fâcheux mon art dois conſpirer:
Dans la ſociété, cette peſte maudite
Conduit toujours l'Ennui, le Chagrin, après ſoi:
Poiſons de la Santé, ſupplices de la Vie,
Et peres de la Maladie,
Le plus preſſant devoir, & le premier emploi
D'un Eſculape tel que moi,
Eſt d'en purger la Compagnie,
Et d'extirper ce mal de bonne foi.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS.

POur le coup, je respire, & la voilà partie.
Je ne puis retenir les transports de mon cœur;
Et mille fois je vous en remercie.
C'est vous, mon cher, mon aimable Docteur,
A qui je dois ce bien, dont mon ame est ravie.
De cet heureux départ vous avez tout l'honneur :
Je pourrai, sans témoin, parler à la Comtesse;
Et je pourrai, dans l'ardeur qui me presse....
Mais ma bouche en dit trop, & devroit cacher mieux
Un secret....

M. DE LA JOIE.

Sur ce point que votre crainte cesse,
Elle ne me dit rien que mon art ne connoisse :
J'ai lû, depuis long-tems, ce secret dans vos yeux;
Les maux, dont j'ai, d'abord, le plus de connoissance,
Sont ceux qui, dans le cœur, cachent leur résidence,
Et qui, dans les regards, vont se peindre en naissant.

Oui, l'étude des yeux est ma grande science;
Et c'est pour moi qu'ils sont exactement
Le vrai miroir de l'ame où je lis couramment.

LE MARQUIS.

Soyez fidelle à garder le silence;
Autant qu'à deviner vous êtes pénétrant.

M. DE LA JOIE.

C'est notre devoir le plus grand,
Dont jamais rien ne nous dispense:
Un Médecin doit être un discret confident.
Pour qu'en moi votre cœur ait plus de confiance,
Je mets l'Amour au rang des maux secrets
Dont nous faisons serment de ne parler jamais.

LE MARQUIS.

Je voudrois bien vous prier de me dire,
Vous, qui, dans les regards, avez le don de lire,
Ce que vos yeux ont découvert
Dans ceux de la Comtesse?

M. DE LA JOIE.

Oh! Ses yeux, que j'admire,
Sont un vrai labyrinte où tout mon art se perd.

LE MARQUIS.

Comment donc! Vos clartés sont en défaut pour elle?

M. DE LA JOIE.

La chose ne doit pas vous surprendre si fort;
Car, dans les yeux d'un homme, on lit sans nul effort;
Chaque trait est lisible, & peint au vrai son ame:
Mais, Marquis, dans l'œil d'une femme,
Les caractéres sont brouillés
Au point, qu'il faut un an de soins bien redoublés,
Et d'étude continuelle,
Avant qu'on les ait démêlés.
Encore, bien souvent, aux regards de la Belle,

Sommes-nous lourdement trompés ;
Et, quand elle eſt, ſur-tout, ſage & ſpirituelle,
Les plus fins y ſont attrapés :
Vous ſavez, comme moi, que la Comteſſe eſt telle.

LE MARQUIS.

Vous auriez, par votre ſavoir,
Dû, tout au moins, appercevoir
Quelque petite & légere étincelle.

M. DE LA JOIE.

Puiſqu'il faut vous en faire un rapport bien fidelle,
Je n'ai rien vû, Monſieur, à force de trop voir:
Vingt ſentimens divers ſont écrits, pêle mêle,
Dans ſes beaux yeux que je ne comprens pas,
Et qui n'offrent aux miens qu'un galimatias:
On y voit de l'indifférence,
Et de la ſenſibilité ;
De la douceur, de la fierté,
Qui contraſtent d'intelligence;
De l'Amour qui ſe traveſtit,
Et qu'on prendroit, à ſon habit,
Pour la Sageſſe ou la Prudence.

LE MARQUIS.

De l'Amour, dites-vous ? Quel ſeroit mon bonheur,
Si, dans ſon ame, il avoit pris naiſſance,
Et que d'un feu ſi doux je me viſſe l'auteur !

M. DE LA JOIE.

Mais, afin d'y trouver, vous ſeul, votre avantage,
A vos rivaux, donnez, pour lot, Marquis,
L'Indifférence & le Mépris,
Que j'ai lûs dans ſes yeux d'une Beauté ſi ſage;
Et gardez, pour votre partage,
La Senſibilité, la Douceur & l'Amour,
Dont j'ai vû ſes regards s'animer à leur tour.

LE MARQUIS.

J'ai fait d'abord, dans le fond de mon ame,
La même diſtribution.
Si j'en croyois la voix de l'eſpoir qui m'enflâme,
J'affermirois mes ſens dans cette illuſion.

M. DE LA JOIE.

Il faut l'en croire. En vérité conſtante,
On peut changer une ſi douce erreur.
L'eſpérance, Marquis, qui flatte votre cœur,
Eſt juſte autant que ſéduiſante :
Si la Comteſſe eſt aimable & charmante,
Vous étes riche, & propre à vous faire chérir :
Tous deux, à peu près, de même âge.
Moi, qui connois vos maux, je m'offre à les guérir.

LE MARQUIS.

A quel reméde, donc, comptez-vous recourir ?

M. DE LA JOIE.

Mais, au plus ſimple, & du plus grand uſage ;
Au ſpécifique ſûr, topique ſouverain,
Qu'en langage ordinaire, on nomme Mariage,
Et dont l'effet eſt prompt autant qu'il eſt certain.

LE MARQUIS.

Ah ! C'eſt le bien que je ſouhaite,
Comme le ſeul qui peut me rendre heureux ;
Et vous ſerez l'auteur, ſi vous formez ces nœuds,
De ma félicité parfaite.

M. DE LA JOIE.

Mais, pour vous & pour moi je le dois, je le veux :
Comme votre bonheur, ma gloire m'y convie,
L'Hymen, à la rigueur, eſt de notre reſſort.
Plus notre ſoin & notre effort
Travaillent à donner des ſujets à la vie,
Plus nous nous procurons de ſujets pour la mort ;

Ou, du moins, pour la maladie.
Je veux parler à Léandre d'abord :
La Comtesse a pour lui beaucoup de déférence ;
Et jamais frere & sœur ne furent mieux d'accord :
Son zéle est grand pour elle.

LE MARQUIS.

En cette circonstance,
Pour son ami, que n'est-il aussi fort ?
Quoiqu'avec moi, presque dès notre enfance,
Il soit uni d'une étroite amitié,
Et que de mon amour il ait la confidence,
Il n'en a pas plus de pitié.
Je l'ai chargé, tantôt, d'une lettre pour elle,
Je n'en reçois réponse ni nouvelle :
Au lieu de me servir, & de m'en apporter,
Il ne paroît prompt & fidelle,
Qu'au soin marqué de m'éviter.
Voyez-le, cher Docteur ; employez toute chose
Pour le changer en ma faveur ;
Ou bien, tâchez, de sa froideur
A démêler du moins la cause.
Vous possédez l'art séducteur
De persuader, de convaincre ;
Exercez-le pour mon bonheur.

M. DE LA JOIE.

Eût-il un cœur de fer, j'espere de le vaincre.
Vous, cependant, voyez la sœur ;
Pendant que j'agirai vivement près du frere ;
Occupez-vous du soin de plaire,
Et d'attaquer son cœur dans les régles de l'art ;
Faites-lui, de vos feux, l'aveu tendre & sincére.

LE MARQUIS.

C'est ce que je brûle de faire.

Mais sa beauté, de loin, vient frapper mon regard.
Elle est seule. Partez. Allez joindre Léandre :
Et moi, pour m'expliquer, sans plus long-tems attendre,
Je vais mettre à profit ce bienfait du hazard.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Après huit jours de peine, inutilement prise,
Enfin, Madame, enfin le sort me favorise :
Je trouve cet instant si doux, si souhaité,
Où je puis vous parler seul, avec liberté :
J'ai mille choses à vous dire,
Qu'à tout autre qu'à vous je ne puis confier ;
J'attendois, pour vous en instruire,
Cet entretien particulier.

LA COMTESSE.

Est ce un récit de vos voyages ?
Je vais l'entendre avec plaisir ;
Il doit, Monsieur, amuser, réjouir,
Et présenter aux yeux de riantes images.

LE MARQUIS.

Madame, mon récit est plûtôt sérieux,
Il vise au pathétique.

LA COMTESSE.

Il est donc merveilleux.
Auriez-vous abordé dans des Pays sauvages ?
Ou seriez-vous tombé dans la captivité ?

LE MARQUIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez point fait de naufrages ?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

C'est donc au trajet de Calais ?

LE MARQUIS.

C'est, si j'ose risquer le terme,
En France même, en terre ferme.

LA COMTESSE.

Monsieur le Voyageur, ah ! je vois, à ces traits ;
Que vous vous égayez.

LE MARQUIS.

Non, je ne mens jamais.
J'ai fait naufrage en France, & je m'y vois esclave :
Mais, loin que je m'en plaigne, & loin que je les brave,
Je chéris, je respecte, & j'adore mes fers.
De la personne que je sers
Apprenez donc le nom, que je ne puis plus taire ;
Tout me fait une loi de vous en informer :
Près d'elle votre appui me devient nécessaire.
C'est, puisqu'il faut vous la nommer . . . .

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE.

JE reviens vous causer une aimable surprise,
Comtesse ; J'ai tant fait auprès de la Marquise,
Que son départ est remis à demain.

LE MARQUIS *à part.*

Où suis-je ? Juste Ciel ! Je revois Cidalise !
Je me meurs ! C'est un coup de mon astre malin.

CIDALISE *à la Comtesse.*

Partagez donc ma joie, & prenez l'air serein.

LA COMTESSE.

Je la partage aussi dans cette circonstance.
Vous revenez, je parle en bonne foi,
Dans l'instant que j'avois regret à votre absence,
Et que je souhaitois de vous voir près de moi.

CIDALISE.

Que j'en ai de plaisir & de reconnoissance !
Je ne puis l'exprimer.

LA COMTESSE.

Vous ne m'en devez point.
Je ne considerois que moi seule en ce point.

CIDALISE.

De votre accueil je suis flattée ;
Mais je suis très-surprise, & presque révoltée
Du froid silence du Marquis.

Loin qu'en me revoyant il marque de la joie ;
Sur son front étonné, le chagrin se déploie,
Et vient glacer tous mes esprits.

LE MARQUIS.

Pardonnez, belle Cidalise,
Votre prompt retour m'a surpris :
C'est l'étonnement où je suis
Qui l'arrête, ou qui la déguise.
Je crains, d'ailleurs, pour vous, s'il faut que je le dise,
Vous exposez votre santé.

CIDALISE.

Pour être un jour de plus avec ma bonne amie,
J'exposerois ma propre vie.

LE MARQUIS.

Vous la risquez aussi. Vous sçavez...

CIDALISE.

Je l'oublie.

LE MARQUIS.

Vous allez vous brouiller avec la Faculté.

CIDALISE.

Ne m'entretenez, je vous prie,
Que de Bal, de plaisirs qui flattent seuls mon goût.
Je n'en vais perdre aucun, & je serai de tout.
Parlons à present de la fête
Qui fait l'objet de tous mes vœux.
Puisqu'aujourd'hui, par votre ordre, on l'aprête,
Faites-en, près de moi, les honneurs un peu mieux.
Dites-moi, tout au moins, que votre ame est ravie
Que j'augmente, ce soir, la bonne Compagnie
Qui doit composer votre Bal.

LE MARQUIS.

Vous en serez l'ornement principal.
Mon compliment est très-sincere:

CIDALISE.

Les mots en ſont flatteurs ; mais le ton ne l'eſt guere ;
Et vous les prononcez avec un phlegme Anglois
Qui m'afflige, & me déſeſpere.
Mais je vous le pardonne ; entre nous, je connois
La ſingularité de votre caractere ;
Et, qui plus eſt, Marquis, je commence à m'y faire.

LE MARQUIS.

Pardonnez, mais en nous toujours l'extérieur,
Quelque effort que nous puiſſions faire,
Se ſent de la contrainte, où ſe trouve le cœur.
Je ne puis plus long-tems vous cacher ce miſtere ;
Et mon état preſent eſt tel,
Qu'il cauſe à tous mes ſens obligés de ſe taire,
Un ſupplice continuel.

CIDALISE.

Pour adoucir un tourment ſi cruel,
Parlez, Monſieur, parlez ; c'eſt un bien néceſſaire.

LE MARQUIS.

Dans le moment que vous avez paru,
J'étois prêt d'implorer les bontés de Madame ;
Et de nommer l'auteur des peines de mon ame.

CIDALISE.

Je vous ai donc interrompu ?

LE MARQUIS.

Oui, devant vous, je n'ai plus ſçû que dire ;
Et mon embarras s'eſt accru.

CIDALISE.

Nous ne formons qu'une ame, & vous pouvez l'inſtruire.
Que je ne vous arrête pas.

LA COMTESSE *à Cidaliſe.*

A votre vûë il ſe ſent interdire,

Vous augmentez son embarras.
Monsieur s'explique assez, ce discours doit suffire ;
Il paroît très-clair à mes yeux,
Ma chere, & vous devez l'entendre encore mieux.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Je vois à vos regards que la chose est obscure,
Et je dois l'exprimer avec plus de clarté.

LA COMTESSE.

Il n'est pas mal qu'il regne un peu d'obscurité.

LE MARQUIS.

Non, je dois m'affranchir d'une gêne si dure ;
Ma raison m'autorise à cette liberté.
Eh! Qu'ai-je à craindre, en cette conjoncture,
Quand mes sens sont reglés, & mes desseins conduits
Par la vertu, l'honneur, l'estime & la droiture ?
Je n'espere qu'en vous dans l'état où je suis ;
Madame, ayez pitié des peines que j'endure.

LA COMTESSE.

Votre amour à présent n'a plus rien de suspect.
Puisqu'il est suivi de respect,
Et que vous desirez que mon secours l'appuie,
Je vous promets mes soins auprès de mon amie.

CIDALISE.

Comtesse, épargnez-moi, vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Non, ne rougissez pas. La Comtesse s'abuse.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce détour, quand je veux vous servir ?

CIDALISE.

Il est dans son génie. Aisément je l'excuse.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Mon Billet, si vous l'avez lû,
Madame, a dû mieux vous instruire.

LA COMTESSE.

Je ne sçai pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

LE MARQUIS.

Léandre, je le vois, ne vous l'a pas rendu.

LA COMTESSE.

Je vous laisse, Marquis, avec Mademoiselle;
Votre cœur s'expliquera mieux,
Quand vous serez seul avec elle.

LE MARQUIS.

Non, ayez la bonté de rester en ces lieux.
Votre frere à propos vient s'offrir à mes yeux;
Je lui veux devant vous, daignez me le permettre,
Demander compte de ma Lettre.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

Di moi, je t'en serai tout-à-fait obligé;
Qu'as-tu fait du Billet dont je t'avois chargé?

LEANDRE *bas.*

Tais-toi donc.

LE MARQUIS.

Instruis moi.

LEANDRE *bas.*

Tu manques de prudence.

LE MARQUIS.

Non. Parle haut.

LEANDRE *bas.*

Ce n'eſt ni le lieu ni le tems.

LE MARQUIS.

C'eſt le tems & le lieu de rompre le ſilence;
Et ta diſcrétion ſe montre à contre-tems:
Il faut devant ta ſœur que ta bouche s'explique.

LEANDRE.

Tantôt.

LE MARQUIS.

Non. A préſent. Mauvaiſe politique.

LEANDRE *bas.*

Tu t'en repentiras, ſi tu me fais parler.
En ami, je te le déclare.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir ton procedé biſarre!
Mais au point où j'en ſuis, rien ne me fait trembler.
Parles, quoiqu'il en ſoit.

CIDALISE.

Mais, puiſqu'il veut, Léandre;
Que vous éclairciſſiez la choſe devant nous,
A ſon deſir vous devez condeſcendre;
C'eſt un ſecret, pour moi, que je brûle d'apprendre;

LEANDRE.

J'ai tort de n'avoir pas rendu ſon Billet doux.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le rendre?

LEANDRE.

Appaiſe ton courroux.

CIDALISE.

C'eſt un ſoin que jamais un bon ami, n'oublie.

LEANDRE.

Mademoiſelle, excuſez, je vous prie,
Je vous l'aurois rendu, puiſqu'il étoit pour vous;

Mais j'ai cru franchement que vous étiez partie.

LE MARQUIS.

Ah! Quelle trahison! Je reste confondu.

CIDALISE.

Pour l'oubli d'une Lettre, il paroît éperdu!
Mais ce jeune homme a des manieres,
Et des façons d'agir toutes particulieres.

LEANDRE *à Cidalise.*

Le Billet vous sera fidélement rendu;
Et vous ne perdrez rien, pour avoir attendu.

LA COMTESSE *à Cidalise.*

Je vous l'avois bien dit, que vous étiez aimée,
Je vous en félicite, & j'en suis très-charmée.

LE MARQUIS.

Madame, encore un coup, votre esprit est déçû:
Impitoïablement, votre frere me joüe.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis.. Vous voilà convaincu;
Et de votre choix je vous loüe.

(Elle s'en va.)

CIDALISE.

A ce tendre Billet que je dois recevoir,
Si vous voulez que je fasse réponse,
Il faut me l'envoïer ce soir;
Je pars demain, je vous l'annonce;
Et vous risquez, Marquis, de ne plus me revoir.

(Elle suit la Comtesse.)

SCENE V.

LE MARQUIS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

DEs la pointe du jour, ah! Fuſſes-tu partie
Pour ne plus te montrer à mes yeux, de ta-vie!
Dans la peine où je ſuis, je ne me verrois point!
Et toi, cruel ami, parle. Juſqu'à ce point,
As-tu pû, contre moi, pouſſer la raillerie?
Devant ta ſœur, encor, tu vas me deſſervir.

LEANDRE.

Tu m'y forces toûjours toi-même;
J'ai pris ſoin de t'en avertir:
C'eſt un acharnement qui me fait trop ſouffrir.

LE MARQUIS.

Mais enfin, à ta ſœur, par quel caprice extrême
Ne pas rendre ma Lettre?

LEANDRE.

Oh! C'eſt ta faute à toi,
D'avoir voulu m'en charger malgré moi.
Je t'ai marqué ma repugnance,
Pour m'acquitter de cet emploi;
Mais, loin de m'écouter, tu m'as fait violence,
Et tu m'as mis par ta cruelle inſtance,
Dans la neceſſité de tromper ton ardeur.

LE MARQUIS.

Mais Léandre, d'où vient, à me ſervir près d'elle

La répugnance de ton cœur ?
Inſtruite de mes feux, ton amitié fidelle
Devroit plutôt parler en ma faveur.

LEANDRE.

Sincerement pour toi je m'intereſſe ;
Et ſuis, à te ſervir, extrêmement porté,
Mais, il faut que je le confeſſe,
Malgré ma bonne volonté :
Dans mon chemin je me vois arrêté
Par la barriere inſurmontable
De ce qu'on nomme impoſſibilité.

LE MARQUIS.

Ton ame eſt donc impitoïable ?

LEANDRE.

C'eſt la rigueur du ſort qui contraint, en ſecret,
Mon cœur d'être infléxible en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Mais di-m'en la raiſon.

LEANDRE.

Elle eſt inexplicable.

LE MARQUIS.

Ah ! De mes feux tu te moques toujours
Par ton langage impénétrable.

SCENE

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS *à M. de la Joie.*

Venez, mon cher Docteur, venez à mon ſecours,
Pour fléchir un ami, dont le cruel diſcours
Me ſurprend & me déſeſpere.
Au lieu de ſervir mon ardeur,
Il ſe fait une joie, une étude ſincere
De me nuire auprès de ſa ſœur,
A moi, qui mets ma gloire, & qui mets mon bonheur
A m'unir de plus près, à me voir ſon beau-frere.

M. DE LA JOIE.

Je vais, pour vous, agir avec chaleur:
Je compte, qui plus eſt, ſur un ſuccès flatteur.
Apprenez, cependant, qu'un Courrier vous demande;
Il eſt très-empreſſé. Partez vîte, Monſieur.

LE MARQUIS.

Adieu, je vais ſçavoir ce qu'un pere me mande.
A votre art je me recommande;
Qu'il ſe ſignale en ma faveur.
Faites, à mes deſirs, que Léandre ſe rende.
Si votre effort n'eſt pas plus heureux que le mien;
Je ſuis perdu, mes jours ne tiennent plus à rien.
(Il ſort.)

SCENE VII.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

AH ! Je ſuis effrayé d'une telle menace.
Voulez-vous, dans mes mains, voir mourir votre ami ?
Et me cauſer une diſgrace,
Que j'ai pris ſoin d'éviter juſqu'ici ?
Non, pour le permettre, Léandre,
Votre cœur eſt trop bon, trop ſenſible & trop tendre.
Le remede que je prétens
Apporter à ſes maux preſſans,
Sur la ſanté de tout le monde
Doit influer en même tems ;
Et c'eſt ſur la raiſon que mon eſpoir ſe fonde.
D'un ami, le bonheur certain
Doit vous rendre joyeux, par conſéquent plus ſain.
En rappellant à la lumiere
Son Amant languiſſant, par un oui gracieux,
Votre ſœur doit y gagner la premiere,
Et s'en porter quatre fois mieux.
Une Veuve comme elle, & qui ſe remarie
Avec un Epoux jeune & fait pour les amours,
Doit redoubler de ſanté tous les jours ;
Par la même raiſon, en être plus jolie :
Le plaiſir qu'elle en a, renouvelle ſa vie,
Et de vingt ans, au moins, en prolonge le cours.

LEANDRE.

Votre éloquence eſt merveilleuſe ;
Et votre remede eſt fort bon ;
Mais, du Marquis, la criſe eſt ſi fâcheuſe,
Que je crains pour ſa guériſon.

M. DE LA JOIE.

Dès que vous admettez la bonté du remede,
Vous ne devriez pas douter de ſon effet :
A ſa vertu, Monſieur, il n'eſt rien qui ne cede.

LEANDRE.

Je crains qu'il ne ſoit pas applicable au ſujet.

M. DE LA JOIE.

Applicable au ſujet ! Votre crainte m'étonne.
Quelle eſt donc la raiſon que votre eſprit en donne ?
Je ne puis la comprendre en aucune façon.

LEANDRE.

Je ſçai que dans le fond ma raiſon eſt très-bonne.
Mais elle eſt compliquée ; & je n'ai pas le don
D'expliquer, comme vous, ſur le champ, mes idées :
Dans mon eſprit confus par des brouillards fréquens,
Elles ſont toujours retardées.
Ce n'eſt qu'au bout d'un certain tems,
Et par dégré, qu'elles ſe développent,
Et que, pour les ſaiſir, tous mes eſprits galopent.

M. DE LA JOIE.

Ah ! Vous me payez de jargon,
Moi, de qui le métier eſt d'en payer les autres !

LEANDRE.

Mes ſens, je vous l'ai dit, ſont plus lents que les vôtres ;
Je pourrai, dans un mois, expliquer ma raiſon.

M. DE LA JOIE.

Du Marquis la fiévre eſt preſſante ;
Dans huit jours, au plus tard, elle l'emportera.

Si votre sœur savoit le mal qui le tourmente,
Et le remède heureux que ma main lui présente;
Son ame n'auroit pas cette dureté-là,
Et seroit plus compatissante.

LEANDRE.

Je ne suis pas son maître ; ainsi consultez-la.

M. DE LA JOIE.

Du moins, plus nettement elle s'expliquera.

LEANDRE.

Non, Docteur, dans notre famille,
Nous nous expliquons tous très-difficilement :
Ma sœur a, là-dessus, l'embarras d'une fille.

M. DE LA JOIE.

Je ne dois plus garder aucun ménagement.
Je vais, pour le Marquis, lui parler tout à l'heure :
Il périclite en ce moment ;
Et, sans un prompt secours, je crains fort qu'il n'en meure.

SCENE VIII.

LEANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrêtant M. de la Joie.*

(à Léandre.)
NOn, il n'en mourra pas. Non, malgré ta rigueur;
Et, pour déclarer à ta sœur
Le feu secret qui me dévore,
Va, ce n'est plus toi que j'implore,

Et je n'ai plus beſoin de ta faveur.

M. DE LA JOIE.

Quel changement ſubit ! Et quels diſcours flatteurs !

LE MARQUIS.

Je ſuis autoriſé, par mon pere lui-même,
A lui dire, tout haut, & cent fois, que je l'aime :
Je n'ai plus déſormais à craindre de refus ;
Et je pourrai, du moins, ſans qu'on me contrarie,
Avouer mon amour une fois en ma vie.

LEANDRE.

Apprens-nous le ſujet de ces tranſports confus.

LE MARQUIS.

Oui, mon bonheur eſt au-deſſus
De tous les biens qu'on s'imagine ;
Et la lettre que je reçois
M'apprend que la Comteſſe eſt enfin l'heureux choix
Que ma famille me deſtine ;
Et, qu'au retour des eaux, où j'ai dû la trouver,
Nous formerons ces nœuds que tout doit approuver.
Hem ! Léandre, à préſent que je viens de t'inſtruire,
Que me répondras-tu ?

LEANDRE.

Je n'ai rien à te dire.

M. DE LA JOIE.

Marquis, je vous l'avois bien dit,
Que vous ſeriez heureux : Un projet réuſſit
Toujours ſi-tôt que je m'en mêle.

LE MARQUIS *à Léandre.*

Pour ſurcroît de fortune & de bonne nouvelle,
Mon pere, en même tems, m'écrit
Que ta ſœur a gagné, d'une voix générale,
Son Procès, avec les dépens.

LEANDRE.

Mon cher Marquis, à ces instans,
Ma joie, au moins, à la tienne est égale !

LE MARQUIS.

Elle aura son Arrêt par le prochain Courrier.

LEANDRE.

Mais je dois t'en remercier.

LE MARQUIS.

Je viens de charger sa Suivante
Du soin de l'informer, toute chose cessante;
Que je venois de recevoir
Une nouvelle interessante
Que je brûlois de lui faire sçavoir.

LEANDRE.

Mais ton attention m'enchante!

M. DE LA JOIE.

Pour le coup, les brouillards doivent s'évanouir;
Voilà qui détruit votre obstacle.

LEANDRE.

Non. Je ne pense pas qu'on puisse réussir
A le lever, sans l'aide d'un miracle.

LE MARQUIS.

Comment! Léandre, à ma félicité,
Léandre trouve encor de la difficulté?

LEANDRE.

Ma sœur qui vient, de cet oracle,
Va dissiper l'obscurité.

SCENE IX. & derniere.

LEANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle avez-vous à me dire ?
Marquis, je viens l'apprendre avec empreſſement.

LE MARQUIS.

Votre procès, Madame, eſt gagné pleinement :
Mon pere vient de me l'écrire.
Du devoir de vous en inſtruire
Je m'acquite premierement.

LA COMTESSE.

Mon procès eſt gagné ! Ciel ! Puis-je bien le croire ?

LE MARQUIS.

Oui, vous en recevrez l'Arrêt inceſſamment.

LA COMTESSE.

Vous comblez mon raviſſement !
Ce jour, pour nous, Léandre, eſt un jour de victoire.

LE MARQUIS.

Il en eſt un, pour moi, de bonheur & de gloire.
J'apprens en même tems, vous m'en voyez ravi,
Que vous êtes l'heureux parti,
Dont mon pere a fait choix, pour moi, dans mon abſence ;
Et mon cœur, dans ce moment-ci,

Peut, enfin, rompre le ſilence.

LA COMTESSE.

Non, il le doit, plûtôt, garder ſévérement;
Et la reconnoiſſance eſt le ſeul ſentiment
Dont mon ame, Monſieur, puiſſe payer la vôtre.

LE MARQUIS.

J'en eſpere, Madame, & j'en demande un autre.
Pour l'obtenir, j'embraſſe vos genoux.

LA COMTESSE.

Non, non, Marquis, arrêtez-vous.
Cette poſture eſt une offenſe.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir la crainte où je vous voi.
L'hommage le plus pur...

LA COMTESSE.

Ne peut l'être pour moi.

LE MARQUIS.

Tant de rigueur a lieu de me ſurprendre.
Madame, je croyois que le fils de Cléon
Auroit reçû de vous un traitement plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous l'avouë avec confuſion,
Je me vois, malgré moi, dans l'obligation
D'être ingrate à l'égard du pere,
Et pour le fils d'être encor plus ſévere.

LE MARQUIS.

Donnez-moi, par pitié, cette explication.

CIDALISE.

Je n'entens rien à ce miſtere.
Aujourd'hui tout le monde eſt extraordinaire.

LA COMTESSE.

Marquis, Léandre eſt votre ami:
Il ſçait l'obſtacle qui m'enchaîne.

Il peut vous l'expliquer, & je le lui permets.

LE MARQUIS.

Non, il ne le fera jamais.
Et j'ai fait, près de lui, plus d'une instance vaine.
Instruisez-moi vous-même, il me sera plus doux
De m'en voir informé par vous.

LA COMTESSE.

De cet aveu, Léandre, épargnez-moi la peine.

LEANDRE.

De votre bouche, il convient qu'il l'apprenne.

LA COMTESSE.

Par vous, plûtôt, il doit être éclairci.
Ce n'est plus le tems de vous taire.
Vous sçavez mon secret. Parlez donc, mon mari.

LE MARQUIS.

Son mari! Qu'entens-je? O ciel!

LEANDRE.

Oui,
C'est le mot de l'énigme; &, sous le nom du frere,
L'époux s'est caché jusqu'ici.

M. DE LA JOIE.

Monsieur parle à présent sans voile & sans mistere,
Et l'on voit clair dans son esprit.

LA COMTESSE.

Il est tems, à vos yeux, que je me justifie.

LE MARQUIS.

Léandre est votre époux! Par ce mot tout est dit.
Je ne m'en prens qu'au sort qui lui seul me trahit.

CIDALISE.

L'avanture est, vraiment, singuliere & jolie.
Que je me sçai bon gré de n'être point partie!
Il me tarde d'aller en faire le récit.
Quel plaisir!

LE MARQUIS.

Et de trois. Une fille, une femme ;
Une veuve... qui ne l'eſt point.
Il eſt, il eſt écrit qu'unique dans ce point,
Je brûlerai toujours, ſans que jamais mon ame
Puiſſe le dire à l'objet qui m'enflame !

LA COMTESSE.

Cidaliſe, dans ce malheur,
Eſt la ſeule perſonne aimable
Qui peut vous conſoler.

LE MARQUIS.

Je ſuis inconſolable.

CIDALISE.

Pour moi, je me conſole, & même de grand cœur ;
Pourvû que l'incident ne rompe pas la fête.

LE MARQUIS.

Non, je veux qu'elle ſerve au bonheur d'un ami.
C'eſt la ſeule douceur qui me reſte aujourd'hui.

LEANDRE.

Oh ! Pour le coup, je pourrai, tête-à-tête ;
En dépit des fâcheux, vous parler & vous voir,
Madame ; & votre époux va l'être enfin ce ſoir.

FIN.

